LES PASSIONS DE L'AME. PAR RENE' DES CARTES

René Descartes

Digitized by Google

13
24 L
30

M

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PASSIONS DE L'AME.

VIT TOR C
BIBLIO LA

Par RENE' DES CARTES.

plêtes

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Chez MICHEL BOBIN, dans la Grande Salle du Palais, au cinquiéme Pilier, à l'Eſperance.

M. DC. LXXIX.
Avec Privilége du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre premiere
A MONSIEUR
DES CARTES.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSIEUR,

J'avois esté bien aise de vous voir à Paris cét Esté dernier, pource que je pensois que vous y estiez venu à dessein de vous y arrester, & qu'y ayant plus de commodité qu'en aucun autre lieu pour faire les experiences, dont vous avez tesmoigné avoir besoin afin d'achever les Trai-

requiſes pour appuyer & juſtifier vos raiſonnemens ; *Vous adjouſtez*, qu'il faudroit à cela de grandes deſpenſes, auſquelles un particulier comme vous ne ſçauroit ſuffire, s'il n'eſtoit aydé par le public ; Mais que ne voyant pas que vous deviez attendre cette aide, vous penſez vous devoir contenter d'eſtudier d'ores-en avant pour voſtre inſtruction particuliere ; & que la poſterité vous excuſera, ſi vous manquez à travailler deſormais pour elle : *Je crains que ce ne ſoit maintenant tout de bon que vous voulez envier au public le reſte de vos inventions, & que nous n'aurons jamais plus rien de vous, ſi nous vous laiſſons ſuivre voſtre inclination. Ce qui eſt cauſe que je me ſuis propoſé de vous tourmenter un peu par cette Lettre, & de me venger de ce que vous m'avez refuſé voſtre Traité des Paſſions, en vous reprochant librement la negligence, & les autres deffauts, que je juge empeſcher que vous ne faſſiez valoir voſtre talent, autant que vous*

pouuez, & que voſtre devoir vous y oblige. En effet je ne puis croire que ce ſoit autre choſe que voſtre negligence & le peu de ſoin que vous avez d'eſtre utile au reſte des hommes, qui fait que vous ne continuez pas voſtre Phyſique. Car encore que je cõprenne fort bien qu'il eſt impoſſible que vous l'acheviez, ſi vous n'avez pluſieurs experiences, & que ces experiences doivent eſtre faites aux frais du public à cauſe que l'utilité luy en reviendra, & que les biens d'un particulier n'y peuvent ſuffire; Je ne croy pas toutefois que ce ſoit cela qui vous arreſte, pource que vous ne pourriez manquer d'obtenir de ceux qui diſpoſent des biens du public, tout ce que vous ſçauriez ſouhaitter pour ce ſujet, ſi vous daignez leur faire entendre la choſe comme elle eſt, & comme vous la pourriez facilement repreſenter, ſi vous en avez la volonté. Mais vous avez toûjours veſcu d'une façon ſi contraire à cela, qu'on a ſujet de ſe perſuader que vous ne vou-

driez pas meſme recevoir aucune ayde d'autruy, encore qu'on vous l'offriroit: & neanmoins vous pretendez que la poſterité vous excuſera, de ce que vous ne voulez plus travailler pour elle, ſur ce que vous ſuppoſez que cette aide vous y eſt neceſſaire, & que vous ne la pouvez obtenir. Ce qui me donne ſujet de penſer, non ſeulement que vous eſtes trop negligent: mais peut-eſtre auſſi que vous n'avez pas aſſez de courage pour eſperer de parachever, ce que ceux qui ont leu vos eſcrits attendent de vous; & que neanmoins vous eſtes aſſez vain pour vouloir perſuader à ceux qui viendront apres nous, que vous n'y avez point manqué par voſtre faute: mais pource qu'on n'a pas reconnu voſtre vertu comme on devoit, & qu'on a refuſé de vous aſſiſter en vos deſſeins. En quoy je voy que voſtre ambition trouve ſon compte, à cauſe que ceux qui verront vos eſcrits à l'advenir, jugeront par ce que vous avez publié il y a plus de douze ans, que

la meriter, & bien que je ne doute pas que vous ne ſçachiez ce qu'il faudroit que vous euſſiez fait, ſi vous aviez voulu eſtre aydé par le public, je le veux neanmoins icy eſcrire; & meſme je feray imprimer cette Lettre, afin que vous ne puiſſiez pretendre de l'ignorer; & que ſi vous manquez cy-apres à nous ſatisfaire, vous ne puiſſiez plus vous excuſer ſur le ſiecle. Sçachez donc que ce n'eſt pas aſſez pour obtenir quelque choſe du public, que d'en avoir touché un mot en paſſant, en la Preface d'un Livre, ſans dire expreſſement que vous la deſirez & l'attendez, ny expliquer les raiſons qui peuvent prouver non ſeulement que vous la meritez: mais auſſi qu'on a tres-grand intereſt de vous l'accorder: & qu'on en doit attendre beaucoup de profit. On eſt accouſtumé de voir, que tous ceux qui s'imagine qu'ils valent quelque choſe, en font tant de bruit, & demandent avec tant d'importunité, ce qu'ils pretendent, & promettent tant

au delà de ce qu'ils peuvent, que lors que quelqu'un ne parle de ſoy qu'avec modeſtie, & qu'il ne requiert rien de perſonne, ny ne promet rien avec aſſeurance, quelque preuve qu'il donne d'ailleurs de ce qu'il peut, on n'y fait pas de reflexion, & on ne penſe aucunement à luy.

Vous direz peut eſtre que voſtre humeur ne vous porte pas à rien demander, ny à parler avantageuſement de vous meſme, pource que l'un ſemble eſtre une marque de baſſeſſe, & l'autre d'orgueil. Mais je pretens que cette humeur ſe doit corriger, & qu'elle viẽt d'erreur & de foibleſſe, plutoſt que d'une hõneſte pudeur & modeſtie. Car pour ce qui eſt des demandes, il n'y a que celles qu'on fait pour ſon propre beſoin, à ceux de qui on n'a aucun droit de rien exiger, deſquelles on ait ſujet d'avoir quelque honte. Et tant s'en faut qu'on en doive avoir de celles qui tendent à l'utilité & au profit de ceux à qui on les fait: qu'au contraire on en peut tirer de la gloire,

Digitized by Google

principalement lors qu'on leur a déja donné des choſes qui valent plus que celles qu'on veut obtenir d'eux Et pour ce qui eſt de parler avantageuſemẽt de ſoy-meſme, il eſt vray que c'eſt vn orgueil tres-ridicule & tres-blaſmable, lors qu'on dit de ſoy des choſes qui ſont fauſſes; & meſme que c'eſt une vanité mépriſable, encore qu'on n'en die que de vrayes, lors qu'on le fait par oſtentation, & ſans qu'il en revienne aucun bien à perſonne. Mais lors que ces choſes ſont telles qu'il importe aux autres de les ſçavoir, il eſt certain qu'on ne les peut taire que par une humilité vicieuſe, qui eſt une eſpece de laſcheté & de foibleſſe. Or il importe beaucoup au public d'eſtre adverty de ce que vous avez trouvé dãs les ſciences, afin que jugeant par-là de ce que vous y pouvez encore trouver, il ſoit incité à contribuer tout ce qu'il peut pour vous y ayder, comme un travail qui a pour but le bien general de tous les hommes. Et les choſes que vous avez déja données, a

ſçavoir les veritez importantes que vous avez expliquées dans vos eſcrits, valent incomparablement davãtage que tout ce que vous ſçauriez demander pour ce ſujet.

Vous pouvez dire auſſi que vos Oeuvres parlent aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin que vous y adjouſtiez les promeſſes & les vanteries, leſquelles eſtant ordinaires aux Charlatans qui veulent tromper, ſemblent ne pouvoir eſtre bien-ſeantes à un homme d'honneur qui cherche ſeulement la verité. Mais ce qui fait que les Charlatans ſont blaſmables, n'eſt pas que les choſes qu'ils diſent d'eux meſmes ſont grandes & bonnes; c'eſt ſeulement qu'elles ſont fauſſes, & qu'il ne les peuvent prouver: au lieu que celles que je pretens que vous devez dire de vous, ſont ſi vrayes, & ſi evidemment prouvées par vos Eſcrits, que toutes les regles de la bien-ſeance vous permettent de les aſſeurer, & celles de la charité vous y obligent, à cauſe qu'il importe aux autres de les

ſçavoir. Car encore que vos eſcrits parlent aſſez au regard de ceux qui les examinent avec ſoin, & qui ſont capables de les entendre: toutesfois cela ne ſuffit pas pour le deſſein que je veux que vous ayez, à cauſe qu'un chacun ne les peut pas lire, & que ceux qui manient les affaires publiques n'en peuvẽt gueres avoir le loiſir. Il arrive peut-eſtre bien que quelqu'un de ceux qui les ont leus en parle; mais quoy qu'on leur en puiſſe dire, le peu de bruit qu'ils ſçavent que vous faites, & la trop grande modeſtie que vous avez toûjours obſervée en parlant de vous, ne permet pas qu'ils y faſſent beaucoup de reflexion. Meſmes à cauſe qu'on uſe ſouvent auprès d'eux de tous les termes les plus avantageux qu'on quiſſe imaginer, pour loüer des perſonnes qui ne ſont que fort mediocres, ils n'ont pas ſujet de prendre les loüanges immenſes, qui vous ſont données par ceux qui vous connoiſſent, pour des veritez bien exactes. Au lieu que lors que quel-

qu'un parle de ſoy-meſme, & qu'il dit des choſes tres-extraordinaires, on l'eſcoute avec plus d'attention; principalement lors que c'eſt un homme de bonne naiſſance & qu'on ſçait n'eſtre point d'humeur ny de condition à vouloir faire le Charlatan. Et pource qu'il ce rendroit ridicule s'il uſoit d'hyperboles en telle occaſion, ſes paroles ſont priſes en leur vray ſens, & ceux qui ne les veulent pas croire ſont au moins invitez par leur curioſité, ou par leur jalouſie, à examiner ſi elle ſont vrayes. C'eſt pourquoy eſtãt tres-certain, & le public ayant grand intereſt de ſçavoir qu'il n'y a jamais eu au monde que vous ſeul (au moins dont nous ayons les eſcrits) qui ait découvert les vrais principes, & reconnu les premieres cauſes de tout ce qui eſt produit en la nature; Et qu'ayant déja rendu raiſon par principes, de toutes les choſes qui paroiſſent & s'obſervent le plus communement dans le monde, il vous faut ſeulement avoir des obſervatiõs plus par-

ticulieres pour trouver en mesme façon les raisons de tout ce qui peut estre utile aux hommes en cette vie, & ainsi nous donner une tres-parfaite connoissance de la nature de tous les mineraux, des vertus de toutes les plantes, des proprietez des animaux, & generalement de tout ce qui peut servir pour la Medecine & les autres Arts. Et enfin que ces observations particulieres ne pouvant estre toutes faites en peu de temps sans grande despense, tous les peuples de la terre y devroient à l'envy contribuer, comme à la chose du monde la plus importante, & à laquelle ils ont tous égal interest. Cela dis-je estant tres-certain, & pouvant assez estre prouvé par les Escrits que vous avez déja fait imprimer, vous deveriez dire si haut, le publier avec tant de soin, & le mettre si expressement dans tous les tiltres de vos Livres, qu'il ne pût d'ores-en-avant y avoir personne qui l'ignorast. Ainsi vous feriez au moins d'abord naistre l'envie à plusieurs d'examiner

ce qui en eſt; & d'autant qu'ils s'en enquerreroient davantage, & liroient vos eſcrits avec plus de ſoin, d'autant connoiſtroient-ils plus clairement que vous ne vous ſeriez point vãté à faux.

Et il y a principalement trois points que je voudrois que vous fiſſiez bien concevoir à tout le monde. Le premier eſt qu'il y a une infinité de choſes à trouver en la Phyſique, qui peuvent eſtre extrémement utiles à la vie; le ſecond, qu'on a grand ſujet d'attendre de vous l'invention de ces choſes, & le troiſieme que vous en pourrez d'autant plus trouver que vous aurez plus de commoditez pour faire quantité d'experiences. Il eſt à propos qu'on ſoit averty du premier point, à cauſe que la plus part des hommes ne penſent pas qu'on puiſſe rien trouver dans les ſciences, qui vaille mieux que ce qui a eſté trouvé par les anciens, & meſmes que pluſieurs ne conçoivent point ce que c'eſt que la Phyſique, ny à quoy elle peut ſervir. Or il eſt aiſé de prouver que le trop grand reſpect qu'on

porte à l'Antiquité, eſt une erreur qui prejudice extrémement à l'avancement des ſciences. Car on voit que les peuples ſauvages de l'Amerique, & auſſi pluſieurs autres qui habitent des lieux moins eſloignez, ont beaucoup moins de commoditez pour la vie que nous n'en avons, & toutefois qu'ils ſont d'une origine auſſi ancienne que la noſtre, en ſorte qu'ils ont autant de raiſon que nous de dire, qu'ils ſe contentent de la ſageſſe de leurs peres, & qu'ils ne croyent point que perſonne leur puiſſe rien enſeigner de meilleur que ce qui a eſté ſceu & pratiqué de toute antiquité parmy eux. Et cette opinion eſt ſi prejudiciable, que pendant qu'on ne la quitte point, il eſt certain qu'on ne peut acquerir aucune nouvelle capacité. Auſſi voit-on par experience, que les peuples en l'eſprit deſquels elle eſt le plus enracinée, ſont ceux qui ſont demeurez les plus ignorans, & les plus rudes. Et pource qu'elle eſt encore aſſez frequente parmy nous, cela

peut ſervir de raiſon pour prouver, qu'il s'en faut beaucoup que nous ne ſçachions tout ce que nous ſommes capables de ſçavoir. Ce qui peut auſſi fort clairement eſtre prouvé par pluſieurs inventions tres-utiles, cõme ſont l'uſage de la bouſſole, l'art d'imprimer, les lunette d'approche, & ſemblables, qui n'ont eſté trouvées qu'aux derniers ſiecles, bien qu'elles ſemblent maintenant aſſez faciles à ceux qui les ſçavent. Mais il n'y a rien en quoy le beſoin que nous avons d'acquerir de nouvelles connoiſſances, paroiſſe mieux qu'en ce qui regarde la Medecine. Car bien qu'on ne doute point que Dieu n'ait pourveu cette terre de toutes les choſes qui ſont neceſſaires aux hommes, pour s'y conſerver en parfaite ſanté juſques à une extréme vieilleſſe : & bien qu'il n'y ait rien au monde ſi deſirable que la connoiſſance de ces choſes, en ſorte qu'elle a eſté autres fois la principale eſtude des Roys & des Sages, toutefois l'experience montre qu'on eſt en-

core ſi éloigné de l'avoir toute, que ſouvent on eſt arreſté au lit par de petis maux, & que tous les plus ſçavans Medecins ne peuvent connoiſtre, & qu'ils ne font qu'aigrir par leurs remedes, lors qu'ils entreprennent de les chaſſer. En quoy le deffaut de leur Art, & le beſoin qu'on a de le perfectionner, ſont ſi evidens, que pour ceux qui ne conçoivent pas ce que c'eſt que la Phyſique, il ſuffit de leur dire qu'elle eſt la ſcience qui doit enſeigner à connoiſtre ſi parfaitement la nature de l'homme, & de toutes les choſes qui luy peuvent ſervir d'alimens ou de remedes, qu'il luy ſoit aiſé de s'exempter par ſon moyen de toutes ſortes de maladies. Car ſans parler de ſes autres uſages, celuy-là ſeul eſt aſſez important, pour obliger les plus inſenſibles à favoriſer les deſſeins d'un homme, qui a déja prouvé par les choſes qu'il a inventées, qu'on a grand ſujet d'attendre de luy tout ce qui reſte encore à trouver en cette ſcience.

Mais il eſt principalemẽt beſoin que

le monde ſçache que vous avez prouvé cela de vous. Et à cet effet il eſt neceſſaire que vous faßiez un peu de violence à voſtre humeur, & que vous chaſſiez cette trop grande modeſtie, qui vous a empeſché juſques icy, de dire de vous & des autres tout ce que vous eſtes obligé de dire. Ie ne veux point pour cela vous commettre avec les doctes de ce ſiecle : la pluſpart de ceux auſquels on donne ce nom, à ſçavoir tous ceux qui cultivent ce qu'on appelle communement les belles lettres & tous les Iuriſconſultes, n'ont aucun intereſt à ce que je pretens que vous devez dire. Les Theologiens auſſi & les Medecins n'y en ont point, ſi ce n'eſt entãt que Phyloſophes. Car la Theologie ne dépend aucunement de la Phyſique, ny meſme la Medecine, en la façon qu'elle eſt aujourd'huy prætiquee par les plus doctes & les plus prudens en cet art ; ils ſe contentent de ſuivre les maximes ou les regles qu'vne longue experience a enſeignée, & ils ne meſpriſent pas tant

Digitized by Google

la vie des hommes, que d'apuyer leurs jugemens: deſquels ſouvent elle dépẽd ſur les raiſonnemens incertains de la Phyloſophie de l'Eſcole. Il ne reſte que les Phyloſophes, entre leſquels tous ceux qui ont de l'eſprit dont déja pour vous, & ſeront tres-aiſes de voir que vous produiſiez la verité, en telle ſorte que la malignité des Pedãs ne la puiſſe opprimer. De façon que ce ne ſoit que les ſeuls Pedans, qui ſe puiſſẽt offenſer de ce que vous aurez à dire; & pource qu'il ſont la riſée & le meſpris de tous les plus honneſtes gens, vous ne devez pas fort vous ſoucier de leur plaire. Outre que voſtre reputatiõ vous les a déja rendus autant ennemis qu'ils ſçauroient eſtre; Et au lieu que voſtre modeſtie eſt cauſe que maintenãt quelques-uns d'eux ne craignẽt pas de vous attaquer, je m'aſſeure que ſi vous vous faiſiez autãt valoir que vous pouvez, & que vous devez, ils ſe verroient ſi bas au deſſous de vous, qu'il n'y en auroit aucun qui n'ût honte de l'entreprendre. Ie ne voy donc point qu'il y ait

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

rien qui vous doive empeſcher de publier hardiment, tout ce que vous jugerez pouvoir ſervir à voſtre deſſein; & rien ne me ſemble y eſtre plus utile, que ce que vous avez déja mis en une Lettre adreſſée au R. Pere Dinet, laquelle vous fiſtes imprimer il y a ſept ans, pendant qu'il eſtoit Provincial des Jeſuites de France, Non ibi, *diſiez-vous en parlant des Eſſais que vous aviez publiez cinq ou ſix ans auparvãt,* unam aut alteram, ſed plus ſexcentis quæſtionibus explicui, quæ ſic à nullo ante me fuerant explicatæ; ac quamvis multi hactenus mea ſcripta tranſverſis oculis inſpexerint, modiſque omnibus refutare conati ſint, nemo tamen, quod ſciam, quicquam non verum potuit in ijs reperire. Fiat enumeratio quæſtionum omnium, quæ in tot ſæculis, quibus aliæ Philoſophiæ viguerunt, ipſarum ope ſolutæ ſunt, & forte nec tam illuſtres invenientur. Quinimo profiteor ne unius quidem quæſtionis ſolutionem ope principiorum Peripate-

Digitized by Google

ticæ. Philoſophiæ Peculiarum datam unquam fuiſſe, quam non poſſim demonſtrare eſſe illegitimam & falſam. Fiat periculum, proponantur, non quidem omnes (neque enim operæ pretium puto multum temporis ea in re impedere) ſed pauca aliquæ ſelectiores, ſtabo promiſſis, &c. *Ainſi malgré toute voſtre modeſtie, la force de la verité vous a contraint d'eſcrire en cet endroit là, que vous avez deja expliqué dans vos premiers Eſſais, qui ne contiennent quaſi que la Dioptrique & les Meteores, plus de ſix cens queſtions de Philoſophie, que perſonne avant vous n'avoit ſceu ſi bien expliquer; Et qu'encore que pluſieurs euſſẽt regardé vos eſcrits de travers, & cherché toutes ſortes de moyens pour les refuter, vous ne ſçauriez point toutefois que perſonne y euſt encore pû rien remarquer qui ne fuſt pas vray. A quoy vous adjouſtez que ſi on veut cõpter une par une les queſtiõs qui ont pû eſtre reſoluës par toutes les autres façons de philoſopher, qui ont eu cours depuis que*

le monde eſt, on ne trouvera peut-eſtre pas qu'elles ſoient en ſi grand nombre, ny ſi notables. Outre cela vous aſſurez que les principes, qui ſont particuliers à la Philoſophie qu'on attribuë à Ariſtote, & qui eſt la ſeule qu'on enſeigne maintenant dans les Ecoles, n'ont jamais ſceu trouver la vraye ſolution d'aucune queſtion: & vous defiez expreſſemẽt tous ceux qui enſeignẽt, d'en nommer quelqu'une qui ait eſté ſi bien reſoluë par eux, que vous ne puiſſiez montrer aucun erreur en leurs ſolutiõs. Or ces choſes ayant eſté écrites à un Provincial des Jeſuites, & publiées il y a déja plus de ſept ans, il n'y a point de doute que quelques-uns des plus capables de ce grand corps, auroient tâché de les refuter, ſi elles n'eſtoient pas entierement vrayes, ou ſeulement ſi elles pouvoient eſtre diſputées avec quelque apparence de raiſon. Car nonobſtant le peu de bruit que vous faites, chacun ſçait que voſtre reputation eſt déja ſi grande, & qu'ils ont tant d'intereſt à maintenir que ce qu'ils enſeignẽt n'eſt

point

point mauvais, qu'ils ne peuvent dire qu'ils l'ont negligé. Mais tous les doctes ſçavent aſſez, qu'il n'y a rien en la Phyſique de l'Eſcole qui ne ſoit douteux? & ils ſçavent auſſi qu'en telle matiere eſtre douteux, n'eſt gueres meilleur qu'eſtre faux, à cauſe qu'une ſciẽce doit eſtre certaine & demonſtrative, de façon qu'ils ne peuvẽt trouver eſtrange que vous ayez aſſeuré que leur Phyſique ne contient la vraye ſolution, d'aucune queſtion. Car cela ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'elle ne contient la demonſtration d'aucune verité que les autres ignorent. Et ſi quelqu'un d'eux examine vos eſcrits pour les refuter, il trouve tout au contraire, qu'ils ne contiennent que des demonſtrations, touchant des matieres qui eſtoient auparavant ignorées de tout le monde. C'eſt pourquoy eſtant ſages & aviſez comme ils ſont, je ne m'eſtonne pas qu'ils ſe taiſent, mais je m'eſtonne que vous n'ayez encore daigné tirer aucun avantage de leur ſilence, à cauſe que vous ne ſçau-

vieZ rien ſouhaitter qui faſſe mieux voir combien voſtre Phyſique differe de celles des autres. Et il importe qu'on remarque leur difference, afin que la mauvaiſe opinion que ceux qui ſont employeZ dans les affaires, & qui y reuſſiſſent le mieux, ont couſtume d'avoir la Philoſophie, n'empeſche pas qu'ils ne connoiſſent le prix de la voſtre. Car ils ne jugent ordinairement de ce qui arrivera, que par ce qu'ils ont deja veu arriver; & pource qu'ils n'ont jamais apperceu que le public ait recueilly aucun autre fruit de la Philoſophie de l'Eſcole, ſinon qu'elle a rendu quantité d'hommes Pedans, ils ne ſçauroient pas s'imaginer qu'on en doive attendre de meilleurs de la voſtre, ſi ce n'eſt qu'on leur faſſe conſiderer que celle-cy eſtant toute vraye, & l'autre toute fauſſe, leurs fruits doivent eſtre entierement differens. En effet c'eſt un grand argument, pour prouver qu'il n'y a point de verité en la Phyſique de l'Eſcole, que de dire qu'elle eſt inſtituée

Digitized by Google

pour enſeigner toutes les inventions utiles à la vie, & que neanmoins, bien qu'il en ait eſté trouvé pluſieurs de temps en temps, ce n'a jamais eſté par le moyen de cette Phyſique, mais ſeulement par hazard & par uſage; ou bien ſi quelque ſcience y a contribué, ce n'a eſté que la Mathematique: & elle eſt auſſi la ſeule de toutes les ſciences humaines, en laquelle on ait cy-devant pû trouver quelques veritez qui ne peuvent eſtre miſes, en doute. Ie ſçay bien que les Philoſophes la veulent recevoir pour une partie de leur Phyſique, mais pource qu'ils ignorent preſque tous, & qu'il n'eſt pas vray qu'elle en ſoit une partie, mais au contraire que la vraye Phyſique eſt une partie de la Mathematique, cela ne peut rien faire pour eux. Mais la certitude qu'on a déja reconnuë dans la Mathematique fait beaucoup pour vous. Car c'eſt une ſcience en laquelle il eſt conſtant que vous excellez, & vous avez tellement en cela ſurmonté l'en-

vie, que ceux meſme qui ſont jaloux de l'eſtime qu'on fait de vous pour les autres ſciences, ont couſtume de dire que vous ſurpaſſez tous les autres en celle-cy, afin qu'en vous accordant une loüange qu'ils ſçavent ne vous pouvoir eſtre diſputée, ils ſoient moins ſoupçonnez de calomnie, lors qu'ils taſchent de vous en oſter quelques autres. Et on voit en ce que vous avez publié de Geometrie, que vous y determinez tellement juſques où l'eſprit humain peut aller, & quelles ſont les ſolutions qu'on peut donner à chaque ſorte de difficultez, qu'il ſemble que vous avez recueilly toute la moiſſon, dont les autres qui ont eſcrit avant vous on ſeulement pris quelques eſpics, qui n'eſtoient pas encore meurs, & tous ceux qui viendront apres ne peuvent eſtre que comme des glaneurs, qui ramaſſeront ceux que vous leur avez voulu laiſſer. Outre que vous avez monſtré par la ſolution prompte & facile de toutes les queſtions, que ceux qui vous ont

voulu tenter ont propoſées que la methode dont vous uſez à cet effet, eſt tellement infaillible, que vous ne manquez jamais de trouver par ſon moyen, touchant les choſes que vous examinez, tout ce que l'eſprit humain peut trouver. De façon que pour faire qu'on ne puiſſe douter que vous ſoyez capable de mettre la Phyſique en ſa derniere perfection, il faut ſeulement que vous prouviez qu'elle n'eſt autre choſe qu'une partie de la Mathematique. Et vous l'avez déja tres-clairement prouvé dans vos Principes, lors qu'en y expliquant toutes les qualitez ſenſibles, ſans rien conſiderer que les grandeurs, les figures, & les mouvemens, vous avez monſtré que ce monde viſible, qui eſt tout objet de la Phyſique, ne contient qu'une petite partie des corps infinis, dont on peut imaginer que toutes les proprietez ou qualitez, ne conſiſtent qu'en ces meſmes choſes, au lieu que l'objet de la Matematique les contient tous. Le meſme peut auſſi eſtre prouvé par

l'experience de tous les ſiecles. Car encore qu'il y ait eu de tout temps pluſieurs des meilleurs eſprits, qui ſe ſont employez à la recherche de la Phyſique, on ne ſçauroit dire que jamais perſonne y ait rien trouvé (c'eſt à dire, ſoit parvenu à aucune vraye connoiſſance touchant la nature des choſes corporelles) quelque principe qui n'appartienne pas à la Mathematique. Au lieu que par ceux qui luy appartiennent, on a deja trouvé une infinité de choſes tres-utiles, à ſçavoir preſque tout ce qui eſt connu en l'Aſtronomie, en la Chirurgie, & en tous les Arts Mechaniques; dans leſquels s'il y a quelque choſe de plus que ce qui appartient à cette ſcience, il n'eſt pas tiré d'aucune autre : mais ſeulement de certaines obſervations dont on ne connoiſt point les vrayes cauſes. Ce qu'on ne ſçauroit conſiderer avec attention, ſans eſtre contraint d'avoüer, que c'eſt par la Mathematique ſeule qu'on peut parvenir à la connoiſſance de la vraye Phiſi-

que. Et d'autant qu'on ne doute point que vous n'excelliez en celle-là, il n'y a rien qu'on doive attendre de vous en celle-cy. Toutefois il reſte encore un peu de ſcrupule, en ce qu'on voit que tous ceux qui ont acquis quelque reputation par la Mathematique, ne ſont pas pour cela capables de rien trouver en la Phyſique; & meſmes que quelques-uns d'eux comprennent moins les choſes que vous en avez écrites, que pluſieurs qui n'ont jamais cy-devant appris aucune ſcience. Mais on peut reſpondre à cela que bien que ſans doute ce ſoient ceux qui ont l'eſprit le plus propre à concevoir les veritez de la Mathematique, qui entendent le plus facilement voſtre Phyſique, à cauſe que tous les raiſonnemens de celle-cy ſont tirez de l'autre; il n'arrive pas toûjours que ces meſmes ayent la reputation d'eſtre les plus ſçavans en Mathematique: à cauſe que pour acquerir cette reputation, il eſt beſoin d'eſtudier les livres de ceux qui ont déja

eſcrit de cette ſcience, ce que la pluſpart ne font pas : & ſouvent ceux qui les eſtudient, taſchent d'obtenir par travail ce que la force de leur eſprit ne leur peut donner, fatiguent trop leur imagination, & meſmes la bleſſent, & acquierent avec cela pluſieurs prejugez : ce qui les empeſche bien plus de concevoir les veritez que vous eſcrivez, que de paſſer pour grands Mathematiciens ; à cauſe qu'il y a ſi peu de perſonnes qui s'appliquent à cette ſcience, que ſouvent il n'y a qu'eux en tout un pays : & encore que quelquefois il y en ait d'autres, ils ne laiſſent pas de faire beaucoup de bruit ; d'autant que le peu qu'ils ſçavent leur a couſté beaucoup de peine. Au reſte il n'eſt pas mal aiſé de concevoir les veritez qu'un autre a trouvées ; il ſuffit à cela d'avoir l'eſprit degagé de toutes ſortes de faux prejugez ; & d'y vouloir appliquer aſſez ſon attention. Il n'eſt pas auſſi fort difficile d'en rencontrer quelques-unes deſtachées des autres, ainſi qu'ont fait autrefois

Thales, Pythagore, Archimede, & en noſtre ſiecle Gilbert, Kepler, Galilée, Hervejus, & quelques autres. Enfin on peut ſans beaucoup de peine imaginer un corps de Philoſophie moins monſtreux, & appuyé ſur des cõjectures plus vray-ſemblables que n'eſt celuy qu'on tire des eſcrits d'Ariſtote: ce qui a eſté fait auſſi par quelques-uns en ce ſiecle. Mais d'en former un qui ne contienne que des veritez, prouvées par des demonſtrations auſſi claires & auſſi certaines que celles des Mathematiques, c'eſt choſe ſi difficile, & ſi rare, que depuis plus de cinquante ſiecles que le monde a déja duré, il ne s'eſt trouvé que vous ſeul qui avez fait voir par vos eſcrits, que vous en pouvez venir à bout. Mais cõme lors qu'un Architecte a poſé tous les fondemens, & élevé les principales murailles de quelque grand baſtiment, on ne doute point qu'il ne puiſſe conduire ſon deſſein juſques à la fin, à cauſe qu'on voit qu'il a déja fait ce qui eſtoit le plus difficile. Ainſi ceux qui ont

Digitized by Google

cauſes naturelles, ſi vous n'avez point les experiences qui ſont requiſes pour determiner leurs effets. Ce qui eſt le dernier des trois points que je croy devoir eſtre principalement expliquez, à cauſe que pluſpart des hommes ne conçoit pas combien ces experiences ſont neceſſaires, ny quelle deſpenſe y eſt requiſe. Ceux qui ſans ſortir de leur cabinet, ny jetter les yeux ailleurs que ſur leurs livres, entreprennent de diſcourir de la Nature, peuvent bien dire en quelle façon ils auroient voulu creer le monde, ſi Dieu leur en avoit donné la charge & le pouvoir, c'eſt à dire, ils peuvent eſcrire des Chimeres qui ont autant de rapport avec la foibleſſe de leur eſprit, que l'admirable beauté de cet Univers avec la puiſſance infinie de ſon Autheur : mais à moins que d'avoir un eſprit vrayement divin, ils ne peuvent ainſi former d'eux meſmes une idée des choſes, qui ſoit ſemblable à celle que Dieu a euë pour les créer Et quoy que voſtre Methode promette tout ce qui peut eſtre eſ-

peré de l'eſprit humain, touchãt la recherche de la verité des ſciences, elle ne promet pas neanmoins d'enſeigner à deviner : mais ſeulement à deduire de certaines choſes données, toutes les veritez qui peuvent en eſtre deduites : & ces choſes données en la Phyſique ne peuvent eſtre que des experiences. Meſmes à cauſe que ces experiences ſont de deux ſortes ; les unes faciles, & qui ne dependent que de la reflexion qu'on fait ſur les choſes qui ſe preſentent au ſens d'elles-meſmes ; les autres plus rares & difficiles, auſquelles on ne parvient point ſans quelque eſtude & quelque deſpenſe, on peut remarquer que vous avez déja mis dans vos Eſcrits tout ce qui ſemble pouvoir eſtre déduit des experiences faciles, & meſme auſſi de celles des plus rares que vous avez pû apprendre des Livres. Car outre que vous y avez expliqué la nature de toutes les qualitez qui meuvent les ſens, & de tous les corps qui ſont les plus communs ſur cette terre, comme du feu, de l'air, de l'eau

*& de quelques autres, vous y avez auſſi rendu raiſon de tout ce qui a eſté obſervé juſques à preſent dans les Cieux, de toutes les proprietez de l'aymant, & de pluſieurs obſervations de la Chimie. De façon qu'on n'a point de raiſon d'attendre rien davantage de vous, touchant la Phyſique, juſques à ce que vous ayez davantage d'experiences, deſquelles vous puiſſiez rechercher les cauſes. Et je ne m'eſtonne pas que vous n'entrepreniez point de faire ces experiences à vos deſpens Car je ſçay que la recherche des moindres choſes couſte beaucoup ; & ſans mettre en cauſe les Alchimiſtes, ny tous les autres chercheurs de ſecrets, qui ont couſtume de ſe ruiner à ſe meſtier, j'ay oüy dire que la ſeule pierre d'aymant a fait deſpendre plus de cinquante mille eſcus à Gilbert, quoy qu'il fut homme de tres-bon eſprit, comme il a monſtré, en ce qu'il a eſté le premier qui a decouvert les principales proprietez de cette pierre. J'ay vû auſſi l'*Inſtravatio magna *& le*

Novus Atlas *du Chancelier Bacon, qui me ſemble eſtre, de tous ceux qui ont eſcrit avant vous, celuy qui a eu les meilleures penſées, touchant la Methode qu'on doit tenir pour conduire la Phyſique & ſa perfection: mais tout le revenu de deux ou trois Roys, des plus puiſſans de la terre, ne ſuffiroit pas pour mettre en execution toutes les choſes qu'il requiert à cet effet. Et bien que je ne penſe point que vous ayez beſoin de tant de ſortes d'experiences qu'il en imagine, à cauſe que vous pouvez ſuppléer à pluſieurs, tant par voſtre adreſſe, que par la connoiſſance des veritez que vous avez déja trouvées. Toutefois conſiderant que le nombre des corps particuliers qui vous reſtent encore à examiner eſt preſque infiny, qu'il n'y en a aucun qui n'ait aſſez de diverſes proprietez, & dont on ne puiſſe faire aſſez grand nombre d'eſpreuves, pour y employer tout le loiſir & tout le travail de pluſieurs hommes; Que ſuivant les regles de voſtre Methode il eſt beſoin*

que vous examiniez en meſme temps toutes les choſes qui ont entre elles quelque affinité, afin de remarquer mieux leurs differences, & de faire des dénombremens qui vous aſſeurent; Que vous pouvez ainſi utilement vous ſervir en un meſme temps de plus de diverſes experiences, que le travail d'un tres-grand nõbre d'hommes adroits n'en ſçauroient fournir; Et enfin, que vous ne ſçauriez avoir ces hommes adroits qu'à force d'argent, à cauſe que ſi quelques-uns s'y vouloient gratuitement employer, ils ne s'aſſujettiroient pas aſſez à ſuivre vos ordres, & ne feroient que vous donner occaſion de perdre du temps: Conſiderant, dis-je, toutes ces choſes, je comprens aiſément que vous ne pouvez achever dignement le deſſein que vous avez commencé dans vos Principes, c'eſt à dire expliquer en particulier tous les mineraux, les plantes, les animaux, & l'homme, en la meſme façon que vous y avez déja expliqué tous les élemens de la terre, & tout ce

qui s'obſerve dans les Cieux, ſi ce n'eſt que le public fourniſſe les fruits qui ſont requis à cet effet, & que d'autant qu'ils vous ſeront plus liberalement fournis, d'autant pourrez-vous mieux executer voſtre deſſein.

Or à cauſe que ces meſmes choſes peuvent auſſi fort aiſement eſtre compriſes par un chacun, & ſont toutes ſi vrayes qu'elles ne peuvent eſtre miſes en doute, je m'aſſeure que ſi vous les repreſentiez en telle ſorte, qu'elles vinſſent à la connoiſſance de ceux, à qui Dieu ayant dõné le pouvoir de cõmander aux peuples de la terre, a auſſi dõné la charge & le ſoin de faire tous leurs efforts pour avãcer le bien du public, il n'y auroit aucun d'eux qui ne vouluſt cõtribuer à un deſſein ſi manifeſtement utile à tout le monde. Et bien que noſtre Frãce, qui eſt voſtre Patrie, ſoit un Etat ſi puiſſant qu'il ſemble que vous pourriez obtenir d'elle ſeule tout ce qui eſt requis à cét effet, toutefois à cauſe que les autres Nations n'y ont pas moins d'intereſt qu'el-

le, je m'aſſure que pluſieurs ſeroient aſſez genereuſes pour ne luy pas ceder cet office, & qu'il n'y en auroit aucune qui fuſt ſi barbare que de ne vouloir point y avoir part.

Mais ſi tout ce que j'ay eſcrit icy ne ſuffit pas, pour faire que vous changiez d'humeur, je vous prie au moins de m'obliger tant, que de m'envoyer voſtre Traité des Paſſions, & de trouver bon que j'y adjouſte une Preface avec laquelle il ſoit imprimé: Je taſcheray de la faire en telle ſorte, qu'il n'y aura rien que vous puiſſiez deſapprouver, & qui ne ſoit ſi conforme au ſentiment de tous ceux qui ont de l'eſprit & de la vertu, qu'il n'y en aura aucun qui aprés l'avoir leuë, ne participe au zele que j'ay pour l'accroiſſement des ſciences, & pour eſtre, &c.

De Paris, le 6 Novembre 1648.

que vous avez eu en l'écrivant puiſſe reuſſir. La ſeconde, que je ne ſuis nullement de l'humeur que vous imaginez, que je n'ay aucune indignation, ny aucun dégouſt, qui m'oſte le deſir de faire tout ce qui ſera en mon pouvoir pour rendre ſervice au public, auquel je m'eſtime tres-obligé, de ce que les Ecrits que j'ay publiez on eſté favorablement receus de pluſieurs. Et que je ne vous ay cy-devant refuſé ce que j'avois eſcrit des Paſſions, qu'afin de n'eſtre point obligé de le faire voir à quelques autres qui n'en euſſent pas fait leur profit. Car d'autant que je ne l'avois compoſé que pour eſtre leu par une Princeſſe, dont l'eſprit eſt tellement au deſſus du commun, qu'elle conçoit ſans aucune peine ce qui ſemble eſtre le plus difficile à nos Docteurs, je ne m'eſtois arreſté à y expliquer que ce que je penſois eſtre nouveau. Et afin que vous ne doutiez pas de mon dire, je vous promets de revoir cet eſcrit des Paſſions, & d'y ad-

jouſter ce que je jugeray eſtre neceſſaire pour la rendre plus intelligible, & qu'aprés cela je vous l'envoiray pour en faire ce qu'il vous plaira. Car je ſuis, &c.

D'Egmont, le 4. Decembre, 1648.

Lettre ſeconde.

A MONSIEUR DES CARTES.

MONSIEUR,

Il y a ſi long-temps que vous m'avez fait attendre voſtre Traité des Paſſiõs, que je cõmence à ne le plus eſperer, & à m'imaginer que vous ne me l'aviez promis que pour m'empeſcher de publier la Lettre que je vous avois cy-devant eſcrite. Car j'ay ſujet de croire que vous ſeriez fâché qu'on vous oſtaſt l'excuſe que vous prenez pour ne point achever voſtre Phiſique: & mon deſſein eſtoit de vous l'oſter par cette Lettre: d'autant que les raiſons que j'y avois deduites ſont telles, qu'il ne me ſemble pas qu'elles puiſſẽt eſtre leuës d'aucune perſonne qui ait tant ſoit peu l'honneur & la vertu en recõmandation qu'elles ne l'incitent à deſirer cõme moy, que vous obteniez du

public ce qui est requis pour les experiences que vous dites vous estre necessaires : & j'espererois qu'elle tõberoit aisement entre les mains de quelques-uns qui auroient le pouvoir de rendre ce desir efficace, soit à cause qu'ils ont de l'accez auprés de ceux qui disposent des biens du public, soit à cause qu'ils en disposent eux-mesmes. Ainsi je me promettois de faire en sorte que vous auriez malgré vous de l'exercice. Car je sçay que vous avez tant de cœur, que vous ne voudriez pas manquer de rendre avec usure ce qui vous seroit donné en cette façon, & que cela vous feroit entierement quitter la negligence, dont je ne puis à present m'abstenir de vous accuser, bien que je sois, &c.

Le 23. Juillet. 1645.

RESPONSE A LA *ſeconde Lettre.*

MONSIEUR,

Je ſuis fort innocent de l'artifice, dont vous voulez croire que j'ay uſé, pour empeſcher que la grande Lettre que vous m'aviez écrite l'an paſſé ne ſoit publiée. Je n'ay eu aucun beſoin d'en uſer. Car outre que je ne croy nullement qu'elle puſt produire l'effect que vous pretendez, je ne ſuis pas ſi enclin à l'oiſiveté, que la crainte du travail auquel je ſerois obligé pour examiner pluſieurs experiences, ſi j'avois receu du public la commodité de les faire, puiſſe prevaloir au deſir que j'ay de m'inſtruire, & de mettre par eſcrit quelque choſe qui ſoit utile aux autres hommes. Je ne puis pas ſi bien m'excuſer de la negligence dont vous me blaſmez. Car j'advouë que j'ay eſté plus long-tems

LES PASSIONS DE L'AME.

PREMIERE PARTIE.

DES PASSIONS EN general: & par occaſion de toute la nature de l'homme.

ARTICLE I.

Que ce qui eſt Paſſion au regard d'un ſujet, eſt toûjours Action à quelqu'autre égard.

IL n'y a rien en quoi paroiſſe mieux cõbien les Sciences que nous avons des Anciens ſont defectueuſes, qu'en ce qu'ils

ont écrit des Paſſions. Car bien que ce ſoit une matiere dont la connoiſſance a toûjours eſté fort recherchée ; & qu'elle ne ſemble pas eſtre des plus difficiles, à cauſe que chacun les ſentant en ſoy meſme, on n'a point beſoin d'emprunter d'ailleurs aucune obſervation pour en découvrir la nature ; toutefois ce que les Anciens en ont enſeigné eſt ſi peu de choſe, & pour la pluſpart ſi peu croyable, que je ne puis avoir aucune eſperance d'approcher de la verité, qu'en m'éloignant des chemins qu'ils ont ſuivis. C'eſt pourquoy je ſeray obligé d'écrire icy en meſme façon, que ſi je traitois d'une matiere que jamais perſonne avant moy n'euſt touchée. Et pour commencer, je conſidere que tout ce qui ſe fait, ou qui arrive de nouveau, eſt generalement appellé par les Philoſophes une Paſſion au regard du ſujet auquel il arrive, & une Action au regard de celuy qui fait qu'il arrive. En ſorte que bien

que l'agent & le patient ſoient ſouvent fort differens, l'action & la paſſion ne laiſſent pas d'eſtre toûjours une meſme choſe, qui a ces deux noms, à raiſon des deux divers ſujets auſquels on la peut rapporter.

ARTICLE II.

Que pour connoiſtre les paſſions de l'ame, il faut diſtinguer ſes fonctions d'avec celles du corps.

PUis auſſi je conſidere que nous ne remarquons point qu'il y ait aucun ſujet qui agiſſe plus immediatement contre noſtre ame, que le corps auquel elle eſt jointe; & que par conſequent nous devons penſer que ce qui eſt en elle une paſſion, eſt communement en luy une action; en ſorte qu'il n'y a point de meilleur chemin pour venir à la connoiſſance de nos paſſions, que d'examiner la difference qui eſt entre l'ame & le corps, afin de connoi-

ſtre auquel des deux on doit attribuer chacune des fonctions qui ſont en nous.

ARTICLE III.

Quelle regle on doit ſuivre pour cet effet.

A QUOY on ne trouvera pas grande difficulté, ſi on prend garde que tout ce que nous experimentons eſtre en nous, & que nous voyons auſſi pouvoir eſtre en des corps tout à fait inanimez, ne doit eſtre attribué qu'à noſtre corps; & au contraire, que tout ce qui eſt en nous, & que nous ne concevons en aucune façon pouvoir appartenir à un corps, doit eſtre attribué à noſtre ame.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

Que la chaleur & le mouvement des membres procedent du corps, les penſées de l'ame.

AInſi à cauſe que nous ne concevons point que le corps penſe en aucune façon, nous avons raiſon de croire que toutes les ſortes de penſées qui ſont en nous appartiennent à l'ame ; & à cauſe que nous ne doutons point qu'il n'y ait des corps inanimez, qui ſe peuvent mouvoir en autant ou plus de diverſes façons que les noſtres, & qui ont autant ou plus de chaleur (ce que l'experience fait voir en la flame, qui ſeule a beaucoup plus de chaleur & de mouvemens qu'aucun de nos membres) nous devons croire que toute la chaleur & tous les mouvemens qui ſont en nous, en tant qu'ils ne dépendent point de la penſée, n'appartiennent qu'au corps.

ARTICLE V.

Que c'eſt erreur de croire que l'ame donne le mouvement & la chaleur au corps.

AU moyen de quoy nous éviterons une erreur tres-conſiderable, & en laquelle pluſieurs ſont tombez, en ſorte que j'eſtime qu'elle eſt la premiere cauſe qui a empeſché qu'on n'ait pû bien expliquer juſques icy les paſſions, & les autres choſes qui appartiennent à l'ame. Elle conſiſte en ce que voyant que tous les corps morts ſont privez de chaleur, & enſuite de mouvement, on s'eſt imaginé que c'eſtoit l'abſence de l'ame qui faiſoit ceſſer ces mouvemens & cette chaleur; & ainſi on a crû ſans raiſon, que noſtre chaleur naturelle & tous les mouvemens de nos corps dépendent de l'ame: au lieu qu'on devoit penſer au contraire que l'ame

Digitized by Google

me s'absente lors qu'on meurt, qu'à cause que cette chaleur cesse, & que les organes qui servent à mouvoir le corps se corrompent.

ARTICLE VI.

Quelle difference il y a entre un corps vivant & un corps mort.

AFin donc que nous évitions cette erreur, considerons que la mort n'arrive jamais par la faute de l'ame, mais seulement parce que quelqu'une des principales parties du corps se corrompt; & jugeons que le corps d'un homme vivant differe autant de celuy d'un homme mort, que fait une montre, ou autre automate (c'est à dire, autre machine qui se meut de soy-mesme) lors qu'elle est montée, & qu'elle a en soy le principe corporel des mouvemens pour lesquels elle est instituée, avec tout ce qui est requis pour son action, & la

meſme montre, ou autre machine, lors qu'elle eſt rompuë & que le principe de ſon mouvement ceſſe d'agir.

ARTICLE VII.

Brieve explication des parties du corps, & de quelques-unes de ſes fonctions.

POur rendre cela plus intelligible, j'expliqueray icy en peu de mots toute la façon dont la machine de noſtre corps eſt compoſée, il n'y a perſonne qui ne ſçache desja qu'il y a en nous un cœur, un cerveau, un eſtomach, des muſcles, des nerfs, des arteres, des veines, & choſes ſemblables. On ſçait auſſi que les viandes qu'on mange deſcendent dans l'eſtomach & dans les boyaux, d'où leur ſuc, coulant dans le foye, & dans toutes les veines, ſe meſle avec le ſang qu'elles contiennent, & par ce moyen en aug-

Digitized by Google

mente la quantité. Ceux qui ont tant ſoit peu oüy parler de la Medecine, ſçavent outre cela comment le cœur eſt compoſé, & comment tout le ſang des veines peut facilement couler de la veine cave en ſon coſté droit, & de là paſſer dans le poulmon, par le vaiſſeau qu'on nomme la veine arterieuſe, puis retourner du poulmon dans le coſté gauche du cœur, par le vaiſſeau nommé l'artere veneuſe, & enfin paſſer de là dans la grande artere, dont les branches ſe reſpandent par tout le corps. Meſme tous ceux que l'authorité des Anciens n'a point entierement aveuglez, & qui ont voulu ouvrir les yeux pour examiner l'opinion d'Herveus touchant la circulation du ſang, ne doutent point que toutes les veines & les arteres du corps, ne ſoient comme des ruiſſeaux, par où le ſang coule ſans ceſſe fort promptement, en prenant ſon cours de la cavité droite du cœur par la veine arterieuſe, dont les branches ſont

eſparſes à tout le poulmon, & jointes à celle de l'artere veneuſe, par laquelle il paſſe du poulmon dans le coſté gauche du cœur, puis de là il va dans la grande artere, dont les branches eſparſes par tout le reſte du corps ſont jointes aux branches de la veine cave, qui portent derechef le meſme ſang en la cavité droite du cœur : En ſorte que ces deux cavitez ſont comme des eſcluſes, par chacune deſquelles paſſe tout le ſang, à chaque tour qu'il fait dans le corps. De plus on ſçait que tous les mouvemens des membres dependent des muſcles ; & que ces muſcles ſont oppoſez les uns aux autres en telle ſorte que lors que l'un d'eux s'accourcit, il tire vers ſoy la partie du corps à laquelle il eſt attaché, ce qui fait allonger au meſme temps le muſcle qui luy eſt oppoſé : Puis s'il arrive en un autre tems que ce dernier s'accourciſſe, il fait que le premier ſe rallonge, & il retire vers ſoy la partie à laquelle ils ſont attachez. En-

fin on ſçait que tous ces mouvemens des muſcles, comme auſſi tous les ſens, dépendent des nerfs, qui ſont comme de petits filets, ou comme de petits tuyaux qui viennent tous du cerveau, & contiennent, ainſi que luy, un certain air ou vent tres-ſubtil, qu'on nomme les eſprits animaux.

ARTICLE VIII.

Quel eſt le principe de toutes ces fonctions.

MAis on ne ſçait pas communement en quelle façon ces eſprits animaux & ces nerfs contribuent aux mouvemens & aux ſens, ny quel eſt le principe corporel qui les fait agir; c'eſt pourquoy, encore que j'en aye déja touché quelque choſe en d'autre écrits, je ne laiſſeray pas de dire icy ſuccintement, que pendant que nous vivons il y a une chaleur continuelle en noſtre cœur,

qui eſt une eſpece de feu que le ſang des veines y entretient, & que ce feu eſt le principe corporel de tous les mouvemens de nos membres.

ARTICLE IX.

Comment ſe fait le mouvement du cœur.

SOn premier effet eſt, qu'il dilate le ſang dont les cavitez du cœur ſont remplies; ce qui eſt cauſe que ce ſang ayant beſoin d'occuper un plus grand lieu, paſſe avec impetuoſité de la cavité droite dans la veine arterieuſe, & de la gauche dans la grande artere. Puis cette dilation ceſſant, il entre incontinent de nouveau ſang de la veine cave en la cavité droite du cœur, & de l'artere veneuſe en la gauche: car il y a des petites peaux aux entrées de ces quatre vaiſſeaux tellement diſpoſées, qu'elles font que le ſang ne peut entrer dans le cœur que par les

Digitized by Google

deux derniers, ny en ſortir que par les deux autres. Le nouveau ſang entré dans le cœur, y eſt incontinent aprés rarefié en meſme façon que le precedent. Et c'eſt en cela ſeul que conſiſte le pouls ou battement du cœur & des arteres; en ſorte que ce battement ſe reïtere autant de fois qu'il entre de nouveau ſang dans le cœur. C'eſt auſſi cela ſeul qui donne au ſang ſon mouvement, & fait qu'il coule ſans ceſſe tres viſte en toutes les arteres & les veines; Au moyen dequoy il porte la chaleur qu'il acquiert dans le cœur, à toutes les autres parties du corps, & il leur ſert de nourriture.

ARTICLE. X.

Comment les eſprits animaux ſont produits dans le cerveau.

MAis ce qu'il y a icy de plus cõſiderable, c'eſt que toutes les plus vives & les plus ſubtiles parties

du ſang, que la chaleur a rareſié dans le cœur, entrent ſans ceſſe en grande quantité dans les cavitez du cerveau. Et la raiſon qui fait qu'elles y vont plûtoſt qu'en aucun autre lieu, eſt que tout le ſang qui ſort du cœur par la grande artere, prend ſon cours en ligne droite vers ce lieu là, & que n'y pouvant pas tout entrer, à cauſe qu'il n'y a que des paſſages fort étroits, celles de ſes parties qui ſont les plus agitées & les plus ſubtiles y paſſent ſeules, pendant que le reſte ſe répand en tous les autres endroits du corps. Or ces parties du ſang tres-ſubtiles compoſent les eſprits animaux. Et elles n'ont beſoin à cét effet de recevoir aucun autre changement dans le cerveau, ſinon qu'elles y ſont ſeparées des autres parties du ſang moins ſubtiles. Car ce que je nomme icy des eſprits, ne ſont que des corps, & ils n'ont point d'autre proprieté, ſinon que ce ſont des corps tres-petits, & qui ſe meuvent tres-viſte,

Digitized by Google

ainſi que les parties de la flame qui ſort d'un flambeau : En ſorte qu'ils ne s'arreſtent en aucun lieu ; & qu'à meſure qu'il en entre quelques-uns dans les cavitez du cerveau, il en ſort auſſi quelques autres par les pores qui ſont en ſa ſubſtance, leſquels pores les conduiſent dans les nerfs, & de là dans les muſcles, au moyen dequoy ils meuvent le corps en toutes les diverſes façons qu'il peut eſtre meu.

ARTICLE XI.

Comment ſe font les mouvemens des muſcles.

CAr la ſeule cauſe de tous les mouvemens des membres eſt, que quelque muſcles s'accourciſſent, & que leurs oppoſez s'allongent, ainſi qu'il a déja eſté dit. Et la ſeule cauſe qui fait qu'un muſcle s'accourcit plutoſt que ſon oppoſé, eſt qu'il vient tant ſoit peu plus

d'eſprits du cerveau vers luy que vers l'autre. Non pas que les eſprits qui viennent immediatement du cerveau ſuffiſent ſeuls pour mouvoir ces muſcles, mais ils déterminent les autres eſprits qui ſont déja dans ces deux muſcles, à ſortir tous fort promptement de l'un d'eux & paſſer dans l'autre : au moyen dequoy celuy d'où ils ſortent devient plus long & plus laſche ; & celuy dans lequel ils entrent, eſtant promptement enflé par eux, s'accourcit, & tire le membre auquel il eſt attaché. Ce qui eſt facile à concevoir, pourveu que l'on ſçache qu'il n'y a que fort peu d'eſprits animaux qui viennent continuellement du cerveau vers chaque muſcle, mais qu'il y en a toûjours quantité d'autres enfermez dans le meſme muſcle, qui s'y meuvent tres-viſte, quelquefois en tournoyant ſeulement dans le lieu où ils ſont, à ſçavoir lors qu'ils ne trouvent point de paſſages ouverts pour en ſortir, & quelquefois

Digitized by Google

en coulant dans le muſcle oppoſé, & d'autant qu'il y a de petites ouvertures en chacun de ces muſcles, par où ces eſprits peuvent couler de l'un dans l'autre, & qui ſont tellement diſpoſées, que lors que les eſprits qui viennent du cerveau vers l'un d'eux, ont tant ſoit peu plus de force que ceux qui vont vers l'autre, ils ouvrent toutes les entrées par où les eſprits de l'autre muſcle peuvent paſſer en celuy-cy, & ferment en meſme tems toutes celles par où les eſprits de celuy-cy peuvent paſſer en l'autre: au moyen dequoy tous les eſprits contenus auparavant en ces deux muſcles, s'aſſemblent en l'un d'eux fort promptement, & ainſi l'enflent & l'accourciſſent, pendant que l'autre s'alonge & ſe relâche.

ARTICLE XII.

Comment les objets de dehors agiſſent contre les organes des ſens.

IL reſte encore icy à ſçavoir les cauſes, qui font que les eſprits ne coulent pas toûjours du cerveau dans les muſcles en meſme façon, & qu'il en vient quelquefois plus vers les uns que vers les autres. Car outre l'action de l'ame, qui veritablement eſt en nous l'une de ces cauſes, ainſi que je diray cy-aprés, il y en a encore deux autres, qui ne dépendent que du corps, leſquelles il eſt beſoin de remarquer. La premiere conſiſte en la diverſité des mouvemens, qui ſont excitez dans les organes des ſens par leurs objets, laquelle j'ay déja expliquée aſſez amplement en la Dioptrique; mais afin que ceux qui verront cet écrit, n'ayent pas be-

Digitized by Google

ſoin d'en avoir leu d'autres, je repeteray icy qu'il y a trois choſes à conſiderer dans les nerfs ; à ſçavoir leur moëlle où ſubſtance interieure, qui s'eſtend en forme de petits filets depuis le cerveau, d'où elle prend ſon origine, juſques aux extremitez des autres membres auſquelles ces filets ſont attachez ; puis les peaux qui les environnent, & qui eſtant contiguës avec celles qui enveopent le cerveau, compoſent de petits tuyaux dans leſquels ces petits filets ſont enfermez ; puis enfin les eſprits animaux, qui eſtant portez par ces meſmes tuyaux depuis le cerveau juſques aux muſcles, ſont cauſe que ces filets y demeurent entierement libres, & eſtendus, en telle ſorte que la moindre choſe qui meut la partie du corps où l'extremité de quelqu'un d'eux eſt attachée, fait mouvoir par meſme moyen la partie du cerveau d'où il vient : en meſme façon que lors qu'on tire un des bouts d'une cor-

de on fait mouvoir l'autre.

ARTICLE XIII.

Que cette action des objets de dehors peut conduire diverſement les eſprits dans les muſcles.

ET j'ay expliqué en la Dioptrique, comment tous les objets de veuë ne ſe communiquent à nous que par cela ſeul, qu'ils meuvent localement, par l'entremiſe des corps tranſparans qui ſont entre eux & nous, les petits filets des nerfs optiques, qui ſont au fonds de nos yeux, & enſuitte les endroits du cerveau d'où viennent ces nerfs ; qu'ils les meuvent, dis je, en autant de diverſes façons qu'ils nous font voir de diverſitez dans les choſes ; Et que ce ne ſont pas immediatement les mouvemens qui ſe font en l'œil ; mais ceux qui ſe font dans le cerveau, qui repreſentent à l'ame ces objets. A l'exemple dequoy il eſt

Digitized by Google

aiſé de concevoir que les ſons, les odeurs, les ſaveurs, la chaleur, la douleur, la faim, la ſoif, & generalement tous les objets, tant de nos autres ſens exterieurs, que de nos appetits interieurs, excitent auſſi quelque mouvement en nos nerfs, qui paſſe par leur moyen juſqu'au cerveau. Et outre que ces diverſ mouvemens du cerveau font avoir à noſtre ame divers ſentimens, ils peuvent auſſi faire ſans elle, que les eſprits prennent leurs cours vers certains muſcles, plutoſt que vers d'autres, & ainſi qu'ils meuvent nos membres. Ce que je prouveray ſeulement icy par un exemple. Si quelqu'un avance promptement ſa main contre nos yeux, comme pour nous frapper, quoy que nous ſçachions qu'il eſt noſtre amy, qu'il ne fait cela que par jeu, & qu'il ſe gardera bien de nous faire aucun mal, nous avons toutefois de la peine à nous empeſcher de les fermer : ce qui monſtre que ce n'eſt point par l'en-

tremiſe de noſtre ame qu'ils ſe ferment, puiſque c'eſt contre noſtre volonté, laquelle eſt ſa ſeule ou du moins ſa principale action, Mais c'eſt à cauſe que la machine de noſtre corps eſt tellement compoſée, que le mouvement de cette main vers nos yeux, excite un autre mouvement en noſtre cerveau, qui conduit les eſprits animaux dans les muſcles qui font abaiſſer les paupieres.

ARTICLE XIV.

Que la diverſité qui eſt entre les eſprits peut auſſi diverſifier leur cours.

L'Autre cauſe qui ſert à conduire diverſement les eſprits animaux dans les muſcles, eſt l'inégale agitation de ces eſprits, & la diverſité de leurs parties. Car lors que quelques unes de leurs parties ſont plus groſſes & plus agitées que les au-

tres, elles paſſent plus avant en ligne droite dans les cavitez & dans les pores du cerveau, & par ce moyen ſont conduites en d'autres muſcles qu'elles ne feroient, ſi elles avoient moins de force.

ARTICLE XV.

Quelles ſont les cauſes de leur diverſité.

ET cette inegalité peut proceder des diverſes matieres dont ils ſont compoſez, comme on voit en ceux qui ont beu beaucoup de vin, que les vapeurs de ce vin entrant promptement dans le ſang, montent du cœur au cerveau, ou elles ſe convertiſſent en eſprits, qui eſtant plus forts & plus abondans que ceux qui y ſont d'ordinaire, ſont capables de mouvoir le corps en pluſieurs étranges façons. Cette inegalité des eſprits, peut auſſi proceder des diverſes diſpoſitions du cœur, du foye,

de l'eſtomach, de la rate, & de toutes les autres parties qui contribuent à leur production. Car il faut principalement icy remarquer certains petits nerfs inſerez dans la baze du cœur, qui ſervent à élargir & étroiſſir les entrées de ſes concavitez ; au moyen dequoy le ſang s'y dilatant plus ou moins fort, produit des eſprits diverſement diſpoſez. Il faut auſſi remarquer que bien que le ſang qui entre dans le cœur, y vienne de tous les autres endroits du corps, il arrive ſouvent neanmoins, qu'il y eſt davantage pouſſé de quelques parties que des autres, à cauſe que les nerfs & les muſcles qui répondent à ces parties-là, le preſſent ou l'agitent davantage ; Et que ſelon la diverſité des parties deſquelles il vient le plus, il ſe dilate diverſement dans le cœur, & en ſuite produit des eſprits qui ont des qualitez differentes. Ainſi par exemple, celuy qui vient de la partie inferieure du foye, où eſt le fiel, ſe dilate

dilate d'autre façon dans le cœur, que celuy qui vient de la rate ; & celuy-cy autrement que celuy qui vient des veines des bras ou des jambes; & enfin celuy-cy tout autrement que le ſuc des viandes, lors qu'eſtant nouvellement ſorty de l'eſtomach & des boyaux, il paſſe promtement par le foye juſques au cœur.

ARTICLE XIV.

Comment tous les membres peuvent eſtre meus par les objets des ſens, & par les eſprits, ſans l'ayde de l'ame.

ENfin il faut remarquer que la machine de noſtre corps eſt tellement compoſée, que tous les changemens qui arrivent au mouvement des eſprits, peuvent faire qu'ils ouvrent quelques pores du cerveau plus que les autres; & reciproquement que lors que quelqu'un de ces pores eſt tant ſoit peu

plus ou moins ouvert que de coûtume, par l'action des nerfs qui servent au ſens, cela change quelque choſe au mouvement des eſprits, & fait qu'ils ſont conduits dans les muſcles qui ſervent à mouvoir le corps, en la façon qu'il eſt ordinairement meu à l'occaſion d'une telle action. En ſorte que tous les mouvemens que nous faiſons ſans que noſtre volonté y contribuë, (comme il arrive ſouvent que nous reſpirons, que nous marchons, que nous mangeons, & enfin que nous faiſons toutes les actions qui nous ſont communes avec les beſtes) ne dépendent que de la conformation de nos membres, & du cours que les eſprits excitez par la chaleur du cœur ſuivent naturellement dans le cerveau, dans les nerfs & dans les muſcles. En meſme façon que le mouvement d'une montre eſt produit par la ſeule force de ſon reſſort & la figure de ſes rouës.

Digitized by Google

ARTICLE XVII.

Quelles ſont les fonctions de l'ame.

APrés avoir ainſi conſideré toutes les fonctions qui appartiennent au corps ſeul, il eſt aiſé de connoiſtre qu'il ne reſte rien en nous que nous devions attribuer à noſtre ame, ſinon nos penſées, leſquelles ſont principalement de deux genres, à ſçavoir les unes ſont les actions de l'ame, les autres ſont ſes paſſions. Celles que je nomme ſes actions, ſont toutes nos volontez, à cauſe que nous experimentons qu'elles viennent directement de noſtre ame, & ſemblent ne dependre que d'elle; comme au contraire on peut generalement nommer ſes paſſions, toutes les ſortes de perceptions ou connoiſſances qui ſe trouvent en nous, à cauſe que ſouvent ce n'eſt pas noſtre ame qui

Digitized by Google

les fait telles qu'elles ſont, & que toûjours elle les reçoit des choſes qui ſont repreſentées par elles.

ARTICLE XVIII.

De la volonté.

DEr echef nos volontez ſont de deux ſortes : car les unes ſont des actions de l'ame, qui ſe terminent en l'ame meſme, comme lors que nous voulons aimer Dieu, ou generalement appliquer noſtre penſée à quelque objet qui n'eſt point materiel. Les autres ſont des actions qui ſe terminent en noſtre corps, comme lors que de cela ſeul que nous avons la volonté de nous promener, il ſuit que nos jambes ſe remuënt & que nous marchons.

Digitized by Google

ARTICLE XIX.

Des perceptions.

NOs perceptions ſont auſſi de deux ſortes, & les unes ont l'ame pour cauſe, les autres le corps. Celles qui ont l'ame pour cauſe ſont les perceptions de nos volontez, & de toutes les imaginations ou autres penſées qui en dependent. Car il eſt certain que nous ne ſçaurions vouloir aucune choſe, que nous n'appercevions par meſme moyen que nous la voulons. Et bien qu'au regard de noſtre ame, ce ſoit une action de vouloir quelque choſe, on peut dire que c'eſt auſſi en elle une paſſion d'appercevoir qu'elle veut. Toutefois à cauſe que cette perception & cette volonté ne ſont en effet qu'une meſme choſe, la denomination ſe fait toûjours par ce qui eſt le plus noble; & ainſi on n'a point couſtume

de la nommer une paſſion, mais ſeulement une action.

ARTICLE XX.

Des imaginations & autres penſées qui ſont formées par l'ame.

LOrs que noſtre ame s'applique à imaginer quelque choſe qui n'eſt point, comme à ſe repreſenter un Palais enchanté ou une chimere; & auſſi lors qu'elle s'applique à conſiderer quelque choſe qui eſt ſeulement intelligible, & non point imaginable, par exemple, à conſiderer ſa propre nature, les perceptions qu'elle a de ces choſes dépendent principalement de la volonté qui fait qu'elle les apperçoit: C'eſt pourquoy on a couſtume de les conſiderer comme des actions, plutoſt que comme des paſſions.

ARTICLE XXI.

Des imaginations qui n'ont pour cauſe que le corps.

ENtre les perceptions qui ſont cauſée par le corps, la pluſpart dépendent des nerfs: mais il y en a auſſi quelques-unes qui n'en dépendent point, & qu'on nomme des imaginations, ainſi que celles dont je viens de parler, deſquelles neanmoins elles different en ce que noſtre volonté ne s'employe point à les former, ce qui fait qu'elles ne peuvent eſtre miſes au nombre des actions de l'ame; & elles ne procedent que de ce que les eſprits eſtant diverſement agitez, & rencontrant les traces de diverſes impreſſions qui ont precedé dans le cerveau, ils y prennent leurs cours fortuitement par certains pores, plûtoſt que par d'autres. Telles ſont les illuſions de nos ſonges, & auſſi les réveries que

nous avons ſouvent eſtant éveillez, lors que noſtre penſée erre nonchalamment, ſans s'appliquer à rien de ſoy-meſme. Or encore que quelques-unes de ces imaginations ſoient des paſſions de l'ame, en prenant ce mot en ſa plus propre & plus parfaite ſignification; & qu'elles puiſſent eſtre toutes ainſi nommées, ſi on le prend en une ſignification plus generale: toutefois pource qu'elles n'ont pas une cauſe ſi notable & ſi determinée, que les perceptions que l'ame reçoit par l'entremiſe des nerfs, & qu'elles ſemblent n'en eſtre que l'ombre & la peinture; avant que nous les puiſſions bien diſtinguer, il faut conſiderer la difference qui eſt entre ces autres.

ARTICLE XXII.

De la difference qui eſt entre les autres perceptions.

TOutes les perceptions que je n'ay pas encore expliquées viennent à l'ame par l'entremiſe des nerfs, & il y a entre elles cette difference, que nous les rapportons les unes aux objets de dehors qui frappent nos ſens, les autres à noſtre corps, ou à quelques-unes de ſes parties, & enfin les autres à noſtre ame.

ARTICLE XXIII.

Des perceptions que nous rapportons aux objets qui ſont hors de nous.

CElles que nous rapportons à des choſes qui ſont hors de ous, à ſçavoir aux objets de nos

ſens, ſont cauſées (au moins, lors que noſtre opinion n'eſt point fauſſe) par ces objets, qui excitant quelques mouvemens dans les organes des ſens exterieurs, en excitent auſſi par l'entremiſe des nerfs dans le cerveau, leſquels font que l'ame les ſent. Ainſi lors que nous voyons la lumiere d'un flambeau, & que nous oyons le ſon d'une cloche, ce ſon & cette lumiere ſont deux diverſes actions, qui par cela ſeul qu'elles excitent deux divers mouvemens en quelques-uns de nos nerfs, & par leur moyen dans le cerveau, donnent à l'ame deux ſentimens differens, leſquels nous rapportons tellement aux ſujets que nous ſuppoſons eſtre leurs cauſes, que nous penſons voir le flambeau meſme, & oüir la cloche, non pas ſentir ſeulement des mouvemens qui viennent d'eux.

Digitized by Google

ARTICLE XXIV.

Des perceptions que nous rapportons à noſtre corps.

LEs perceptions que nous rapportons à noſtre corps, ou à quelques-unes de ſes parties, ſont celles que nous avons de la faim, de la ſoif, & de nos autres appetits naturels, à quoy on peut joindre la douleur, la chaleur & les autres affections que nous ſentons comme dans nos membres, & non pas comme dans les objets qui ſont hors de nous; ainſi nous pouvons ſentir en meſme tems, & par l'entremiſe des meſmes nerfs, la froideur de noſtre main, & la chaleur de la flamme dont elle s'approche; ou bien au contraire la chaleur de la main, & le froid de l'air auquel elle eſt expoſée: ſans qu'il y ait aucune difference entre les actions qui nous font ſentir le-chaud ou le froid qui eſt

en noſtre main, & celles qui nous font ſentir celuy qui eſt hors de nous; ſinon que l'une de ces actions ſurvenant à l'autre, nous jugeons que la premiere eſt déja en nous, & que celle qui ſurvient n'y eſt pas encore, mais en l'objet qui la cauſe.

ARTICLE XXV.

Des perceptions que nous rapportons à noſtre ame.

LEs perceptions qu'on rapporte ſeulement à l'ame, ſont celles dont on ſent les effets comme en l'ame meſme, & deſquelles on ne connoiſt communement aucune cauſe prochaine, à laquelle on les puiſſe rapporter. Tels ſont les ſentimens de joye, de colere, & autres ſemblables, qui ſont quelquefois excitez en nous par les objets qui meuvent nos nerfs, & quelquefois auſſi par d'autres cauſes. Or encore que

toutes nos perceptions, tant celles qu'on rapporte aux objets qui ſont hors de nous, que celles qu'on rapporte aux diverſes affections de noſtre corps, ſoient veritablement des paſſions au regard de noſtre ame, lors qu'on prend ce mot en ſa plus generale ſignification; toutefois on a coûtume de le reſteindre à ſignifier ſeulement celles qui ſe rapportent à l'ame meſme. Et ce ne ſont que ces dernieres que j'ay entrepris icy d'expliquer ſous le nom des paſſions de l'ame.

ARTICLE XXVI.

Que les imaginations, qui ne dépendent que du mouvement fortuit des eſprits, peuvent eſtre d'auſſi veritables paſſions, que les perceptions qui dépendent des nerfs.

IL reſte icy à remarquer, que toutes les meſmes choſes que l'ame ap-

perçoit par l'entremiſe des nerfs, luy peuvent auſſi eſtre repreſentées par le cours fortuit des eſprits, ſans qu'il y ait autre difference, ſinon que les impreſſions qui viennent dans le cerveau par les nerfs, ont coûtume d'eſtre plus vives & plus expreſſes, que celles que les eſprits y excitent. Ce qui m'a fait dire en l'art. 21. que celles-cy ſont comme l'ombre ou la peinture des autres. Il faut auſſi remarquer qu'il arrive quelquefois, que cette peinture eſt ſi ſemblable à la choſe qu'elle repreſente, qu'on peut y eſtre trompé touchant les perceptions qui ſe rapportent aux objets, qui ſont hors de nous, ou bien celles qui ſe rapportent à quelques parties de noſtre corps, mais qu'on ne peut pas l'eſtre en meſme façon touchant les paſſions, d'autant qu'elles ſont ſi proches & ſi interieures à noſtre ame, qu'il eſt impoſſible qu'elle les ſente ſans qu'elles ſoient veritablement telleſqu'elle les ſent. Ainſi ſouvent lors que l'on dort, & meſme quelquefois

eſtant éveillé on imagine ſi fortement certaines choſes, qu'on penſe les voir devant ſoy, ou les ſentir en ſon corps, bien qu'elles n'y ſoient aucunement : Mais encore qu'on ſoit endormy, & qu'on reſve ; on ne ſçauroit ſe ſentir triſte ou ému de quelque autre paſſion, qu'il ne ſoit tres-vray que l'ame a en ſoy cette paſſion.

ARTICLE XXVII.

La Definition des paſſions de l'ame.

APrés avoir conſideré en quoy les paſſions de l'ame different de toutes ſes autres penſées, il me ſemble qu'on peut generalement les definir, des perceptions, ou des ſentimens, ou des émotions de l'ame, qu'on rapporte particulierement à elle, & qui ſont cauſées & entretenuës, & fortifiées par quelque mouvement des eſprits.

Digitized by Google

ARTICLE XXVIII.

Explication de la premiere partie de cette definition.

ON les peut nommer des perceptions lors qu'on ſe ſert generalement de ce mot, pour ſignifier toutes les penſées qui ne ſont point des actions de l'ame, ou des volontez; mais non point lors qu'on ne s'en ſert que pour ſignifier des connoiſſances évidentes: Car l'experience fait voir que ceux qui ſont les plus agitez par leurs paſſions, ne ſont pas ceux qui les connoiſſent le mieux, & qu'elles ſont du nombre des perceptions que l'eſtroite alliance qui eſt entre l'ame & le corps rend confuſes & obſcures. On les peut auſſi nommer des ſentimens, à cauſe qu'elles ſont receuës en l'ame en meſme façon que les objets des ſens exterieurs, & ne ſont pas autrement connuës par elle. Mais on peut encore mieux les

Digitized by Google

nommer des émotions de l'ame, non ſeulement à cauſe que ce nom peut eſtre attribué à tous les changemens qui arrivent en elle, c'eſt à dire à toutes les diverſes penſées qui luy viennent; mais particulierement, pource que de toutes les ſortes de penſées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent & l'ébranlent ſi fort que font ces paſſions.

ARTICLE XXIX.

Explication de ſon autre partie.

J'Ajoûte qu'elles ſe rapportent particulierement à l'ame, pour les diſtinguer des autres ſentimens, qu'on rapporte, les uns aux objets exterieurs, comme les odeurs, les ſons, les couleurs; les autres à noſtre corps, comme la faim, la ſoif, la douleur. J'ajouſte auſſi qu'elles ſont cauſées, entretenuës & fortifiées par quelque mouvement des eſprits, afin de les diſtinguer de nos volon-

tez, qu'on peut nommer des émotions de l'ame qui ſe rapportent à elle, mais qui ſont cauſées par elle-meſme; & auſſi afin d'expliquer leur derniere & plus prochaine cauſe, qui les diſtingue derechef des autres ſentimens.

ARTICLE XXX.

Que l'ame eſt unie à toutes les parties du corps conjointement.

MAis pour entendre plus parfaitement toutes ces choſes, il eſt beſoin de ſçavoir, que l'ame eſt veritablement jointe à tout le corps, & qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle ſoit en qu'elqu'une de ſes parties, à l'excluſion des autres, à cauſe qu'il eſt un, & en quelque façon indiviſible, à raiſon de la diſpoſition de ſes organes qui ſe rapportent tellement tous l'un à l'autre, que lors que quelqu'un deux eſt oſté; cela rend tout le corps defectueux: & à

cauſe qu'elle eſt d'une nature qui n'a aucun rapport à l'eſtenduë, ny aux dimenſions, ou autres proprietez de la matiere, dont le corps eſt compoſé; mais ſeulement à tout l'aſſemblage de ſes organes. Comme il paroiſt, de ce qu'on ne ſçauroit aucunement concevoir la moitié ou le tiers d'une ame, ny quelle eſtenduë elle occupe; & qu'elle ne devient point plus petite de ce qu'on retranche quelque partie du corps, mais qu'elle s'en ſepare entierement lors qu'on diſſout l'aſſemblage de ſes organes.

ARTICLE XXXI.

Qu'il y a une petite glande dans le cerveau en laquelle l'ame exerce ſes fonctions, plus particulierement que dans les autres parties.

IL eſt beſoin auſſi de ſçavoir que bien que l'ame ſoit jointe à tout

le corps, il y a neanmoins en luy quelque partie, en laquelle elle exerce ſes fonctions plus particulierement qu'en toutes les autres. Et on croit communement que cette partie eſt le cerveau, ou peut-eſtre le cœur; le cerveau, à cauſe que c'eſt à luy que ſe rapportent les organes des ſens; & le cœur, à cauſe que c'eſt comme en luy qu'on ſent les paſſions. Mais en examinant la choſe avec ſoin, il me ſemble avoir évidemment reconnu, que la partie du corps en laquelle l'ame exerce immediatement ſes fonctions, n'eſt nullement le cœur; ny auſſi tout le cerveau, mais ſeulement la plus interieure de ſes parties, qui eſt une certaine glande fort petite, ſituée dans le milieu de ſa ſubſtance, & tellement ſuſpenduë au deſſus du conduit, par lequel les eſprits de ſes cavitez anterieures ont communication avec ceux de la poſterieure, que les moindres mouvemens qui ſont en elle, peuvent beaucoup pour

changer le cours de ces eſprits, & reciproquement que les moindres changemens qui arrivent au cours des eſprits, peuvent beaucoup pour changer les mouvemens de cette glande.

ARTICLE XXXII.

Comment on connoiſt que cette glande eſt le principal ſiege de l'ame.

LA raiſon qui me perſuade que l'ame ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande, où elle exerce immediatement ſes fonctions, eſt que je conſidere que les autres parties de n'oſtre cerveau ſont toutes doubles, comme auſſi nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles, & enfin tous les organes de nos ſens exterieurs ſont doubles; Et que d'autant que nous n'avons qu'une ſeule & ſimple penſée d'une meſme choſe en meſ-

me temps, il faut neceſſairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, où les deux autres impreſſions qui viennent d'un ſeul objet par les doubles organes des autres ſens, ſe puiſſent aſſembler en une avant qu'elles parviennent à l'ame, afin qu'elles ne luy repreſentent pas deux objets au lieu d'un: Et on peut aiſement concevoir que ces images ou autres impreſſions ſe reüniſſent en cette glande, par l'entremiſe des eſprits qui rempliſſent les cavitez du cerveau; mais il n'y a aucun autre endroit dans le corps, où elles puiſſent ainſi eſtre unies, ſinon enſuite de ce qu'elles le ſont en cette glande.

ARTICLE XXXIII.

Que le ſiege des paſſions n'eſt pas dans le cœur.

POur l'opinion de ceux qui penſent que l'ame reçoit ſes paſſions dans le cœur, elle n'eſt aucunement conſiderable ; car elle n'eſt fondée que ſur ce que les paſſions y font ſentir quelque alteration : & il eſt aiſé à remarquer que cette alteration n'eſt ſentie comme dans le cœur, que par l'entremiſe d'un petit nerf qui deſcend du cerveau vers luy ; ainſi que la douleur eſt ſentie comme dans le pied, par l'entremiſe des nerfs du pied ; & les aſtres ſont apperceus comme dans le Ciel, par l'entremiſe de leur lumiere & des nerfs optiques : en ſorte qu'il n'eſt pas plus neceſſaire que noſtre ame exerce immediatement ſes fonctions dans le cœur, pour y ſentir ſes paſſions, qu'il eſt neceſſaire

qu'elle ſoit dans le Ciel pour y voir les aſtres.

ARTICLE XXXIV.

Comme l'ame & le corps agiſſent l'un contre l'autre.

COncevons donc icy que l'ame a ſon ſiege principal dans la petite glande qui eſt au milieu du cerveau, d'où elle rayonne en tout le reſte du corps par l'entremiſe des eſprits, des nerfs, & meſme du ſang, qui participant aux impreſſions des eſprits, les peut porter par les arteres en tous les membres. Et nous ſouvenant de ce qui a eſté dit cy-deſſus de la machine de noſtre corps, à ſçavoir que les petits filets de nos nerfs ſont tellement diſtribuez en toutes ſes parties, qu'à l'occaſion des divers mouvemens qui y ſont excitez par les objets ſenſibles, ils ouvrent diverſement les pores du cerveau. Ce qui fait que les eſprits animaux,

Digitized by Google

maux, contenus en ces cavitez entrent diverſement dans les muſcles; au moyen dequoy ils peuvent mouvoir les membres en toutes les diverſes façons qu'ils ſont capables d'eſtre meus; & auſſi que toutes les autres cauſes, qui peuvent diverſement mouvoir les eſprits, ſuffiſent pour les conduire en divers muſcles. Adjouſtons icy que la petite glande qui eſt le principal ſiege de l'ame, eſt tellement ſuſpenduë entre les cavitez qui contiennent ces eſprits, qu'elle peut eſtre meuë par eux en autant de diverſes façons, qu'il y a de diverſitez ſenſibles dans les objets; mais qu'elle peut auſſi eſtre diverſement meuë par l'ame, laquelle eſt de telle nature qu'elle reçoit autant de diverſes impreſſions en elle, c'eſt à dire, qu'elle a autant de diverſes perceptions qu'il arrive de divers mouvemens en cette glande. Comme auſſi reciproquement la machine du corps eſt tellement compoſée, que de cela ſeul que cette

glande eſt diverſement meuë par l'ame, ou par telle autre cauſe que ce puiſſe eſtre, elle pouſſe les eſprits qui l'environnent vers les pores du cerveau, qui les conduiſent par les nerfs dans les muſcles; au moyen dequoy elle leur fait mouvoir les membres.

ARTICLE XXXV.

Exemple de la façon que les impreſſions des objets s'uniſſent en la glande qui eſt au milieu du cerveau.

AInſi par exemple, ſi nous voyons quelque animal venir vers nous, la lumiere reflechie de ſon corps en peint deux images, une en chacun de nos yeux; & ces deux images en forment deux autres, par l'entremiſe des nerfs optiques, dans la ſuperficie interieure du cerveau, qui regarde ſes concavitez; puis delà, par l'entremiſe des eſprits dont ces cavitez ſont remplies, ces ima-

ges rayonnent en telle ſorte vers la petite glande que ces eſprits environnent, que le mouvement qui compoſe chaque point de l'une des images, tend vers le meſme point de la glande, vers lequel tend le mouvement; qui forme le point de l'autre image, lequel repreſente la même partie de cet animal; au moyen de quoy les deux images qui ſont dans le cerveau n'en compoſent qu'une ſeule ſur la glande, qui agiſſant immediatement contre l'ame, luy fait voir la figure de cet animal.

ARTICLE XXXVI.

Exemple de la façon que les paſſions ſont excitées en l'ame.

ET outre cela ſi cette figure eſt fort étrange & fort effroyable; c'eſt à dire, ſi elle a beaucoup de rapport avec les choſes qui ont eſté auparavant nuiſibles au corps, cela excite en l'ame la paſſion de la crainte, &

en ſuite celle de la hardieſſe, ou bien celle de la peur & de l'épouvente, ſelon le divers temperament du corps, ou la force de l'ame, & ſelon qu'on s'eſt auparavant garenty par la deffenſe ou par la fuite, contre les choſes nuiſibles auſquelles l'impreſſion preſente a du rapport: car cela rend le cerveau tellement diſpoſé en quelques hommes, que les eſprits refleſchis de l'image ainſi formée ſur la glande, vont de là ſe rendre, partie dans les nerfs qui ſervent à tourner le dos & remuer les jambes pour s'enfuir, & partie en ceux qui eſlargiſſent ou eſtreciſſent tellement les orifices du cœur, ou bien qui agitent tellement les autres parties d'où le ſang luy eſt envoyé, que ce ſang y eſtant rarefié d'autre façon que de couſtume, il envoye des eſprits au cerveau, qui ſont propres à entretenir & fortifier la paſſion de la peur, c'eſt à dire qui ſont propres à tenir ouverts, ou bien à ouvrir derechef les pores du cer-

Digitized by Google

veau qui les conduiſent dans les meſmes nerfs. Car de cela ſeul que ces eſprits entrent en ces pores, ils excitent un mouvement particulier en cette glande, lequel eſt inſtitué de la nature, pour faire ſentir à l'ame cette paſſion. Et pour ce que ces pores ſe rapportent principalement aux petits nerfs, qui ſervent à reſerrer ou eſſargir les orifices du cœur, cela fait que l'ame la ſent paincipalement comme dans le cœur.

ARTICLE XXXVII.

Comme il paroiſt qu'elles ſont toutes cauſées par quelque mouvement des eſprits.

ET pource que le ſemblable arrive en toutes les autres paſſions, à ſçavoir qu'elles ſont principalemẽt cauſées par les eſprits contenus dans les cavitez du cerveau ; entant qu'ils prennent leurs cours vers les nerfs, qui ſervent à eſſargir ou eſtrecir les orifices du cœur, ou à pouſſer

diverſement vers luy le ſang qui eſt dans les autres parties, ou en quelqu'autre façon que ce ſoit à entretenir la meſme paſſion: on peut clairement entendre de cecy, pourquoy j'ay mis cy deſſus en leur definition, qu'elles ſont cauſées par quelque mouvement particulier des eſprits.

ARTICLE XXXVIII.

Exemple des mouvemens du corps qui accompagnent les paſſions, & ne dependent point de l'ame.

AU reſte en meſme façon que le cours que prennent ces eſprits vers les nerfs du cœur, ſuffit pour donner le mouvement à la glãde, par lequel la peur eſt miſe dans l'ame; ainſi auſſi par cela ſeul que quelques eſprits vont en meſme temps vers les nerfs qui ſervent à remuer les jambes pour fuir, ils cauſent un autre mouvement en la meſme glande,

par le moyen duquel l'ame ſent & apperçoit cette fuite, laquelle peut en cette façon eſtre excitée dans le corps par la ſeule diſpoſition des organes, & ſans que l'ame y contribuë.

ARTICLE XXXIX.

Comment une meſme cauſe peut exciter diverſes paſſions en divers hommes.

LA meſme impreſſion que la preſence d'un objet effroyable fait ſur la glande, & qui cauſe la peur en quelques hommes, peut exciter en d'autres le courage & la hardieſſe: dont la raiſon eſt, que tous les cerveaux ne ſont pas diſpoſez en meſme façon; & que le meſme mouvement de la glande, qui en quelques uns excite la peur fait dans les autres que les eſprits entrent dans les pores du cerveau, qui les conduiſent, partie dans les nerfs qui ſervent à remuer les mains pour ſe de-

Digitized by Google

fendre, & partie en ceux qui agitent & pouſſent le ſang vers le cœur, en la façon qui eſt requiſe pour produire des eſprits propres à continuer cette defenſe, & en retenir la volonté.

ARTICLE LX.

Quel eſt le principal effet des paſſions.

CAr il eſt beſoin de remarquer que le principal effet de toutes les paſſions dans les hommes, eſt qu'elles incitent & diſpoſent leur ame à vouloir les choſes auſquelles elles preparent leur corps : en ſorte que le ſentiment de la peur l'incite à vouloir fuir, celuy de la hardieſſe à vouloir combattre ; & ainſi des autres.

ARTICLE XLI.

Quel eſt le pouvoir de l'ame au regard du corps.

MAis la volonté eſt tellement libre de ſa nature, qu'elle ne peut jamais eſtre contraire : & des deux ſortes de penſées que j'ay diſtinguées en l'ame, dont les unes ſont ſes actions, à ſçavoir ſes volontez; les autres ſes paſſions, en prenant ce mot en ſa plus generale ſignification, qui comprend toutes ſortes de perceptions; les premieres ſont abſolument en ſon pouvoir, & ne peuvent qu'indirectement eſtre changées par le corps; comme au contraire les dernieres dependent abſolument des actions qui les produiſent, & elles ne peuvent qu'indirectement eſtre changées par l'ame, excepté lors qu'elle eſt elle-meſme leur cauſe. Et toute l'action de l'ame conſiſte en ce que par cela ſeul

Digitized by Google

qu'elle veut quelque choſe, elle fait que la petite glande, à qui elle eſt étroitement jointe, ſe meut en la façon qui eſt requiſe pour produire l'effet qui ſe rapporte à cette volonté.

ARTICLE XLII.

Comment on trouve en ſa memoire les choſes dont on veut ſe ſouvenir.

AInſi lors que l'ame veut ſe ſouvenir de quelque choſe, cette volonté fait que la glande ſe penchant ſucceſſivement vers divers côtez, pouſſe les eſprits vers divers endroits du cerveau, juſques à ce qu'ils rencontrent celuy où ſont les traces que l'objet dont on veut ſe ſouvenir y a laiſſées. Car ces traces ne ſont autre choſe ſinon que les pores du cerveau, par où les eſprits ont auparavant pris leur cours, à cauſe de la preſence de cet objet, ont acquis par cela une plus grande facilité que

les autres, à eſtre ouverts derechef en meſme façon, par les eſprits qui viennent vers eux; en ſorte que ces eſprits rencontrans ces pores, entrent dedans plus facilement que dans les autres: au moyen de quoy ils excitent un mouvement particulier en la glande, lequel repreſente à l'ame le meſme objet, & luy fait connoiſtre qu'il eſt celuy duquel elle vouloit ſe ſouvenir.

ARTICLE XLIII.

Comment l'ame peut imaginer eſtre attentive, & mouvoir le corps.

AInſi quand on veut imaginer quelque choſe qu'on n'a jamais veuë, cette volonté a la force de faire que la glande ſe meut en la façon qui eſt requiſe, pour pouſſer les eſprits vers les pores du cerveau, par l'ouverture deſquels cette choſe peut eſtre repreſentée. Ainſi quand on veut arreſter ſon attention à con-

Digitized by Google

ſiderer quelque temps un meſme objet, cette volonté retient la glande pendant ce temps là, penchée vers un meſme coſté. Ainſi enfin quand on veut marcher, ou mouvoir ſon corps en quelque façon ; cette volonté fait que la glande pouſſe les eſprits vers les muſcles qui ſervent à cet effet.

ARTICLE XLIV.

Que chaque volonté eſt naturellement jointe à quelque mouvement de la glande ; mais que par induſtrie ou par habitude on la peut joindre à d'autres.

TOutefois ce n'eſt pas toûjours la volonté d'exciter en nous quelque mouvement, ou quelque autre effet, qui peut faire que nous l'excitons : mais cela change ſelon la nature ou l'habitude ont diverſement joint chaque mouvement de

la glande à chaque penſée. Ainſi par exemple, ſi on veut diſpoſer ſes yeux à regarder un objet fort eſloigné, cette volonté fait que leur prunelle s'eſlargit ; & ſi on les veut diſpoſer à regarder un objet fort proche, cette volonté fait qu'elle s'eſtrecit. Mais ſi on penſe ſeulement à eſlargir la prunelle, on a beau en avoir la volonté, on ne l'eſlargit point pour cela : d'autant que la nature n'a pas joint le mouvement de la glande, qui ſert à pouſſer les eſprits vers le nerf optique en la façon qui eſt requiſe pour eſlargir ou eſtrecir la prunelle, avec la volonté de l'eſlargir ou eſtrecir, mais bien avec celle de regarder des objets eſloignez ou proches. Et lors qu'en parlant nous ne penſons qu'au ſens de ce que nous voulons dire, cela fait que nous remuons la langue & les lévres beaucoup plus promptement & beaucoup mieux, que ſi nous penſions à les remuer en toutes les façons qui ſont requiſes

pour proferer les meſmes paroles. D'autant que l'habitude que nous avons aquiſe en apprenant à parler, a fait que nous avons joint l'action de l'ame, qui par l'entremiſe de la glande peut mouvoir la langue & les levres, avec la ſignification des paroles, qui ſuivent de ces mouvemens, plûtoſt qu'avec les mouvemens meſmes.

ARTICLE XLV.

Quel eſt le pouvoir de l'ame au regard de ſes paſſions.

NOs paſſions ne peuvent pas auſſi directement eſtre excitées ny oſtées par l'action de noſtre volonté; mais elles peuvent l'eſtre indirectement par la repreſentation des choſes qui ont coûtume d'eſtre jointes avec les paſſions que nous voulons avoir, & qui ſont contraires à celles que nous voulons rejetter. Ainſi pour exciter en ſoy la har-

dieſſe & oſter la peur, il ne ſuffit pas d'en avoir la volonté, mais il faut s'appliquer à conſiderer les raiſons, les objets ou les exemples, qui perſuadent que le peril n'eſt pas grand; qu'il y a toûjours plus de ſeureté en la défenſe qu'en la fuite qu'on aura de la gloire & de la joye d'avoir vaincu, au lieu qu'on ne peut attendre que du regret & de la honte d'avoir fuy, & choſes ſemblables.

ARTICLE XLVI.

Quelle eſt la raiſon qui empeſche que l'ame ne puiſſe entierement diſpoſer de ſes paſſions.

ET il y a une raiſon particuliere qui empeſche l'ame de pouvoir promptement changer ou arreſter ſes paſſions, laquelle m'a donné ſujet de mettre cy-deſſus en leur definition qu'elles ſont non ſeulement

cauſées, mais auſſi entretenuës & fortifiées, par quelque mouvement particulier des eſprits. Cette raiſon eſt qu'elles ſont preſque toutes accompagnées de quelque émotion qui ſe fait dans le cœur, & par conſequent auſſi en tout le ſang & les eſprits, en ſorte que juſques à ce que cette émotion ait ceſſé, elles demeurent preſentes à noſtre penſée, en meſme façon que les objets ſenſibles y ſont preſens pendant qu'ils agiſſent contre les organes de nos ſens. Et comme l'ame en ſe rendant fort attentive à quelque autre choſe peut s'empeſcher d'ouyr un petit bruit, ou de ſentir une petite douleur, mais ne peut s'empeſcher en meſme façon d'ouyr le tonnerre, ou de ſentir le feu qui bruſle la main: Ainſi elle peut aiſement ſurmonter les moindres paſſions, mais non pas les plus violentes & les plus fortes, ſinon apres que l'émotion du ſang & des eſprits eſt appaiſée. Le plus que la volon-

té puiſſe faire, pendant que cette émotion eſt en ſa vigueur, c'eſt de ne pas conſentir à ſes effets, & de retenir pluſieurs des mouvemens auſquels elle diſpoſe le corps. Par exemple, ſi la colere fait lever la main pour frapper, la volonté peut ordinairement la retenir; ſi la peur incite les jambes à fuir, la volonté les peut arreſter, & ainſi des autres.

ARTICLE XLVII.

En quoy conſiſtent les combats qu'on a couſtume d'imaginer, entre la partie inferieure & la ſuperieure de l'ame.

ET ce n'eſt qu'en la repugnance, qui eſt entre les mouvemens que le corps par ſes eſprits, & l'ame par ſa volonté, tendent à exciter en meſme temps dans la glande, que conſiſtent tous les combats qu'on a couſtume d'imaginer, entre

la partie inferieure de l'ame, qu'on nomme ſenſitive, & la ſuperieure qui eſt raiſonnable; ou bien entre les appetits naturels & la volonté. Car il n'y a en nous qu'une ſeule ame, & cette ame n'a en ſoy aucune diverſité de parties; la meſme qui eſt ſenſitive eſt raiſonnable, & tous ſes appetits ſont des volontez. L'erreur qu'on a commiſe en luy faiſant joüer divers perſonnages, qui ſont ordinairement contraires les uns aux autres, ne vient que de ce qu'on na pas bien diſtingué ſes fonctions d'avec celles du corps, auqueul ſeul on doit attribuer, tout ce qui peut eſtre remarqué en nous qui repugne à noſtre raiſon. En ſorte qu'il n'y a point en cecy d'autre combat, ſinon que la petite glande qui eſt au milieu du cerveau; pouvant eſtre pouſſée d'vn coſté par l'ame, & de l'autre par les eſprits animaux, qui ne ſont que des corps, ainſi que j'ay dit cy deſſus, il arrive ſouvent que ces deux impulſions

ſont contraires & que la plus forte empeſche l'effet de l'autre. Or on peut diſtinguer deux ſortes de mouvemens, excitez par les eſprits dans la glande ; les uns repreſentent à l'ame les objets qui meuvent les ſens, ou les impreſſions qui ſe rencontrent dans le cerveau, & ne ſont aucun effort ſur ſa volonté ; les autres y ſont quelque effort, à ſçavoir ceux qui cauſent les paſſions ou les mouvemens du corps qui les accompagnent. Et pour les premiers, encore qu'ils empeſchent ſouvent les actions de l'ame, ou bien qu'ils ſoient empeſchez par elles, toutefois à cauſe qu'ils ne ſont pas directement contraires, on n'y remarque point de combat. On en remarque ſeulement entre les derniers & les volontez qui leur repugnent ; par exemple, entre l'effort dont les eſprits pouſſent la glande pour cauſer en l'ame le deſir de quelque choſe, & celuy dont l'ame la repouſſe par la volonté qu'elle a de fuyr la

meſme choſe. Et ce qui fait principalement paroiſtre ce combat, c'eſt que la volonté n'ayant pas le pouvoir d'exciter directement les paſſions, ainſi qu'il a déja eſté dit, elle eſt contrainte d'uſer d'induſtrie, & de s'appliquer à conſiderer ſucceſſivement diverſes choſes; dont s'il arrive que l'une ait la force de changer pour un moment le cours des eſprits, il peut arriver que celle qui ſuit ne l'a pas, & qu'ils le reprennent auſſi-toſt apres, à cauſe que la diſpoſition qui a precedé dans les nerfs, dans le cœur, & dans le ſang n'eſt pas changée: ce qui fait que l'ame ſe ſent pouſſée preſque en meſme temps à deſirer & ne deſirer pas une meſme choſe: Et c'eſt de là qu'on a pris occaſion d'imaginer en elle deux puiſſances qui ſe combattent. Toutefois on peut encore concevoir quelque combat, en ce que ſouvent la meſme cauſe qui excite en l'ame quelque paſſion, excite auſſi certains mouvemens dans le corps,

auſquels l'ame ne contribuë point, & leſquels elle arreſte ou tâche d'arreſter ſi toſt qu'elle les apperçoit: comme on eſprouve lors que ce qui excite la peur, fait auſſi que les eſprits entrent dans les muſcles qui ſervent à remuer les jambes pour fuir, & que la volonté qu'on a d'eſtre hardy les arreſte.

ARTICLE XLVIII.

En quoy on connoiſt la force ou la foibleſſe des ames, & quel eſt le mal des plus foibles.

OR c'eſt par le ſuccez de ces cõbats que chacun peut connoiſtre la force ou la foibleſſe de ſon ame. Car ceux en qui naturellement la volonté peut le plus aiſément vaincre les paſſions, & arreſter les mouvemens du corps qui les accompagnent, ont ſans doute les ames les plus fortes. Mais il y en a qui ne

peuvent éprouver leur force, pour-ce qu'ils ne font jamais combattre leur volonté avec ſes propres armes, mais ſeulement avec celles que luy fourniſſent quelques paſſions pour reſiſter à quelques autres. Ce que je nomme ſes propres armes, ſont des jugemens fermes & determinez touchant la connoiſſance du bien & du mal, ſuivant leſquels elle a reſolu de conduire les actions de ſa vie. Et les ames les plus foibles de toutes, ſont celles dont la volonté ne ſe determine point ainſi à ſuivre certains jugemens, mais ſe laiſſe continuellement emporter aux paſſions preſentes, leſquelles eſtant ſouvent contraires les unes aux autres, la tirent tour à tour à leur party, & l'employant à combattre contre elle-meſme, mettent l'ame au plus deplorable état qu'elle puiſſe eſtre. Ainſi lors que la peur repreſente la mort comme un mal extréme & qui ne peut eſtre évité que par la fuite, ſi l'ambition d'autre côté repreſente l'infamie de cet-

te fuite, comme un mal pire que la mort : Ces deux paſſions agitent diverſement la volonté, laquelle obeïſſant tantoſt à l'une, tantoſt à l'autre, s'oppoſe continuellement à ſoymeſme, & auſſi rend l'ame eſclave & mal-heureuſe.

ARTICLE XLIX.

Que la force de l'ame ne ſuffit pas ſans la connoiſſance de la verité.

IL eſt vray qu'il y a fort peu d'hommes ſi foibles & irreſolus, qu'ils ne veulent rien que ce que leur paſſion leur dicte. La pluſpart ont des jugemens determinez, ſuivant leſquels ils reglent une partie de leurs actions. Et bien que ſouvent ces jugemens ſoient faux, & meſme fondez ſur quelques paſſions, par leſquelles la volonté s'eſt auparavant laiſſée vaincre ou ſeduire ; toutefois à cauſe qu'elle continuë de les ſui-

vre, lors que la passion qui les a causez est absente, on les peut considerer comme ses propres armes, & penser que les ames sont plus fortes ou plus foibles, à raison de ce qu'elles peuvent plus ou moins suivre ces jugemens, & resister aux passions presentes qui leur sont contraires. Mais il y a pourtant grande difference entre les resolutions qui procedent de quelque fausse opinion, & celles qui ne sont appuyées que sur la connoissance de la verité : d'autant que si on suit ces dernieres, on est asseuré de n'en avoir jamais de regret ny de repentir ; au lieu qu'on en a toûjours d'avoir suivy les premieres, lors qu'on en descouvre l'erreur.

ARTICLE L.

Qu'il n'y a point d'ame ſi foible qu'elle ne puiſſe eſtant bien conduite acquerir un pouvoir abſolu ſur ſes paſſions.

ET il eſt utile icy de ſçavoir, que comme il a déja eſté dit cy-deſſus, encore que chaque mouvement de la glande ſemble avoir eſté joint par la nature à chacune de nos penſées dés le commencement de noſtre vie, on les peut toutefois joindre à d'autres par habitude, ainſi que l'experience fait voir aux paroles, qui excitent des mouvemens en la glande, leſquels ſelon l'inſtitution de la nature repreſentent à l'ame que leur ſon, lors qu'elles ſont proferées de la voix, ou la figure de leurs lettres, lors qu'elles ſont eſcrites, & qui neanmoins par l'habitude qu'on a acquiſe en penſant à ce qu'elles ſignifient, lors qu'on a

oüy leur ſon, ou bien qu'on a veu leurs lettres, ont couſtume de faire concevoir cette ſignification, plûtoſt que la figure de leurs lettres, ou bien le ſon de leurs ſyllabes. Il eſt utile auſſi de ſçavoir, qu'encore que les mouvemens tant de la glande que des eſprits & du cerveau, qui repreſentent à l'ame certains objets, ſoient naturellement joints avec ceux qui excitent en elle certaines paſſions, ils peuvent toutefois par habitude en eſtre ſeparez, & joints à d'autres fort differens; Et meſme que cette habitude peut eſtre acquiſe par une ſeule action, & ne requiert point un long uſage. Ainſi lors qu'on rencontre inopinément quelque choſe de fort ſale, en une viande qu'on mange avec appetit, la ſurpriſe de cette rencontre peut tellement changer la diſpoſition du cerveau, qu'on ne pourra plus voir par aprés de telle viande qu'avec horreur, au lieu qu'on a mangeoit auparavant avec plaiſir.

Et on peut remarquer la meſme choſe dans les beſtes ; car encore qu'elles n'ayent point de raiſon, ny peut-eſtre auſſi aucune penſée, tous les mouvemens des eſprits & de la glande, qui excitent en nous les paſſions, ne laiſſant pas d'eſtre en elles, & d'y ſervir à entretenir & fortifier, & non pas comme en nous les paſſions, mais les mouvemens des nerfs & des muſcles, qui ont couſtume de les accompagner. Ainſi lors qu'un chien voit une perdrix, il eſt naturellement porté à courir vers elle, & lors qu'il oit tirer un fuzil, ce bruit l'incite naturellement à s'enfuir: mais neanmoins on dreſſe ordinairement les chiens couchans en telle ſorte, que la veuë d'une perdrix fait qu'ils s'arreſtent, & que le bruit qu'ils oyent apres, lors qu'on tire ſur elle, fait qu'ils y accourent. Or ces choſes ſont utiles à ſçavoir, pour donner le courage à un chacun d'eſtudier à regarder ſes paſſiõs. Car puiſqu'on peut avec un peu d'induſtrie changer les mouvemens du cer-

veau, dans les animaux dépourveus de raiſon, il eſt evident qu'on le peut encore mieux dans les hommes ; & que ceux meſmes qui ont les plus foibles ames, pourroient acquerir un empire tres-abſolu ſur toutes leurs paſſions, ſi on employoit aſſez d'induſtrie à les dreſſer, & à les conduire.

LES

PASSIONS DE L'AME

SECONDE PARTIE.

DU NOMBRE ET *de l'ordre des Passions, & l'explication des six primitives.*

ARTICLE LI.

Quelles sont les premieres causes des passions.

ON connoist de ce qui a esté dit cy-dessus, que la derniere & plus prochaine cause des passions de l'ame n'est autre que l'agitation, dont

les eſprits meuvent la petite glande qui eſt au milieu du cerveau. Mais cela ne ſuffit pas pour les pouvoir diſtinguer les unes des autres: Il eſt beſoin de rechercher leurs ſources, & d'examiner leurs premieres cauſes. Or encore qu'elles puiſſent quelquefois eſtre cauſées par l'actiõ de l'ame, qui ſe determine à concevoir tels ou tels objets; Et auſſi par le ſeul temperament du corps, ou par les impreſſions qui ſe rencontrent fortuitement dans le cerveau, comme il arrive lors qu'on ſe ſent triſte ou joyeux ſans en pouvoir dire aucun ſujet; Il paroiſt neanmoins par ce qui a eſté dit, que toutes les meſmes peuvent auſſi eſt excitées par les objets qui meuvent les ſens, & que ces objets ſont leurs cauſes plus ordinaires & principales; D'où il ſuit que pour les trouver toutes, il ſuffit de conſiderer tous les effets de ces objets.

ARTICLE LII.

Quel eſt leur uſage, & comment on les peut dénombrer.

JE remarque outre cela, que les objets qui meuvent les ſens, n'excitent pas en nous diverſes paſſions à raiſon de toutes les diverſitez qui ſont en eux, mais ſeulement à raiſon des diverſes façons qu'ils nous peuvent nuire ou profiter, ou bien en general eſtre importans; Et que l'uſage de toutes les paſſions conſiſte en cela ſeul, qu'elle diſpoſe l'ame à vouloir les choſes que la nature dicte nous eſtre utiles, & à perſiſter en cette volonté, comme auſſi la meſme agitation des eſprits, qui a couſtume de les cauſer, diſpoſe le corps aux mouvemens qui ſervent à l'execution de ces choſes. C'eſt pourquoy afin de les denombrer, il faut ſeulement examiner par ordre, en combien de diverſes façons qui nous

importent, nos ſens peuvent eſtre meus par leur objets. Et je feray icy le denombrement de toutes les principales paſſions ſelon l'ordre qu'elles peuvent ainſi eſtres trouvées.

L'ORDRE ET LE *dénombrement des Paſſions.*

ARTICLE LIII.

L'Admiration.

LOrs que la premiere rencontre de quelque objet nous ſurprend, & que nous le jugeons eſtre nouveau, ou fort different de ce que nous connoiſſions auparavant, ou bien de ce que nous ſuppoſions qu'il devoit eſtre, cela fait que nous l'admirons & en ſommes eſtonnez. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connoiſſions aucunement ſi cét objet

nous eſt convenable, ou s'il ne l'eſt pas, il me ſemble que l'Admiration eſt la premiere de toutes les paſſions. Et elle n'a point de contraire, à cauſe que ſi l'objet qui ſe preſente n'a rien en ſoy qui nous ſurprenne, nous n'en ſommes aucunement émeus, & nous le conſiderons ſans paſſion.

ARTICLE LIV.

L'eſtime & le meſpris, la Generoſité ou l'Orgueil, & l'Humilité ou la Baſſeſſe.

AL'Admiration eſt jointe l'Eſtime ou le meſpris, ſelon que c'eſt la grandeur d'un objet ou ſa petiteſſe que nous admirons. Et nous pouvons ainſi nous eſtimer ou meſpriſer nous-meſmes : d'où viennent les paſſions, & en ſuite les habitudes de Magnanimité ou d'Orgueil, & d'Humilité ou de Baſſeſſe.

ARTICLE LV.

La Veneration & le dedain.

MAis quand nous eſtimons ou mépriſons d'autres objets, que nous conſiderons comme des cauſes libres, capables de faires du bien ou du mal, de l'Eſtime vient la Veneration, & du ſimple meſpris le Dédain.

ARTICLE LVI.

L'Amour & la Haine.

OR toutes les paſſions precedentes peuvent eſtre excitées en nous, ſans que nous appercevions en aucune façon ſi l'objet qui les cauſe eſt bon ou mauvais. Mais lors qu'une choſe nous eſt preſentée comme bonne à noſtre égard, c'eſt à dire, comme nous eſtant convenable, cela nous fait avoir pour elle

de l'Amour ; Et lors qu'elle nous eſt repreſentée comme mauvaiſe ou nuiſible ; cela nous excite à la Haine.

ARTICLE LVII.

Le Deſir.

DE la meſme conſideration du bien & du mal naiſſent toutes les autres paſſions ; mais afin de les mettre par ordre, je diſtingue les temps, & conſiderant qu'elles nous portent bien plus à regarder l'avenir que le preſent ou le paſſé, je commence par le deſir. Car non ſeulement lors qu'on deſire acquerir un bien qu'on n'a pas encore, ou bien éviter un mal qu'on juge pouvoir arriver ; mais auſſi lors qu'on ne ſouhaite que la conſervation d'un bien, ou l'abſence d'un mal, qui eſt tout ce à quoy ſe peut eſtendre cette paſſion, il eſt évident qu'elle regarde toûjours l'avenir.

ARTICLE LVIII.

L'Esperance, la Crainte, la Jalousie, le Securité, & le Desespoir.

IL suffit de penser que l'acquisition d'un bien ou la fuite d'un mal est possible pour estre incité à la desirer: Mais quand on considere outre cela, s'il y a beaucoup ou peu d'apparence qu'on obtienne ce qu'on desire, ce qui nous represente qu'il y en a beaucoup, excite en nous l'esperance, & ce qui nous represente qu'il y en a peu, excite la crainte: dont la jalousie est une espece. Lors que l'esperance est extreme, elle change de nature, & se nomme Securité ou Assurance. Comme au contraire l'extréme crainte devient desespoir.

ARTICLE LIX.

L'Irreſolution, le Courage, la Hardieſſe, l'Emulation, la Laſcheté, & l'Eſpouvente.

ET nous pouvons ainſi eſperer & craindre, encore que l'evenement de ce que nous attendons ne dépende aucunement de nous : Mais quand il nous eſt repreſenté : comme dépendant, il peut y avoir de la difficulté en l'élection des moyens, ou en l'execution. De la premiere vient l'Irreſolution, qui nous diſpoſe à deliberer & prendre conſeil. A la derniere s'oppoſe le courage ou la Hardieſſe, dont l'Emulation eſt une eſpece. Et la laſcheté eſt contraire au courage, comme la peur ou l'eſpouvente à la hardieſſe.

ARTICLE LX.

Le Remords.

ET ſi on s'eſt determiné à quelque action, avant que l'irreſolution fût oſtée, cela fait naiſtre le Remords de conſcience : lequel ne regarde pas le temps à venir comme les paſſions precedentes, mais le preſent ou le paſſé.

ARTICLE LXI.

La Joye & la Triſteſſe.

ET la conſideration du bien preſent excite en nous de la Joye, celle du mal de la Triſteſſe, lors que c'eſt un bien ou un mal qui nous eſt repreſenté comme nous appartenant.

ARTICLE LXII.

La Moquerie, l'Envie, la Pitié.

Mais lors qu'il nous eſt repreſenté comme appartenant à d'autres hommes ; nous pouvons les en eſtimer dignes ou indignes : Et lors que nous les en eſtimons dignes cela n'excite point en nous d'autre paſſion que ja joye, entant que c'eſt pour nous quelque bien de voir que les choſes arrivent comme elles doivent. Il y a ſeulement cette difference, que la joye qui vient du bien eſt ſerieuſe; au lieu que celle qui vient du mal eſt accompagnée de ris & de moquerie. Mais ſi nous les en eſtimons indignes, le bien excite l'Envie, & le mal la Pitié, qui ſont des eſpeces de triſteſſe. Et il eſt à remarquer que les meſmes paſſions qui ſe rapportent aux biens ou aux maux preſens ; peuvent ſouvent auſſi eſtre rapportées à ceux qui ſont à ve-

nir, en tant que l'opinion qu'on a qu'ils adviendront, les repreſente comme preſent.

ARTICLE LXIII.

La ſatisfaction de ſoy-meſme, & le Repentir.

NOus pouvons auſſi conſiderer la cauſe du bien ou du mal, tant preſent que paſſé. Et le bien qui a eſté fait par nous meſmes nous donne une ſatisfaction interieure, qui eſt la plus douce de toutes les paſſions. Au lieu que le mal excite le repentir, qui eſt la plus amere.

ARTICLE LXIV.

La Faveur, & la Reconnoiſſance.

MAis le bien qui a eſté fait par d'autres, eſt cauſe que nous avons pour eux de la faveur, encore que ce ne ſoit point à nous qu'il ait

eſté fait; Et ſi c'eſt à nous, à la faveur nous joignons la reconnoiſſance.

ARTICLE LXV.

L'Indignation & la Colere.

TOut de meſme le mal fait par d'autres, n'eſtant point rapporté à nous, fait ſeulement que nous avons pour eux de l'indignation; & lors qu'il y eſt rapporté, il émeut auſſi la Colere.

ARTICLE LXVI.

La Gloire & la Honte.

DE plus le bien qui eſt, ou qui a eſté en nous, eſtant rapporté à l'opinion que les autres en peuvent avoir, excite en nous de la gloire; & le mal de la honte.

ARTICLE LXVII.

Le Degouſt, le Regret, & l'Allegreſſe.

ET quelquefois la durée du bien cauſe l'Ennuy, ou le Degouſt; au lieu que celle du mal diminuë la Triſteſſe. Enfin du bien paſſé vient le regret, qui eſt une eſpece de Triſteſſe; & du mal paſſé vient l'Allegreſſe, qui eſt une eſpece de Joye.

ARTICLE LXVIII.

Pourquoy ce dénombrement des Paſſions eſt different de celuy qui eſt communement receu.

VOila l'ordre qui me ſemble eſtre le meilleur pour denombrer les Paſſions. En quoy je ſçay bien que je m'eſloigne de l'opinion de tous ceux qui en ont cy-devant

eſcrit ; Mais ce n'eſt pas ſans grande raiſon. Car ils tirent leur dénombrement de ce qu'ils diſtinguent en la partie ſenſitive de l'ame deux appetits, qu'ils nomment, l'un *Concupiſſible*, l'autre *Iraſcible*. Et pource que je ne connois en l'ame aucune diſtinction de parties, ainſi que j'ay dit cy-deſſus, cela me ſemble ne ſignifier autre choſe ſinon qu'elle a deux facultez, l'une de deſirer, l'autre de ſe faſcher, & à cauſe qu'elle a en meſme façon les facultez d'admirer, d'aimer, d'eſperer, de craindre, & ainſi de recevoir en ſoy chacune des autres paſſions, ou de faire les actions auſquelles ces paſſions la pouſſent, je ne voy pas pourquoy ils ont voulu les rapporter toutes à la concupiſcence ou à la colere. Outre que leur dénombrement ne comprend point toutes les principales paſſions, comme je croy que fait cettuy-cy. Je parle ſeulement des principales, à cauſe qu'on en pourroit encore diſtinguer pluſieurs au-

tres plus particulieres, & leur nombre eſt indefiny.

ARTICLE LXIX.

Qu'il n'y a que ſix Paſſions Primitives.

MAis le nombre de celles qui ſont ſimples & primitives n'eſt pas fort grand. Car en faiſant une reveuë ſur toutes celles que j'ay dénombrées, on peut aiſément remarquer qu'il n'y en a que ſix qui ſoient telles ; à ſçavoir l'Admiration, l'Amour, la Haine, le Deſir, la Joye, & la Triſteſſe, Et que toutes les autres ſont compoſées de quelques unes de ces ſix, ou bien en ſont des eſpeces. C'eſt pourquoy afin que leur multitude n'embaraſſe point les lecteurs, je traiteray icy ſeparément des ſix primitives ; & par aprés je feray voir en quelle façon toutes les autres en tirent leur origine.

Digitized by Google

ARTICLE LXX.

De l'Admiration, ſa definition & ſa cauſe.

L'Admiration eſt une ſubite ſurpriſe de l'ame, qui fait qu'elle ſe porte à conſiderer avec attention les objets qui luy ſemblent rares & extraordinaires. Ainſi elle eſt cauſée premierement par l'impreſſion qu'on a dans le cerveau, qui repreſente l'objet comme rare & par conſequent digne d'eſtre fort conſideré ; puis en ſuite par le mouvement des eſprits, qui ſont diſpoſez par cette impreſſion à tendre avec grande force vers l'endroit du cerveau où elle eſt, pour l'y fortifier & conſerver : comme auſſi ils ſont diſpoſez par elle à paſſer de là dans les muſcles, qui ſervent à retenir les organes des ſens en la meſme ſituation qu'ils ſont, afin qu'elle ſoit encore entretenuë par

eux, ſi c'eſt par eux qu'elle a eſté formée.

ARTICLE LXXI.

Qu'il n'arrive aucun changement dans le cœur ny dans le ſang en cette paſſion.

ET cette paſſion a cela de particulier, qu'on ne remarque point qu'elle ſoit accompagnée d'aucun changement qui arrive dans le cœur & dans le ſang, ainſi que les autres paſſions. Dont la raiſon eſt, que n'ayant pas le bien ny le mal pour objet, mais ſeulement la connoiſſance de la choſe qu'on admire, elle n'a point de rapport avec le cœur & le ſang, deſquels dépend tout le bien du corps, mais ſeulement avec le cerveau, où ſont les organes des ſens qui ſervent à cette connoiſſance.

Digitized by Google

ARTICLE LXXII.

En quoy conſiſte la force de l'Admiration.

CE qui n'empeſche pas qu'elle n'ait beaucoup de force, à cauſe de la ſurpriſe, c'eſt à dire, de l'arrivement ſubit & inopiné de l'impreſſion qui change le mouvement des eſprits, laquelle ſurpriſe eſt propre & particuliere à cette paſſion : en ſorte que lors qu'elle ſe rencontre en d'autres, comme elle a couſtume de ſe rencontrer preſque en toutes, & de les augmenter, c'eſt que l'admiration eſt jointe avec elles. Et la force depend de deux choſes, à ſçavoir de la nouveauté, & de ce que le mouvement qu'elle cauſe, a dés ſon commencement toute ſa force. Car il eſt certain qu'un tel mouvement a plus d'effet, que ceux qui eſtant foibles d'abord, & ne croiſſant que

peu à peu, peuvent aiſément eſtre détournez. Il eſt certain auſſi que les objets des ſens qui ſont nouveaux, touchent le cerveau en certaines parties auſquelles il n'a point couſtume d'eſtre touché, & que ces parties eſtant plus tendres, ou moins fermes, que celles qu'une agitation frequente a endurcies, cela augmente l'effet des mouvemens qu'ils y excitent. Ce qu'on ne trouvera pas incroyable, ſi on conſidere que c'eſt une pareille raiſon qui fait que les plantes de nos pieds eſtant accouſtumées à un attouchement aſſez rude, par la peſanteur du corps qu'elles portent, nous ne ſentons que fort peu cet attouchement quand nous marchons, au lieu qu'un autre beaucoup moindre & plus doux, dont on les chatoüille, nous eſt preſque inſupportable, à cauſe ſeulement qu'il ne nous eſt pas ordinaire.

ARTICLE.

Digitized by Google

ARTICLE LXXIII.

Ce que c'eſt que l'Eſtonnement.

ET cette ſurpriſe a tant de pouvoir, pour faire que les eſprits, qui ſont dans les cavitez du cerveau, y prennent leurs cours vers le lieu où eſt l'impreſſion de l'objet qu'on admire, qu'elle les y pouſſe quelquefois tous, & fait qu'ils ſont tellement occupez à conſerver cette impreſſion, qu'il n'y en a aucuns qui paſſent de là dans les muſcles, ny meſme qui ſe detournent en aucune façon des premieres traces qu'ils ont ſuivies dans le cerveau : ce qui fait que tout le corps demeure immobile comme une ſtatuë, & qu'on ne peut appercevoir de l'objet que la premiere face qui s'eſt preſentée, ny par conſequent en acquerir une plus particuliere connoiſſance. C'eſt cela qu'on nomme communément eſtre eſtonné ; & l'Eſtonnement eſt

un excez d'admiration, qui ne peut jamais estre que mauvais.

ARTICLE LXXIV.

A quoy servent toutes les passions, & à quoy elles nuisent.

OR il est aisé à connoistre de ce qui a esté dit cy-dessus, que l'utilité de toutes les passions ne consiste qu'en ce qu'elles fortifient & font durer en l'ame des pensées, lesquelles il est bon qu'elle conserve, & qui pourroient facilement sans cela en estre effacées. Comme aussi tout le mal qu'elles peuvent causer, consiste en ce qu'elles fortifient & conservent ces pensées plus qu'il n'est besoin; ou bien qu'elles en fortifient & conservent d'autres, ausquelles il n'est pas bon de s'arrester.

Digitized by Google

ARTICLE LXXV

A quoy conſiſte particulierement l'Admiration.

ET on peut dire en particulier de l'Admiration, qu'elle eſt utile, en ce qu'elle fait que nous apprenons & retenons en noſtre memoire les choſes que nous avons auparavant ignorées. Car nous n'admirons que ce qui nous paroiſt rare & extraordinaire: & rien ne nous peut paroiſtre tel que pour ce que nous l'avons ignoré, ou meſme auſſi pource qu'il eſt different des choſes que nous avons ſceuë: car c'eſt cette difference qui fait qu'on le nomme extraordinaire. Or encore qu'une choſe qui nous eſtoit inconnuë ſe preſente de nouveau à noſtre entendement, ou à nos ſens, nous ne la retenons point pour cela en noſtre memoire, ſi ce n'eſt que l'idée que nous en avons ſoit forti-

fiée en noſtre cerveau par quelque paſſion, ou bien auſſi par l'application de noſtre entendement, que noſtre volonté determine à une attention & reflexion particuliere. Et les autres paſſions peuvent ſervir pour faire qu'on remarque les choſes qui paroiſſent bonnes ou mauvaiſes: mais nous n'avons que l'admiration pour celles qui paroiſſent ſeulement rares. Auſſi voyons nous que ceux qui n'ont aucune inclination naturelle à cette paſſion, ſont ordinairement fort ignorans.

ARTICLE LXXVI.

En quoy elle peut nuire : Et comment on peut ſupléer à ſon defaut, & corriger ſon excez.

MAis il arrive bien plus ſouvent qu'on admire trop, & qu'on s'eſtonne en appercevant des choſes

Digitized by Google

qui ne meritent que peu ou point d'eſtre conſiderées, que non pas qu'on admire trop peu. Et cela peut entierement oſter ou pervertir l'uſage de la raiſon. C'eſt pourquoy encore qu'il ſoit bon d'eſtre né avec quelque inclination à cette paſſion, pource que cela nous diſpoſe à l'acquiſition des ſciences ; nous devons toutefois taſcher par apres de nous en delivrer le plus qu'il eſt poſſible. Car il eſt aiſé de ſuppléer à ſon deffaut par une reflexion & attention particuliere, à laquelle noſtre volonté peut toûjours obliger noſtre entendement, lors que nous jugeons que la choſe qui ſe preſente en vaut la peine. Mais il n'y a point d'autre remede pour s'empeſcher d'admirer avec excez, que d'acquerir la connoiſſance de pluſieurs choſes, & de s'exercer en la conſideration de toutes celles qui peuvent ſembler les plus rares & les plus eſtranges.

ARTICLE LXXVII.

Que ce ne ſont ny les plus ſtupides, ny les plus habile, qui ſont les plus portez à l'admiration.

AU reſte encore qu'il n'y ait que ceux qui ſont hebetez & ſtupides, qui ne ſont point portez de leur naturel à l'Admiration, ce n'eſt pas dire que ceux qui ont le plus d'eſprit, y ſoient toûjours les plus enclins: mais ce ſont principalement ceux qui bien qu'ils ayent un ſens commun aſſez bon, n'ont pas toutefois grande opinion de leur ſuffiſance.

ARTICLE LXXVIII.

Que ſon excez peut paſſer en habitude, lors qu'on manque de le corriger.

ET bien que cette paſſion ſemble ſe diminuer par l'uſage, à cauſe que plus on rencontre de choſes rares qu'on admire, plus on s'accouſtume à ceſſer de les admirer, à penſer que toutes celles qui ſe peuvent preſenter par apres ſont vulgaires. Toutefois lors qu'elle eſt exceſſive & qu'elle fait qu'on arreſte ſeulement ſon attention ſur la premiere image des objets qui ſe ſont preſentez, ſans en acquerir d'autre connoiſſance : elle laiſſe apres ſoy une habitude, qui diſpoſe l'ame à s'arreſter en meſme façon ſur tous les autres objets qui ſe preſentent, pourveu qu'ils luy paroiſſent tant ſoit peu nouveaux. Et c'eſt ce qui fait durer la maladie de ceux qui

Digitized by Google

ſont aveuglément curieux, c'eſt à dire, qui recherchent les raretez ſeulement pour les admirer, & non point pour les connoiſtre : car ils deviennent peu à peu ſi admiratifs, que des choſes de nulle importance ne ſont pas moins capables de les arreſter, que celles dont la recherche eſt plus utile.

ARTICLE LXXIX.

Les definitions de l'Amour & de la Haine.

L'Amour eſt une émotion de l'ame, cauſée par le mouvement des eſprits, qui l'incite à ſe joindre de volonté aux objets qui paroiſſent luy eſtre convenables. Et la Haine eſt une émotion, cauſée par les eſprits, qui incite l'ame à vouloir eſtre ſeparée des objets qui ſe preſentent à elle comme nuiſibles. Je dis que ces émotions ſont cauſées par les eſprits, afin de diſtinguer l'Amour

Digitized by Google

& la Haine, qui ſont des paſſions & dépendent du corps, tant des jugemens qui portent auſſi l'ame à ſe joindre de volonté avec les choſes qu'elle eſtime bonnes, & à ſe ſeparer de celles qu'elle eſtime mauvaiſes, que des émotions que ces ſeuls jugemens excitent en l'ame.

ARTICLE LXXX.

Ce que c'eſt que ſe joindre ou ſeparer de volonté.

AU reſte par le mot de volonté je n'entens pas icy parler du deſir, qui eſt une paſſion à part, & ſe raporte à l'avenir : mais du conſentement par lequel on ſe conſidere dés à preſent comme joint avec ce qu'on aime : en ſorte qu'on imagine un tout, duquel on penſe eſtre ſeulement une partie, & que la choſe aimée en eſt un autre. Comme au contraire en la haine on ſe conſidere ſeul comme un tout,

entierement ſeparé de la choſe pour laquelle on a de l'averſion,

ARTICLE LXXXI.

De la diſtinction qu'on a couſtume de faire entre l'Amour de concupiſcence & de bien-veillance

OR on diſtingue communément deux ſortes d'Amours, l'une deſquelles eſt nommée Amour de bien veillance, c'eſt à dire, qui incite à vouloir du bien à ce qu'on aime; l'autre eſt nommée Amour de concupiſcence, c'eſt à dire, qui fait deſirer la choſe qu'on aime. Mais il me ſemble que cette diſtinction regarde ſeulement les effets de l'Amour, & non point ſon eſſence. Car ſi toſt qu'on s'eſt joint de volonté à quelque objet, de quelque nature qu'il ſoit, on a pour luy de la bien-veillance, c'eſt a di-

re, on joint auſſi à luy de volonté les choſes qu'on croit luy eſtre convenables : ce qui eſt un des principaux effets de l'Amour. Et ſi on juge que ce ſoit un bien de le poſſeder, ou d'eſtre aſſocié avec luy d'autre façon que de volonté, on le deſire : ce qui eſt auſſi l'un des plus ordinaires effets de l'Amour.

ARTICLE LXXXII.

Comment des paſſions fort differentes conviennent en ce qu'elles participent de l'Amour.

IL n'eſt pas beſoin auſſi de diſtinguer autant d'eſpeces d'Amour qu'il y a de divers objets qu'on peut aimer. Car, par exemple, encore que les paſſions qu'un ambitieux a pour la goire, un avaricieux pour l'argent, un yvrogne pour le vin, un brutal pour une femme qu'il veut violer, un homme d'honneur pour ſon amy, ou pour ſa Maiſtreſſe, &

un bon pere pour ſes enfans, ſoient bien differentes entre elles, toutefois en ce qu'elles participent de l'Amour, elles ſont ſemblables. Mais les quatre premiers n'ont de l'Amour que pour la poſſeſſion des objets auſquels ſe rapporte leur paſſion ; & n'en ont point pour les objets meſmes, pour leſquels ils ont ſeulement du deſir, meſlé avec d'autres paſſions particulieres. Au lieu que l'Amour qu'un bon pere a pour ſes enfans eſt ſi pure, qu'il ne deſire rien avoir d'eux, & ne veut point les poſſeder autrement qu'il fait, ny eſtre joint à eux plus eſtroittement qu'il eſt déja : mais les conſiderant comme d'autres ſoy-meſmes, il recherche leur bien comme le ſien propre, ou meſme avec plus de ſoin, pource que ſe repreſentant que luy & eux font un tout, dont il n'eſt pas la meilleure partie, il prefere ſouvent leurs intereſts aux ſiens, & ne craint pas de ſe perdre pour les ſauver. L'affection que les gens

d'honneur ont pour leurs amis eſt de cette nature, bien qu'elle ſoit rarement ſi parfaite ; & celle qu'ils ont pour leur Maiſtreſſe en participe beaucoup, mais elle participe auſſi un peu de l'autre.

ARTICLE LXXXIII.

De la difference qui eſt en la ſimple Affection, l'Amitié, & la Devotion.

ON peut ce me ſemble avec meilleure raiſon diſtinguer l'Amour par l'eſtime qu'on fait de ce qu'on aime à comparaiſon de ſoy-meſme. Car lors qu'on eſtime l'objet de ſon Amour moins que ſoy, on n'a pour luy qu'une ſimple Affection ; lors qu'on l'eſtime à l'eſgal de ſoy, cela ſe nomme Amitié, & lors qu'on l'eſtime davantage, la paſſion qu'on a peut eſtre nommée Devotion. Ainſi on peut avoir de l'affection pour une fleur, pour

un oyſeau, pour un cheval : mais à moins que d'avoir l'eſprit fort dereglé, on ne peut avoir de l'Amitié que pour des hommes. Et ils ſont tellement l'objet de cette paſſion, qu'il n'y a point d'homme ſi imparfait, qu'on ne puiſſe avoir pour luy une amitié tres-parfaite lors qu'on en eſt aimé, & qu'on a l'ame veritablement noble & genereuſe : ſuivant ce qui ſera expliqué cy-aprés, en l'Article CLIV. & CLVI. Pour ce qui eſt de la Devotion, ſon principal objet eſt ſans doute la ſouveraine Divinité ; à laquelle on ne ſçauroit manquer d'eſtre devot, lors qu'on le connoiſt comme il faut : mais on peut avoir auſſi de la Devotion pour ſon Prince, pour ſon pays, pour ſa ville, & meſme pour un homme particulier, lors qu'on l'eſtime beaucoup plus que ſoy. Or la difference qui eſt entre ces trois ſortes d'Amours, paroiſt principalement par leurs effets : car d'autant qu'en toutes on ſe conſidere com-

Digitized by Google

me joint & uny à la choſe aymée, on eſt toûjours preſt d'abandonner la moindre partie du tout qu'on compoſe avec elle, pour conſerver l'autre. Ce qui fait qu'en la ſimple affection, l'on ſe prefere toûjours à ce qu'on aime ; Et qu'au contraire en la Devotion, l'on prefere tellement la choſe aimée à ſoymeſme, qu'on ne craint pas de mourir pour la conſerver. Dequoy on a veu ſouvent des exemples, en ceux qui ſe ſont expoſez à une mort certaine pour la deffenſe de leur Prince, ou de leur ville, & meſme auſſi quelquefois pour des perſonnes particulieres auſquelles ils s'eſtoient devoüez.

ARTICLE LXXXIV

Qu'il n'y a pas tant d'eſpeces de haine que d'amour.

AU reſte encore que la Haine ſoit directement oppoſée à l'A-

mour, on ne la distingue pas toutefois en autant d'especes: à cause qu'on ne remarque pas tant la difference qui est entre les maux desquels on est separé de volonté, qu'on fait celle qui est entre les biens auſquels on est joint.

ARTICLE LXXXV.

De l'agréement & de l'horreur.

ET je ne trouve qu'une seule distinction considerable, qui soit pareille en l'une & en l'autre. Elle consiste en ce que les objets tant de l'Amour que de la Haine, peuvent estre representez à l'ame par les sens exterieurs, ou bien par les interieurs & par sa propre raison. Car nous appellons communément bien, ou mal, ce que nos sens interieurs ou nostre raison nous font juger convenable ou contraire à nostre nature: mais nous appellons beau ou laid, ce qui nous est ainsi

Digitized by Google

repreſenté par nos ſens exterieurs, principalement par celuy de la veuë, lequel ſeul eſt plus conſideré que tous les autres. D'où naiſſent deux eſpeces d'Amour, à ſçavoir, celle qu'on a pour les choſes bonnes, & celle qu'on a pour les belles, à laquelle on peut donner le nom d'Agréement, afin de ne la pas confondre avec l'autre, ny auſſi avec le deſir, auquel on attribuë ſouvent le nom d'Amour. Et de là naiſſent en meſme façon deux eſpeces de haine, l'une deſquelles ſe rapporte aux choſes mauvaiſes, l'autre à celles qui ſont laides; & cette derniere peut eſtre appellée Horreur ou Averſion, afin de la diſtinguer. Mais ce qu'il y a icy de plus remarquable, c'eſt que ces paſſions d'Agréement & d'Horreur, ont couſtume d'eſtre plus violentes que les autres eſpeces d'Amour ou de Haine, à cauſe que ce qui vient à l'ame par les ſens, la touche plus fort que ce qui luy eſt repreſenté

Digitized by Google

ARTICLE LXXXVII.

Que c'eſt une, paſſion qui n'a point de contraire.

JE ſçay bien que communément dans l'Eſcole on oppoſe la paſſion qui tend à la recherche du bien, laquelle ſeule on nomme Deſir, à celle qui tend à la fuite du mal, laquelle on nomme Averſion. Mais d'autant qu'il n'y a aucun bien, dont la privation ne ſoit un mal, ny aucun mal conſideré comme une choſe poſitive, dont la privation ne ſoit un bien; & qu'en recherchant, par exemple les richeſſes, on fuit neceſſairement la pauvreté, en fuyant les maladies on recherche la ſanté, & ainſi des autres. Il me ſemble que c'eſt toûjours un meſme mouvement qui porte à la recherche du bien, & enſemble à la fuite du mal qui luy eſt contraire. J'y remarque ſeulement cette differen-

ce, que le desir qu'on a lors qu'on tend vers quelque bien, est accompagné d'amour, & ensuite d'esperance & de joye, au lieu que le mesme desir, lors qu'on entend à s'éloigner du mal contraire à ce bien, est accompagné de haine, de crainte & de tristesse : ce qui est cause qu'on le juge contraire à soy mesme. Mais si on veut le considerer lors qu'il se rapporte également en mesme temps à quelque bien pour le rechercher, & au mal opposé pour l'éviter, on peut voir tres-evidemment que ce n'est qu'une seule passion qui fait l'une & l'autre.

ARTICLE LXXXVIII.

Qu'elles sont ses diverses especes.

IL y auroit plus de raison de distinguer le desir en autant de diverses especes, qu'il y a de divers objets qu'on recherche. Car par exemple, la Curiosité qui n'est autre

choſe qu'un deſir de connoiſtre, differe beaucoup du deſir de gloire, & cettuy-cy du deſir de vengeance, & ainſi des autres. Mais il ſuffit icy de ſçavoir qu'il y en a autant que d'eſpeces d'amour ou de haine, & que les plus conſiderables & les plus forts ſont ceux qui naiſſent de l'agréement & de l'horreur.

ARTICLE LXXXIX.

Quel eſt le deſir qui naiſt de l'horreur.

OR encore que ce ne ſoit qu'un meſme deſir qui tend à la recherche d'un bien, & à la fuite du mal qui luy eſt contraire, ainſi qu'il a eſté dit: Le deſir qui naiſt de l'agréement ne laiſſe pas d'eſtre fort different de celuy qui naiſt de l'horreur. Car cet agréement & cette horreur, qui veritablement ſont contraires ne ſont pas le bien & le mal, qui ſervent d'objets à ces deſirs: mais

ſeulement deux émotions de l'ame, qui la diſpoſent à rechercher deux choſes fort differentes. A ſçavoir, l'horreur eſt inſtituée de la nature pour repreſenter à l'ame une mort ſubite & inopinée : en ſorte que bien que ce ne ſoit quelquefois que l'attouchement d'un vermiſſeau, ou le bruit d'une feüille tremblante, ou ſon ombre, qui fait avoir de l'horreur, on ſent d'abord autant d'émotion, que ſi un peril de mort tres-évident s'offroit aux ſens. Ce qui fait ſubitement naiſtre l'agitation, qui porte l'ame à employer toutes ſes forces pour éviter un mal ſi preſent. Et c'eſt cette eſpece de deſir qu'on appelle communément la fuite & l'averſion.

ARTICLE XC.

Quel eſt celuy qui naiſt de l'agréement.

AU contraire l'Agréement eſt particulierement inſtitué de la

nature pour repreſenter la joüiſſance de ce qui agrée, comme le plus grand de tous les biens qui appartiennent à l'homme, ce qui fait qu'on deſire tres-ardemment cette joüiſſance. Il eſt vray qu'il y a diverſes ſortes d'agréemens, & que les deſirs qui en naiſſent ne ſont pas tous-également puiſſans. Car par exemple, la beauté des fleurs nous incite ſeulement à les regarder, & celle des fruits à les manger. Mais le principal eſt celuy qui vient des perfections qu'on imagine en une perſonne, qu'on penſe pouvoir devenir un autre ſoy-meſme : car avec la difference du ſexe, que la nature a miſe dans les hommes, ainſi que dans les animaux ſans raiſon, elle a mis auſſi certaines impreſſions dans le cerveau, qui font qu'en certain âge & en certain temps on ſe conſidere comme defectueux, & comme ſi on n'eſtoit que la moitié d'un tout, dont une perſonne de l'autre ſexe doit eſtre l'autre moitié: en ſorte que l'ac-

Digitized by Google

quiſition de cette moitié eſt confuſément repreſentée par la nature, comme le plus grand de tous les biens imaginables. Et encore qu'on voye pluſieurs perſonnes de cét autre ſexe, on n'en ſouhaite pas pour cela pluſieurs en meſme temps, d'autant que la nature ne fait point imaginer qu'on ait beſoin de plus d'une moitié. Mais lors qu'on remarque quelque choſe en une, qui agrée davantage que ce qu'on remarque au meſme temps dans les autres, cela determine l'ame à ſentir pour celle-là ſeule, toute l'inclination que la nature luy donne à rechercher le bien qu'elle luy repreſente comme le plus grand qu'on puiſſe poſſeder. Et cette inclination ou ce deſir qui naiſt ainſi de l'agréement, eſt appellé du nom d'amour, plus ordinairement que la paſſion d'amour, qui a cy-deſſus eſté deſcrite. Auſſi a-t'il de plus eſtranges effets, & c'eſt luy qui ſert de principale matiere aux faiſeurs de Romans & aux Poëtes.

ARTICLE

ARTICLE XCI.

La definition de la Joye.

LA Joye eſt une agreable émotion de l'ame en laquelle conſiſte la joüiſſance qu'elle a du bien, que les impreſſions du cerveau luy repreſentent comme ſien. Je dis que c'eſt en cette émotion que conſiſte la joüiſſance du bien, car en effet l'ame ne reçoit aucun autre fruit de tous les biens qu'elle poſſede ; & pendant qu'elle n'en a aucune Joye. On peut dire qu'elle n'en joüit pas plus que ſi elle ne les poſſedoit point. J'adjouſte auſſi, que c'eſt du bien que les impreſſions du cerveau luy repreſentent comme ſien, afin de ne pas confondre cette joye qui eſt une paſſion, avec la joye purement intellectuelle, qui vient en l'ame par la ſeule action de l'ame, & qu'on peut dire eſtre une agreable émotion excitée en elle-meſme, en laquelle con-

ſiſte la joüiſſance qu'elle a du bien que ſon entendement luy repreſente comme ſien. Il eſt vray que pendant que l'ame eſt jointe au corps, cette joye intellectuelle ne peut gueres manquer d'eſtre accompagnée de celle qui eſt une paſſion. Car ſi toſt que noſtre entendement s'apperçoit que nous poſſedons quelque bien, encore que ce bien puiſſe eſtre ſi different de tout ce qui appartient au corps, qu'il ne ſoit point du tout imaginable, l'imagination ne laiſſe pas de faire incontinent quelque impreſſion dans le cerveau, de laquelle ſuit le mouvement des eſprits, qui excite la paſſion de la joye.

ARTICLE XCII.

La definition de la triſteſſe.

LA triſteſſe eſt une langueur deſagreable, en laquelle conſiſte l'incommodité que l'ame reçoit, ou du

defaut que les impreſſions du cerveau luy repreſentent comme luy appartenant. Et il y a auſſi une triſteſſe intellectuelle, qui n'eſt pas la paſſion, mais qui ne manque gueres d'en eſtre accompagnée.

ARTICLE XCIII

Quelles ſont les cauſes de ces deux paſſions.

OR lors que la joye ou la triſteſſe intellectuelle excite ainſi celle qui eſt une paſſion, leur cauſe eſt aſſez evidente; Et on voit de leurs definitions, que la joye vient de l'opinion qu'on a de poſſeder quelque bien, & la triſteſſe de l'opinion qu'on a d'avoir quelque mal ou quelque deffaut. Mais il arrive ſouvent qu'on ſe ſent triſte, ou joyeux, ſans qu'on puiſſe ainſi diſtinctement remarquer le bien ou le mal qui en ſont les cauſes; à ſçavoir lors que ce bien ou ce mal font leurs impreſſions dans le cerveau ſans l'entremiſe de l'ame,

Digitized by Google

quelquefois à cauſe qu'ils n'appartiennent qu'au corps, & quelquefois auſſi encore qu'ils appartiennent à l'ame, à cauſe qu'elle ne les conſidere pas comme bien & mal : mais ſous quelque autre forme, dont l'impreſſion eſt jointe avec celle du bien & du mal dans le cerveau.

ARTICLE XCIV.

Comment ces paſſions ſont excitées par des biens & des maux qui ne regardent que le corps : & en quoy conſiſte le chatoüillement & la douleur.

AInſi lors qu'on eſt en pleine ſanté, & que le temps eſt plus ſerein que de couſtume, on ſent en ſoy une gayeté qui ne vient d'aucune fonction de l'entendement : mais ſeulement des impreſſions que le mouvement des eſprits fait dans le cerveau ; & on ne ſe ſent triſte en meſme façon lors que le corps eſt

indiſpoſé, encore qu'on ne ſçaches point qu'il le ſoit. Ainſi le chatoüillement des ſens eſt ſuivy de ſi prés par la joye, & la Douleur par la triſteſſe, que la pluſpart des hommes ne les diſtinguent point. Toutefois ils different ſi fort, qu'on peut quelquefois ſouffrir des douleurs avec joye, & recevoir des chatoüillemens qui déplaiſent. Mais la cauſe qui fait que pour l'ordinaire la joye ſuit du chatoüillement, eſt que tout ce qu'on nomme chatoüillement ou ſentiment agreable, conſiſte en ce que les objets des ſens excitent quelque mouvement dans les nerfs, qui ſeroient capable de leur nuire s'ils n'avoient pas aſſez de force pour luy reſiſter, ou que le corps ne fuſt pas bien diſpoſé. Ce qui fait une impreſſion dans le cerveau, laquelle eſtant inſtituée de nature pour témoigner cette bonne diſpoſition & cette force, la repreſente à l'ame comme un bien qui luy appartient, entant qu'elle eſt unie avec

le corps & ainſi excite en elle la joye. C'eſt preſque la meſme raiſon qui fait qu'on prend naturellement plaiſir à ſe ſentir émouvoir à toutes ſortes de paſſions, meſme à la triſteſſe, & à la haine, lors que ces paſſions ne ſont cauſées que par les avantures eſtranges qu'on voit repreſenter ſur un theatre, ou par d'autres pareils ſujets, qui ne pouvant nous nuire en aucune façon, ſemblent chatoüiller noſtre ame en la touchant. Et la cauſe qui fait que la douleur produit ordinairement la triſteſſe, eſt que le ſentiment qu'on nomme douleur, vient toûjours de quelque action ſi violente qu'elle offenſe les nerfs; en ſorte qu'eſtant inſtitué de la nature pour ſignifier à l'ame le dommage que reçoit le corps par cette action, & ſa foibleſſe en ce qu'il ne luy a pû reſiſter, il luy repreſente l'un & l'autre comme des maux qui luy ſont toûjours deſagreables, excepté lors qu'ils cauſent quelques biens qu'elle eſtime plus qu'eux.

ARTICLE XCV.

Comment elles peuvent auſſi eſtre excitées par des biens & des maux que l'ame ne remarque point, encore qu'ils luy appartiennent. Comme ſont le plaiſir qu'on prend à ſe hazarder, ou à ſe ſouvenir du mal paſſé.

AInſi le plaiſir que prennent ſouvent les jeunes gens à entreprendre des choſes difficiles, & à s'expoſer à de grands perils, encore meſme qu'ils n'en eſperent aucun profit, ny aucune gloire, vient en eux, de ce que la penſée qu'ils ont que ce qu'ils entreprennent eſt difficile, fait une impreſſion dans leur cerveau, qui eſtant jointe avec celle qu'ils pourroient former, s'ils penſoient que c'eſt un bien de ſe ſentir aſſez courageux, aſſez heureux, aſſez adroit, ou aſſez fort,

pour oſer ſe hazarder à tel poinct, eſt cauſe qu'ils y prennent plaiſir. Et le contentement qu'ont les vieillards, lors qu'ils ſe ſouviennent des maux qu'ils ont ſoufferts, vient de ce qu'ils ſe repreſentent que c'eſt un bien, d'avoir pû nonobſtant cela ſubſiſter.

ARTICLE XCVI.

Quels ſont les mouvemens du ſang & des eſprits, qui cauſent les cinq paſſions precedentes.

LEs cinq paſſions que j'ay icy commencé à expliquer, ſont tellement jointes ou oppoſées les unes aux autres, qu'il eſt plus aiſé de les conſiderer toutes enſemble, que de traiter ſeparément de chacune, ainſi qu'il a eſté traité de l'admiration. Et leur cauſe n'eſt pas comme la ſienne dans le cerveau ſeul: mais auſſi dans le cœur, dans la rate, dans le foye, & dans toutes les autres par-

Digitized by Google

ties du corprs entant qu'elles ſervent à la production du ſang, & en ſuite des eſprits. Car encore que toutes les veines conduiſent le ſang qu'elles contiennent vers le cœur, il arrive neanmoins quelquefois que celuy de quelques unes y eſt pouſſé avec plus de forces que celuy des autres, il arrive auſſi que les ouvertures par où il entre dans le cœur, ou bien celles par où il en ſort, ſont plus élargies, ou plus reſſerrées une fois que l'autre.

ARTICLE XCVII.

Les principales experiences qui ſervent à connoiſtre ces mouvemens en l'amour.

OR en conſiderant les diverſes alteratiõs que l'experiences fait voir de noſtre corps, pendant que noſtre ame eſt agitée de diverſes paſſions, je remarque en l'amour quand elle eſt ſeule, c'eſt à dire, quand elle

n'eſt accompagnée d'aucune forte joye, ou deſir, ou triſteſſe, que le battement du pouls eſt eſgal, & beaucoup plus grand & plus fort que de couſtume, qu'on ſent une douce chaleur dans la poitrine, & que la digeſtion des viandes ſe fait fort proprement dans l'eſtomac; en ſorte que cette paſſion eſt utile pour la ſanté.

ARTICLE XCVIII.

En la haine

JE remarque au contraire en la haine, que le pouls eſt inégal, & plus petit, & ſouvent plus viſte, qu'on ſent des froideurs entremeſlées de je ne ſçay quelle chaleur aſpre & picquante dans la poitrine, que l'eſtomach ceſſe de faire ſon office, & eſt enclin à vomir, & rejetter les viandes qu'on a mangées, ou du moins à les corrompre & convertir en mauvaiſes humeurs.

ARTICLE XCIX.

En la Ioye

EN la Joye, que le pouls eſt égal & plus viſte qu'à l'ordinaire : mais qu'il n'eſt pas ſi fort ou ſi grand qu'en l'Amour, & qu'on ſent une chaleur agreable, qui n'eſt pas ſeulement en la poitrine : mais qui ſe reſpand auſſi en toutes les parties exterieures du corps, avec le ſang qu'on voit y venir en abondance ; & que cependant on perd quelquefois l'appetit, à cauſe que la digeſtion ſe fait moins que de couſtume.

ARTICLE C.

En la triſteſſe.

EN la Triſteſſe que le pouls eſt foible & lent, & qu'on ſent comme des liens autour du cœur,

qui le ſerrent & des glaçons qui le gelent, & communiquent leur froideur au reſte du corps; & que cependant on ne laiſſe pas d'avoir quelquefois bon appetit, & de ſentir que l'eſtomach ne manque point à faire ſon devoir, pourveu qu'il n'y ait point de Haine meſlées avec la Triſteſſe

ARTICLE CI.

Au Deſir.

ENfin je remarque cela de particulier dans le Deſir, qu'il agite le cœur plus violemment qu'aucune des autres Paſſions, & fournit au cerveau plus d'eſprits, leſquels paſſans de là dans les muſcles, rendent tous les ſens plus aigus, & toutes les parties du corps plus mobiles.

ARTICLE CII.

Le mouvement du ſang & des eſprits en l'amour.

CEs obſervations, & pluſieurs autres qui ſeroient trop longues à eſcrire, m'ont donné ſujet de juger, que lors que l'entendement ſe repreſente quelque objet d'Amour, l'impreſſion que cette penſée fait dans le cerveau, conduit les eſprits animaux par les nefs de la ſixiéme paire, vers les muſcles qui ſont autour des inteſtins & de l'eſtomach, en la façon qui eſt requiſe pour faire que le ſuc des viandes, qui ſe convertit en nouveau ſang, paſſe promptement vers le cœur, ſans s'arreſter dans le foye, & qui eſtant pouſſé avec plus de force, que celuy qui eſt dans les autres parties du corps, il y entre en plus grande abondance, & y excite une chaleur plus forte, à cauſe qu'il

eſt plus groſſier, que celuy qui a déja eſté rarefié pluſieurs fois, en paſſant & repaſſant par le cœur. Ce qui fait qu'il envoye auſſi des eſprits vers le cerveau, dont les parties ſont plus groſſes & plus agitées qu'à l'ordinaire : & ces eſprits fortifians l'impreſſion que la premiere penſée de l'objet aymable y a faite, obligeant l'ame à s'arreſter ſur cette penſée ; & c'eſt en cela que conſiſte la paſſion d'amour.

ARTICLE CIII.

En la Haine.

AU contraire en la haine, la premiere penſée de l'objet qui donne de l'averſion, conduit tellement les eſprits qui ſont dans le cerveau vers les muſcles de l'eſtomach & des inteſtins, qu'ils empeſchent que le ſuc des viãdes ne ſe meſlent avec le ſang en reſſerrãt toutes les ouvertures par où il a coûtume d'y cou-

ler; & elle les conduit auſſi tellement vers les petits nerfs de la rate, & de la partie inferieure du foye, où eſt le receptacle de la bile, que les parties du ſang qui ont coûtume d'eſtre rejettées vers ces endroits là, en ſortent & coulent, avec celuy qui eſt dans les rameaux de la veine cave vers le cœur; ce qui cauſe beaucoup d'inegalités en ſa chaleur, d'autant que le ſang qui vient de la rate ne s'échauffe & ſe rarefie qu'à peine; & qu'au contraire celuy qui vient de la partie inferieure du foye, où eſt toûjours le fiel, s'embraſe & ſe dilate fort promptement. En ſuite dequoy les eſprits qui vont au cerveau, ont auſſi des parties fort inégales, & des mouvemens fort extraordinaires; d'où vient qu'ils y fortifient les idées de haine qui s'y trouvent déja imprimées, & diſpoſent l'ame à des penſées qui ſont pleines d'aigreur & d'amertume.

ARTICLE CV.

En la Triſteſſe.

AU contraire en la Triſteſſe, les ouvertures du cœur ſont fort retreſſies par le petit nerf qui les environne, & le ſang des veines n'eſt aucunement agité : ce qui fait qu'il en va fort peu vers le cœur : & cependant les paſſages par où le ſuc des viandes coule de l'eſtomach & des inteſtins vers le foye, demeurent ouverts ; ce qui fait que l'appetit ne diminuë point, excepté lors que la haine, laquelle eſt ſouvent jointe à la Triſteſſe, les ferme.

ARTICLE CVI.

Au Deſir.

ENfin la paſſion du Deſir a cela de propre, que la volonté

Digitized by Google

qu'on a d'obtenir quelque bien, ou de fuir quelque mal, envoye promptement les esprits du cerveau vers toutes les parties du corps, qui peuvent servir aux actions requises pour cet effet; & particulierement vers le cœur, & les parties qui luy fournissent le plus de sang, afin qu'en recevant plus grande abondance que de coustume, il envoye plus grande quantité d'esprits vers le cerveau, tant pour y entretenir & fortifier l'idée de cette volonté, que pour passer de là dans tous les organes des sens, & tous les muscles qui peuvent estre employez pour obtenir ce qu'on desire.

ARTICLE CVII.

Quelle est la cause de ses mouvemens en l'Amour.

ET je depuis les raisons de tout cecy, de ce qui a esté dit cy-dessus, qu'il y a telle liaison entre

noſtre ame & noſtre corps, que lors que nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque penſée, l'une des deux ne ſe preſente point à nous par aprés, que l'autre ne s'y preſente auſſi. Comme on voit en ceux qui ont pris avec grande averſion quelque brevage eſtans malades, qu'ils ne peuvent rien boire ou manger par apres, qui en approche du gouſt, ſans avoir derechef la meſme averſion; Et pareillement qu'ils ne peuvent penſer à l'averſion qu'on a des medecines, que le meſme gouſt ne leur revienne en la penſée. Car il me ſemble que les premieres paſſions que noſtre ame a euës, lors qu'elle a commencé d'eſtre jointe à noſtre corps, ont deu eſtre, que quelquefois le ſang, ou autre ſuc qui entroit dans le cœur, eſtoit un aliment plus convenable que l'ordinaire, pour y entretenir la chaleur, qui eſt le principe de la vie; ce qui eſtoit cauſe que l'ame joignoit à ſoy

de volonté cet aliment, c'eſt à dire, l'aimoit ; & en meſme temps les eſprits couloient du cerveau vers les muſcles, qui pouvoient preſſer ou agiter les parties d'où il eſtoit venu vers le cœur, pour faire qu'elles luy en envoyaſſent davantage ; & ces parties eſtoient l'eſtomach & les inteſtins, dont l'agitation augmente l'appetit, ou bien auſſi le foye & le poulmon, que les muſcles du diaphragme peuvent preſſer. C'eſt pourquoy ce meſme mouvement des eſprits, a toûjours accompagné depuis la paſſion d'amour.

ARTICLE CVIII.

En la Haine.

QUelquefois au contraire il venoit quelque ſuc eſtranger vers le cœur, qui n'eſtoit pas propre à en entretenir la chaleur, ou meſme qui la pouvoit eſteindre :

Digitized by Google

ce qui estoit cause que les esprits, qui montoient du cœur au cerveau, excitoient en l'ame la passion de la Haine. Et en mesme temps aussi ces esprits alloient du cerveau vers les nerfs, qui pouvoient pousser du sang de la rate, & des petites veines du foye, vers le cœur, pour empescher ce suc nuisible d'y entrer; & de plus vers ceux qui pouvoient repousser ce mesme suc vers les intestins, & vers l'estomach, ou aussi quelquefois obliger l'estomach à le vomir. D'où vient que ces mesmes mouvemens ont coustume d'accompagner la passion de la Haine. Et on peut voir à l'œil qu'il y a dans le foye quantité de veines, ou conduits assez larges, par où le suc des viandes peut passer de la veine porte en la veine cave, & de là au cœur, sans s'arrester aucunement au foye : mais il y en a aussi une infinité d'autres plus petites où il peut s'arrester, & qui contiennent toûjours du sang de reserve

ainſi que fait auſſi la rate ; lequel ſang eſtant plus groſſier que celuy qui eſt dans les autres parties du corps, peut mieux ſervir d'aliment au feu qui eſt dans le cœur, quand l'eſtomach & les inteſtins manquent de luy en fournir.

ARTICLE CIX.

En la Joye.

IL eſt auſſi quelquefois arrivé au commencement de noſtre vie, que le ſang contenu dans les veines eſtoit un aliment aſſez convenable pour entretenir la chaleur du cœur, & qu'elles en contenoient en telle quantité, qu'il n'avoit point beſoin de tirer aucune nourriture d'ailleurs. Ce qui a excité en l'ame la Paſſion de la Joye, & a fait en meſme temps que les orifices du cœur ſe ſont plus ouverts que de couſtume ; & que les eſprits coulans abondamment du cerveau,

non ſeulement dans les nerfs qui ſervent à ouvrir ces orifices : mais auſſi generalement en tous les autres qui pouſſent le ſang des veines vers le cœur, empeſchent qu'il n'y en vienne de nouveau du foye, de la rate, des inteſtins, & de l'eſtomach. C'eſt pourquoy ces meſmes mouvemens accompagnent la Joye.

ARTICLE CX.

En la Triſteſſe.

QUelquefois au contraire il eſt arrivé que le corps a eu faute de nourriture, & c'eſt ce qui doit avoir fait ſentir à l'ame ſa premiere Triſteſſe, au moins qui n'a point eſté jointe à la Haine. Cela meſme a fait auſſi que les orifices du cœur ſe ſont eſtreſſis, à cauſe qu'ils ne reçoivent que peu de ſang ; & qu'une aſſez notable partie de ſang eſt venuë de la rate à cauſe qu'elle eſt comme le dernier

reſervoir qui ſert à en fournir aũ cœur, lors qu'il ne luy en vient pas aſſez d'ailleurs. C'eſt pourquoy les mouvemens des eſprits & des nerfs, qui ſervent à eſtreſſir ainſi les oriſices du cœur, & à y conduire du ſang de la rate, accompagnent toûjours la Triſteſſe.

ARTICLE CXI.

Au Deſir.

ENfin tous les premiers Deſirs que l'ame peut avoir eus, lors qu'elle eſtoit nouvellement jointe au corps, ont eſté de recevoir les choſes qui luy eſtoient convenables, & de repouſſer celles qui luy eſtoient nuiſibles. Et c'a eſté pour ces meſmes effets, que les eſprits ont commencé dés lors à mouvoir tous les muſcles & tous les organes des ſens, en toutes les façons qu'ils les peuvent mouvoir. Ce qui eſt cauſe que maintenant, lors que l'ame deſire

desire quelque chose, tout le corps devient plus agile & plus disposé à se mouvoir, qu'il n'a coustume d'estre sans cela. Et lors qu'il arrive d'ailleurs que le corps est ainsi disposé, cela rend les desirs de l'ame plus forts & plus ardens.

ARTICLE CXII.

Quels sont les signes exterieurs de ces passions.

CE que j'ay mis icy, fait assez entendre la cause des differences du pouls, & de toutes les autres proprietez que j'ay cy-dessus attribuées à ces passions, sans qu'il soit besoin que je m'arreste à les expliquer davantage. Mais pource que j'ay seulement remarqué en chacune, ce qui s'y peut observer lors qu'elle est seule, & qui sert à connoistre les mouvemens du sang & des esprits qui les produisent, il me reste encore à traiter de plu-

ſieurs ſignes exterieurs, qui ont couſtume de les accompagner, & qui ſe remarquent bien mieux lors qu'elles ſont meſlées pluſieurs enſemble, ainſi qu'elles ont couſtume d'eſtre, que lors qu'elles ſont ſeparées. Les principaux de ces ſignes ſont les actions des yeux & du viſage, les changemens de couleur, les tremblemens, la langueur, la pâmoiſon, les ris, les larmes, les gemiſſemens & les ſoûpirs.

ARTICLE CXIII.

Des actions des yeux & du viſage.

IL n'y a aucune paſſion que quelque particuliere action des yeux ne declare: & cela eſt ſi manifeſte en quelques-unes, que meſme les valets les plus ſtupides peuvent remarquer à l'œil de leur Maiſtre, s'il eſt fâché contre eux; ou s'il ne l'eſt pas. Mais encore qu'on apperçoive aiſément ces actions des

yeux, & qu'on ſçache ce qu'elles ſignifient, il n'eſt pas aiſé pour cela de les décrire, à cauſe que chacune eſt compoſée de pluſieurs changemens, qui arrivent au mouvement & en la figure de l'œil, leſquels ſont ſi particuliers & ſi petits, que chacun d'eux ne peut eſtre apperceu ſeparément, bien que ce qui reſulte de leur conjonction ſoit fort aiſé à remarquer. On peut dire quaſi le meſme des actions du viſage, qui accompagnent auſſi les paſſions : car bien qu'elles ſoient plus grandes que celles des yeux, il eſt toutefois mal-aiſé de les diſtinguer ; Et elles ſont ſi peu differentes, qu'il y a des hommes qui font preſque la meſme mine lors qu'ils pleurent, que les autres lors qu'ils rient: Il eſt vray qu'il y en a quelques unes qui ſont aſſez remarquables, comme ſont les rides du front en la colere, & certains mouvemens du nez & des levres en l'indignation, & en la mocque-

rie : mais elles ne ſemblent pas tant eſtre naturelles que volontaires. Et generalement toutes les actions, tant du viſage que des yeux, peuvent eſtre changées par l'ame, lors que voulant cacher ſa paſſion, elle en imagine fortement une contraire : en ſorte qu'on s'en peut auſſi bien ſervir à diſſimuler ſes paſſions, qu'à les declarer.

ARTICLE CXIV.

Des changemens de couleur.

ON ne peut pas ſi facilement s'empeſcher de rougir ou de paſlir, lors que quelque paſſion y diſpoſe : pource que ces changemens ne dépendent pas des nerfs & des muſcles, ainſi que les precedens, & qu'ils viennent plus immediatement du cœur, lequel on peut nommer la ſource des paſſions, entant qu'il prepare le ſang & les eſprits à les produire. Or il eſt certain que la couleur du viſage ne

vient que du ſang, lequel coulant continuellement du cœur par les arteres en toutes les veines, & de toutes les veines dans le cœur, colore plus ou moins le viſage, ſelon qu'il remplit plus ou moins les petites veines qui ſont vers ſa ſuperficie.

ARTICLE CXV.

Comment la joye fait rougir.

AInſi la joye rend la couleur plus vive & plus vermeille, pource qu'en ouvrant les eſcluſes du cœur, elle fait que le ſang coule plus viſte en toutes les veines; & que devenant plus chaud & plus ſubtil, il enfle mediocrement toutes les parties du viſage, ce qui en rend l'air plus riant & plus gay.

ARTICLE CXVI.

Comment la triſteſſe fait paſlir.

LA triſteſſe au contraire, en étreciſſant les orifices du cœur, fait que le ſang coule plus lentement dans les veines, & que devenant plus froid & plus eſpais, il a beſoin d'y occuper moins de place; en ſorte que ſe retirant dans les plus larges, qui ſont les plus proches du cœur, il quitte les plus eſloignées: dont les plus apparentes eſtant celles du viſage, cela le fait paroiſtre paſle & décharné: principalement lors que la triſteſſe eſt grande, ou qu'elle ſurvient promptement, comme on voit en l'épouvente, pont la ſurpriſe augmente l'action qui ſerre le cœur.

ARTICLE CXVII.

Comment on rougit ſouvent eſtant triſte.

MAis il arrive ſouvent qu'on ne paſlit point eſtant triſte, & qu'au contraire on devient rouge. Ce qui doit eſtre attribué aux autres paſſions qui ſe joignent à la triſteſſe, à ſçavoir, à l'amour, ou au deſir, & quelquefois auſſi à la haine: Ces paſſions échauffant ou agitant le ſang qui vient du foye, des inteſtins, & des autres parties interieures, le pouſſent vers le cœur, & de là par la grande artere vers les veines du viſage, ſans que la triſteſſe qui ſerre de part & d'autre les orifices du cœur le puiſſe empeſcher, excepté lors qu'elle eſt fort exceſſive. Mais encore qu'elle ne ſoit que mediocre, elle empeſche aiſément que le ſang ainſi venu dans les veines du viſage ne deſcende vers le cœur

Digitized by Google

pendant que l'amour, le desir, ou la haine y en poussent d'autres des parties interieures. C'est pourquoy ce sang estant arresté autour de la face, il la rend rouge ; Et mesme plus rouge que pendant la joye, à cause que la couleur du sang paroist d'autant mieux qu'il coule moins viste, & aussi à cause qu'il s'en peut ainsi assembler davantage dans les veines de la face, que lors que les orifices du cœur sont plus ouverts. Cecy paroist principalement en la honte, laquelle est composée de l'amour de soy-mesme, & d'un desir pressant d'éviter l'infamie presente; ce qui fait venir le sang des parties interieures vers le cœur, puis de là par les arteres vers la face ; Et avec cela d'une mediocre tristesse, qui empesche ce sang de retourner vers le cœur. Le mesme paroist aussi ordinairement lors qu'on pleure ; car comme je diray cy-apres, c'est l'amour jointe à la tristesse qui cause la pluspart des larmes. Et le mesme pa-

roiſt en la colere, où ſouvent un prompt deſir de vengeance eſt meſlé avec l'amour, la haine, & la triſteſſe.

ARTICLE CXVIII.

Des tremblemens.

LEs Tremblemens ont deux diverſes cauſes : l'une eſt, qu'il vient quelquefois trop peu d'eſprits du cerveau dans les nerfs, & l'autre qu'il y en vient quelquefois trop, pour pouvoir fermer bien juſtement les petits paſſages des muſcles, qui ſuivant ce qui a eſté dit en l'article XI. doivent eſtre fermez pour determiner les mouvemens des membres. La premiere cauſe paroiſt en la triſteſſe & en la peur ; comme auſſi lors qu'on tremble de froid. Car ces Paſſions peuvent auſſi bien que la froideur de l'air tellement épaiſſir le ſang ; qu'il ne fournit pas aſſez d'eſprits au cerveau, pour en envoyer dans

les nerfs. L'autre cauſe paroiſt ſouvent en ceux qui deſirent ardemment quelque choſe, & en ceux qui ſont fort émeus de colere; comme auſſi en ceux qui ſont yvres: Car ces deux paſſions, auſſi bien que le vin, font aller quelquefois tant d'eſprits dans le cerveau, qu'ils ne peuvent pas eſtre reglement conduits de là dans les muſcles.

ARTICLE CXIX.

De la langueur.

LA Langueur eſt une diſpoſition à ſe relâcher & eſtre ſans mouvement qui eſt ſentie en tous les membres. Elle vient, ainſi que le tremblement, de ce qu'il ne va pas aſſez d'eſprits dans les nerfs, mais d'une façon differente: car la cauſe du tremblement eſt, qu'il n'y en a pas aſſez dans le cerveau, pour obeïr aux determinations de la

Digitized by Google

glande, lors qu'elle les pouſſe vers quelque muſcle ; au lieu que la langueur vient de ce que la glande ne les determine point à aller vers aucuns muſcles, pluſtoſt que vers d'autres.

ARTICLE CXX.

Comment elle eſt cauſée par l'amour & par le deſir.

ET la Paſſion qui cauſe le plus ordinairement cet effet eſt l'Amour, jointe au Deſir d'une choſe dont l'acquiſition n'eſt pas imaginée comme poſſible pour le temps preſent. Car l'Amour occupe tellement l'ame à conſiderer l'objet aimé, qu'elle employe tous les eſprits qui ſont dans le cerveau à luy en repreſenter l'image, & arreſte tous les mouvemens de la glande qui ne ſervent point à cet effet. Et il faut remarquer touchant le deſir que la proprieté que je luy ay

attribuée de rendre tout le corps plus mobile, ne luy convient que lors qu'on imagine l'objet desiré estre tel, qu'on peut dés ce temps-là faire quelque chose qui serve à l'acquerir. Car si au contraire on imagine qu'il est impossible pour lors de rien faire qui y soit utile, toute l'agitation du Desir demeure dans le cerveau, sans passer aucunement dans les nerfs ; & estant entierement employée à y fortifier l'idée de l'objet desiré, elle laisse le reste du corps languissant.

ARTICLE CXXI.

Qu'elle peut aussi estre causée par d'autres Passions.

IL est vray que la Haine, la Tristesse, & mesme la Joye, peuvent causer aussi quelque langueur, lors qu'elles sont fort violentes ; à cause qu'elles occupent entierement l'ame à considerer leur objet ; prin-

cipalement lors que le Desir d'une chose, à l'acquisition de laquelle on ne peut rien contribuer au temps present, est joint avec elle. Mais pource qu'on s'arreste bien plus à considerer les objets qu'on joint à soy de volonté, que ceux qu'on en separe, & qu'aucuns autres : & que la langueur ne dépend point d'une surprise, mais a besoin de quelque temps pour estre formée, elle se rencontre bien plus en l'Amour qu'en toutes les autres passions.

ARTICLE CXXII.

De la Pasmoison.

LA Pasmoison n'est pas fort éloignée de la mort : car on meurt lors que le feu qui est dans le cœur s'esteint tout à fait : & on tombe seulement en pasmoison, lors qu'il est estouffé en telle sorte qu'il demeure encore quelques restes de chaleur, qui peuvent par aprés le

rallumer. Or il y a pluſieurs indiſpoſitions du corps, qui peuvent faire qu'on tombe ainſi en defaillance; mais entre les paſſions il n'y a que l'extreme joye, qu'on remarque en avoir le pouvoir. Et la façon dont je croy qu'elle cauſe cet effet, eſt qu'ouvrant extraodinairement les orifices du cœur, le ſang des veines y entre ſi a coup, & en ſi grande quantité, qu'il n'y peut eſtre rarefié par la chaleur aſſez promptement, pour lever les petites peaux qui ferment les entrées de ces veines; au moyen de quoy il eſtouffe le feu; lequel il a couſtume d'entretenir, lors qu'il n'entre dans le cœur que par meſure.

ARTICLE CXXIII.

Pourquoy on ne paſme point de triſteſſe.

IL ſemble qu'une grande triſteſſe qui ſurvient inopinément, doit

tellement ſerrer les orifices du cœur qu'elle en peut auſsi eſteindre le feu, mais neanmoins on n'obſerve point que cela arrive, ou s'il arrive, c'eſt tres-rarement : dont je croy que la raiſon eſt, qu'il ne peut gueres y avoir ſi peu de ſang dans le cœur, qu'il ne ſuffiſe pour entretenir la chaleur, lors que ſes orifices ſont preſque fermez.

ARTICLE CXXIV.

Du ris.

LE ris conſiſte en ce que le ſang qui vient de la cavité droite du cœur par la veine arterieuſe, enflant les poulmons ſubitement & à diverſes repriſes, fait que l'air qu'ils contiennent, eſt contraint d'en ſortir avec impetuoſité par le ſifflet, où il forme une voix inarticulée & éclatante; & tant les poulmons en s'enflant, que cet air en ſortant, pouſſent tous les muſcles du diaphragme,

Digitized by Google

de la poitrine, & de la gorge, au moyen dequoy ils font mouvoir ceux du visage qui ont quelque connexion avec eux. Et ce n'est que cette action du visage, avec cette voix inarticulée & esclatante, qu'on nomme le ris.

ARTICLE CXXV.

Pourquoy il n'accompagne point les plus grandes joyes.

OR encore qu'il semble que le ris soit un des principaux signes de la joye, elle ne peut toutefois le causer que lors qu'elle est seulement mediocre, & qu'il y a quelque admiration ou quelque haine meslée avec elle. Car on trouve par experience, que lors qu'on est extraordinairement joyeux jamais le sujet de cette joye ne fait qu'on esclate de rire; & mesme on ne peut pas si aisément y estre invité par quelqu'autre cause, que

lors qu'on eſt triſte. Dont la raiſon eſt, que dans les grandes joyes le poulmon eſt toûjours ſi plein de ſang, qu'il ne peut eſtre davantage enflé par repriſes.

ARTICLE CXXVI.

Quelles ſont ſes principales cauſes.

ET je ne puis remarquer que deux cauſes qui faſſent ainſi enfler ſubitement le poulmon. La premiere eſt la ſurpriſe de l'Admiration, laquelle eſtant jointe à la joye, peut ouvrir ſi promptement les orifices du cœur, qu'une grande abondance de ſang, entrant tout à coup en ſon coſté droit par la veine cave, s'y rarefie, & paſſant de là par la veine arterieuſe, enfle le poulmon. L'autre eſt le meſlange de quelque liqueur qui augmente la rarefaction du ſang. Et je n'en trouve point de propre à cela, que la plus coulante partie de celuy

qui vient de la rate, laquelle partie du ſang eſtant pouſſée vers le cœur, par quelque legere émotion de Haine, aidée par la ſurpriſe de l'Admiration, & s'y meſlant avec le ſang qui vient des autres endroits du corps, lequel la joye y fait entrer en abondance, peut faire que ce ſang s'y dilate beaucoup plus que l'ordinaire. En meſme façon qu'on voit quantité d'autres liqueurs, s'enfler tout à coup eſtant ſur le feu, lors qu'on jette un peu de vinaigre dans le vaiſſeau où elles ſont. Car la plus coulante partie du ſang qui vient de la rate, eſt de nature ſemblable au vinaigre. L'experience auſſi nous fait voir, qu'en toutes les rencontres qui peuvent produire ce Ris éclatant, qui vient du poulmon, il y a toûjours quelque petit ſujet de Haine, ou du moins d'Admiration. Et ceux dont la rate n'eſt pas bien ſaine, ſont ſujets à eſtre non ſeulement plus triſtes, mais auſſi par interval-

les plus gays & plus disposez à rire que les autres ; d'autant que la rate envoye deux sortes de sang vers le cœur, l'un fort épais & grossier, qui cause la Tristesse, l'autre fort fluide & subtil, qui cause la Joye. Et souvent aprés avoir beaucoup rit, on se sent naturellement enclin à la tristesse, pource que la plus fluide partie du sang de la rate estant épuisée, l'autre plus grossiere la suit vers le cœur.

ARTICLE CXXVII.

Quelle est la cause en l'Indignation.

POur le Ris qui accompagne quelquefois l'Indignation, il est ordinairement artificiel & feint. Mais lors qu'il est naturel, il semble venir de la Joye qu'on a, de ce qu'on voit ne pouvoir estre offensé par le mal dont il est indigné, & avec cela de ce qu'on se trouve surpris par la nouveauté ou par la ren-

contre inopinée de ce mal ; de façon que la Joye, la Haine, & l'Admiration y contribuënt. Toutefois je veux croire qu'il peut auſſi eſtre produit ſans aucune joye, par le ſeul mouvement de l'Averſion, qui envoye du ſang de la rate vers le cœur, où il eſt rarefié, & pouſſé de là dans le poulmon ; lequel il enfle facilement, lors qu'il le rencontre preſque vuide. Et generalement tout ce qui peut enfler ſubitement le poulmon en cette façon, cauſe l'action exterieure du ris, excepté lors que la Triſteſſe la change en celle des gemiſſemens & des cris qui accompagnent les larmes. A propos de quoy Vives eſcrit de ſoy-meſme, que lors qu'il avoit eſté long temps ſans manger, les premiers morceaux qu'il mettoit en ſa bouche l'obligeoient à rire : ce qui pouvoit venir de ce que ſon poulmon vuide de ſang par faute de nourriture, eſtoit promptement enflé par le premier ſuc qui paſſoit de

ſon eſtomach vers le cœur, & que la ſeule imagination de manger y pouvoit conduire, avant meſme que celuy des viandes qu'il mangeoit y fuſt parvenu.

ARTICLE CXXVIII.

De l'origine des Larmes.

COmme le Riſn'eſt jamais cauſé par les plus grandes Joyes, ainſi les larmes ne viennent point d'une extréme Triſteſſe, mais ſeulement de celle qui eſt mediocre, & accompagnée ou ſuivie de quelque ſentiment d'Amour, ou auſſi de Joye. Et pour bien entendre leur origine, il faut remarquer que bien qu'il ſorte continuellement quantité de vapeurs de toutes les parties de noſtre corps, il n'y en a toutefois aucune dont il en ſorte tant que des yeux, à cauſe de la grandeur des nerfs optiques & de la multitude des petites arteres par où

elles y viennent ; Et que comme la ſueur n'eſt compoſée que des vapeurs, qui ſortant des autres parties ſe convertiſſent en eau ſur leur ſuperficie, ainſi les larmes ſe font des vapeurs, qui ſortent des yeux.

ARTICLE CXXIX.

De la façon que les vapeurs ſe changent en eau.

OR comme j'ay eſcrit dans les Meteores, en expliquant en quelle façon les vapeurs de l'air ſe convertiſſent en pluye, que cela vient de ce qu'elles ſont moins agitées, ou plus abondantes qu'à l'ordinaire ; ainſi je croy que lors que celles qui ſortent du corps ſont beaucoup moins agitées que de couſtume, encore qu'elles ne ſoient pas ſi abondantes, elles ne laiſſent pas de ſe convertir en eau : ce qui cauſe les ſueurs froides qui viennent quelquefois de foibleſſe quand on

eſt malade. Et je croy que lors qu'elles ſont beaucoup plus abondantes, pourveu qu'elles ne ſoient point avec cela plus agitées, elles ſe convertiſſent auſſi en eau ; ce qui eſt cauſe de la ſueur qui vient quand on fait quelque exercice. Mais alors les yeux ne ſuent point, pource que pendant les exercices du corps, la pluſpart des eſprits allans dans les muſcles qui ſervent à le mouvoir, il en va moins par le nerf optique vers les yeux. Et ce n'eſt qu'une meſme matiere qui compoſe le ſang, pendant qu'elle eſt dans les veines, ou dans les arteres ; & les eſprits, lors qu'elle eſt dans le cerveau, dans les nerfs, ou dans les muſcles ; & les vapeurs lors qu'elle en ſort en forme d'air ; & enfin la ſueur ou les larmes, lors qu'elle s'eſpaiſſit en eau ſur la ſuperficie du corps ou des yeux.

Digitized by Google

ARTICLE CXXX.

Comment ce qui fait de la douleur à l'œil l'excite à pleurer.

ET je ne puis remarquer que deux cauſes qui faſſent que les vapeurs qui ſortent des yeux ſe changent en larmes. La premiere eſt quand la figure des pores par où elles paſſent eſt changée par quelque accident que ce puiſſe eſtre : car cela retardant le mouvement de ces vapeurs, & changeant leur ordre, peut faire qu'elles ſe convertiſſent en eau. Ainſi il ne faut qu'un feſtu qui tombe dans l'œil, pour en tirer quelques larmes : à cauſe qu'en y excitant de la douleur, il change la diſpoſition de ſes pores : en ſorte que quelques-uns devenant plus eſtroits, les petites parties des vapeurs y paſſent moins viſte ; & qu'au lieu qu'elles en ſortoient auparavant eſgalement diſtantes

Digitized by Google

diſtantes les unes des autres, & ainſi demeuroient ſeparées, elles viennent à ſe rencontrer, à cauſe que l'ordre de ces pores eſt troublé, au moyen de quoy elles ſe joignent, & ainſi ſe conveniſſent en larmes.

ARTICLE CXXXI.

Comment on pleure de Triſteſſe.

L'Autre cauſe eſt la Triſteſſe, ſuivie d'Amour, ou de Joye, ou generalement de quelque cauſe qui fait que le cœur pouſſe beaucoup de ſang par les arteres. La Triſteſſe y eſt requiſe, à cauſe que refroidiſſant tout le ſang, elle étreſſit les pores des yeux. Mais pource qu'à meſure qu'elle les étreſſit, elle diminuë auſſi la quantité des vapeurs, auſquelles ils doivent donner paſſage, cela ne ſuffit pas pour produire des larmes, ſi la quantité de ces vapeurs n'eſt à meſme temps

augmenté par quelque autre cauſe. Et il n'y a rien qui augmente davantage, que le ſang qui eſt envoyé vers le cœur en la paſſion de l'Amour. Auſſi voyons nous que ceux qui ſont triſtes, ne jettent pas continuellement des larmes, mais ſeulement par intervalles, lors qu'ils font quelque nouvelle reflexion ſur les objets qu'ils affectionnent.

ARTICLE CXXXII.

Des gemiſſemens qui accompagnent les larmes.

ET alors les poulmons ſont auſſi quelquefois enflez tout à coup par l'abondance du ſang qui entre dedans, & qui en chaſſe l'air qu'ils contenoient, lequel ſortant par le ſifflet engendre les gemiſſemens & les cris, qui ont couſtume d'accompagner les larmes. Et ces cris ſont ordinairement plus aigus, que ceux qui accompagnent le ris, bien qu'ils

ſoient produits quaſi en meſme façon : dont la raiſon eſt que les nerfs qui ſervent à eſlargir ou eſtreſſir les organes de la voix, pour la rendre plus groſſe ou plus aiguë, eſtans joints avec ceux qui ouvrent les orifices du cœur pendant la joye, & les étreſſiſſent pendant la triſteſſe, ils font que ces organes s'eſlargiſſent ou s'eſtreciſſent au meſme temps.

ARTICLE CXXXIII.

Pourquoy les enfans & les vieillards pleurent aiſément.

LEs enfans & les vieillards ſont plus enclins à pleurer que ceux de moyen âge, mais c'eſt pour diverſes raiſons. Les vieillards pleurent ſouvent d'affection & de joye : car ces deux paſſions jointes enſemble, envoyent beaucoup de ſang à leur cœur, & de àl beaucoup de vapeurs à leurs yeux, &

l'agitation de ces vapeurs eſt tellement retardée par la froideur de leur naturel, qu'elles ſe convertiſſent aiſement en larmes, encore qu'aucune triſteſſe n'ait precedé. Que ſi quelques vieillards pleurent auſsi fort aiſément de facherie, ce n'eſt pas tant le temperament de leur corps, que celuy de leur eſprit qui les y diſpoſe. Et cela n'arrive qu'à ceux qui ſont ſi foibles, qu'ils ſe laiſſent entierement ſurmonter par de petits ſujets de douleur, de crainte ou de pitié. Le meſme arrive aux enfans, leſquels ne pleurent gueres de Joye, mais bien plus de Triſteſſe, meſme quand elle n'eſt point accompagnée d'Amour: car ils ont touſiours aſſez de ſang pour produire beaucoup de vapeurs, le mouvement deſquelles eſtant retardé par la Triſteſſe, elles ſe convertiſſent en larmes.

ARTICLE CXXXIV.

Pourquoy quelques enfans paliſſent au lieu de pleurer.

TOutefois il y en a quelques-uns qui pâliſſent, au lieu de pleurer, quand ils ſont fâchez, ce qui peut teſmoigner en eux un jugement, & un courage extrordinaire; à ſçavoir lors que cela vient de ce qu'ils conſiderent la grandeur du mal, & ſe preparent à une forte reſiſtance, en meſme façon que ceux qui ſont plus âgez. Mais c'eſt plus ordinairement une marque de mauvais naturel: à ſçavoir lors que cela vient de ce qu'ils ſont enclins à la Haine, ou à la peur; car ce ſont des paſſions qui diminuënt la matiere des larmes. Et on voit au contraire que ceux qui pleurent fort aiſément, ſont enclins à l'Amour, & à la Pitié.

Digitized by Google

ARTICLE CXXXV.

Des Soûpirs.

LA cauſe des Soûpirs eſt fort differente de celle des larmes, encore qu'ils preſuppoſent comme elles la Triſteſſe. Car au lieu qu'on eſt incité à pleurer quand les poulmons ſont pleins de ſang ; on eſt incité à ſoûpirer quand ils en ſont preſque vuides, & que quelque imagination d'eſperance ou de joye ouvre l'orifice de l'artere veneuſe, que la Triſteſſe avoit étreſſi ; Pource qu'alors le peu de ſang qui reſte dans les poulmons, tombant tout à coup dans le coſté gauche du cœur par cette artere veneuſe, & y eſtant pouſſé par le deſir de parvenir à cette joye, lequel agite en meſme temps tous les muſcles du diaphragme & de la poitrine, l'air eſt pouſſé promptement par la bouche dans les poulmons, pour y rem-

Digitized by Google

plir la place que laiſſe ce ſang. Et c'eſt cela qu'on nomme ſoûpirer.

ARTICLE XXXVI.

D'où viennent les effets des Paſſions qui ſont particulieres à certains hommes.

AU reſte afin de ſupléer icy en peu de mots, à tout ce qui pourroit y eſtre adjouſté touchant les divers effets, ou les diverſes cauſes des paſſions, je me contenteray de repeter le principe ſur lequel tout ce que j'en ay eſcrit eſt appuyé, à ſçavoir qu'il y a telle liaiſon entre noſtre ame & noſtre corps, que lors que nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque penſée, l'une des deux ne ſe preſente point à nous par aprés, que l'autre ne s'y preſente auſſi; & que ce ne ſont pas toûjours les meſmes actions qu'on joint aux meſmes penſées.

Car cela ſuffit pour rendre raiſon de tout ce qu'un chacun peut remarquer de particulier, en ſoy ou en d'autres, touchant cette matiere, qui n'a point eſté icy expliquée. Et pour exemple, il eſt aiſé de penſer, que les eſtranges averſions de quelques uns, qui les empeſchent de ſouffrir l'odeur des roſes, ou la preſence d'un chat, ou choſes ſemblables, ne viennent que de ce qu'au commencement de leur vie ils ont eſté fort offenſez par quelques pareils objets, ou bien qu'ils ont compaty au ſentiment de leur mere qui en a eſté offenſée eſtant groſſe. Car il eſt certain qu'il y a du rapport entre tous les mouvemens de la mere, & ceux de l'enfant qui eſt en ſon ventre, en ſorte que ce qui eſt contraire à l'un nuit à l'autre. Et l'odeur des roſes peut avoir cauſé un grand mal de teſte à un enfant, lors qu'il eſtoit encore au berceau, ou bien un chat le peut avoir fort eſpouventé, ſans que

perſonne y ait pris garde, ny qu'il en ait eu apres aucune memoire: bien que l'idée de l'Averſion qu'il avoit alors pour ces roſes, ou pour ce chat, demeure imprimée en ſon cerveau juſques à la fin de ſa vie.

ARTICLE CXXXVII.

De l'uſage des cinq Paſſions icy expliquées, entant qu'elles ſe rapportent au corps.

APrés avoir donné les definitions de l'Amour, de la Haine, du Deſir, de la Joye, de la Triſteſſe; & traité de tous les mouvemens corporels qui les cauſent ou les accompagnent, nous n'avons plus icy à conſiderer que leur uſage. Touchant quoy il eſt à remarquer, que ſelon l'inſtitution de la Nature elles ſe rapportent toutes au corps, & ne ſont données à l'ame qu'entant qu'elle eſt jointe avec luy: en ſorte que leur uſage naturel eſt

d'inciter l'ame, à consentir & contribuer aux actions qui peuvent servir à conserver le corps, ou à le rendre en quelque façon plus parfait. Et en ce sens la Tristesse & la Joye sont les deux premieres qui sont employées. Car l'ame n'est immediatement avertie des choses qui nuisent au corps, que par le sentiment qu'elle a de la douleur, lequel produit en elle premierement la passion de la Tristesse, puis en suite la Haine de ce qui cause cette douleur, & en troisiéme lieu le Desir de s'en delivrer. Comme aussi l'ame n'est immediatement avertie des choses utiles au corps, que par quelque sorte de chatoüillement, qui excite en elle de la Joye, fait en suite naistre l'amour de ce qu'on croit en estre la cause, & enfin le desir d'acquerir ce qui peut faire qu'on continuë en cette joye, ou bien qu'on joüisse encore apres d'une semblable. Ce qui fait voir qu'elles sont toutes cinq tres-utiles au re-

gard du corps; & meſme que la triſteſſe eſt en quelque façon premiere & plus neceſſaire que la joye, & la Haine que l'Amour : à cauſe qu'il importe davantage de repouſſer les choſes qui nuiſent & peuvent deſtruire, que d'acquerir celles qui adjoûtent quelque perfection ſans laquelle on peut ſubſiſter.

ARTICLE CXXXVIII.

De leurs defauts & des moyens de les corriger.

MAis encore que cet uſage des paſſions ſoit le plus naturel qu'elles puiſſent avoir, & que tous les animaux ſans raiſon ne conduiſent leur vie que par des mouvemens corporels, ſemblables à ceux qui ont couſtume en nous de les ſuivre, & auſquels elles incitent noſtre ame à conſentir. Il n'eſt pas neanmoins toûjours bon, d'autant qu'il y a pluſieurs choſes nuiſibles

Digitized by Google

au corps qui ne cauſent au commencement aucune Triſteſſe, ou meſme qui donnent de la joye ; & d'autres qui luy ſont utiles, bien que d'abord elles ſoient incommodes. Et outre cela elles font paroiſtre preſque toûjours, tant les biens que les maux qu'elles repreſentent, beaucoup plus grands & plus importans qu'ils ne ſont ; en ſorte qu'elles nous incitent à rechercher les uns & fuir les autres, avec plus d'ardeur & plus de ſoin qu'il n'eſt convenable, comme nous voyons auſſi que les beſtes ſont ſouvent trompées par des appas, & que pour eviter des petits maux, elles ſe precipitent en de plus grands. C'eſt pourquoy nous devons nous ſervir de l'experience & de la raiſon, pour diſtinguer le bien d'avec le mal, & connoiſtre leur juſte valeur, afin de ne prendre pas l'un pour l'autre, & de ne nous porter à rien avec excez.

ARTICLE CXXXIX.

De l'uſage des meſmes paſſions, entant qu'elles appartiennent à l'ame, & premierement de l'Amour.

CE qui ſuffiroit, ſi nous n'avions en nous que le corps, ou qu'il fut noſtre meilleure partie; mais d'autant qu'il n'eſt que la moindre, nous devons principalement conſiderer les Paſſions entant qu'elles appartiennent à l'ame, au regard de laquelle l'Amour & la Haine viennent de la connoiſſance, & precedent la Joye & la Triſteſſe excepté lors que ces deux dernieres tiennent le lieu de la connoiſſance, dont elles ſont des eſpeces. Et lors que cette connoiſſance eſt vraye, c'eſt à dire que les choſes qu'elle nous porte à aimer ſont veritablement bonnes, & celles qu'elle nous

porte à haïr ſont veritablement mauvaiſes ; l'Amour eſt incomparablement meilleure que la Haine, elle ne ſçauroit eſtre trop grande; & elle ne manque jamais de produire la joye. Je dis que cette Amour eſt extrémement bonne, pource que joignant à nous de vrays biens, elle nous perfectionne d'autant. Je dis auſſi qu'elle ne ſçauroit eſtre trop grande ; car tout ce que la plus exceſſive peut faire, c'eſt de nous joindre ſi parfaitement à ces biens, que l'Amour que nous avons particulierement pour nous meſmes ny mettre aucune diſtinction, ce que je croy ne pouvoir jamais eſtre mauvais. Et elle eſt neceſſairement ſuivie de la joye, à cauſe qu'elle nous repreſente ce que nous aimons, comme un bien qui nous appartient.

ARTICLE CXL.

De la Haine.

LA Haine au contraire, ne ſçauroit eſtre ſi petite qu'elle ne nuiſe & elle n'eſt jamais ſans Triſteſſe. Je dis qu'elle ne ſçauroit eſtre trop petite, à cauſe que nous ne ſommes incitez à aucune action par la Haine du mal, que nous ne le puiſſions eſtre encore mieux par l'Amour du bien auquel il eſt contraire : au moins lors que ce bien & ce mal ſont aſſez connus. Car j'advouë que la Haine du mal qui n'eſt manifeſté que par la douleur, eſt neceſſaire au regard du corps, mais je ne parle icy que de celle, qui vient d'une connoiſſance plus claire, & je ne la rapporte qu'à l'ame. Je dis auſſi qu'elle n'eſt jamais ſans Triſteſſe, à cauſe que le mal n'eſtant qu'une privation, il ne peut eſtre conceu ſans quel-

que ſujet reel dans lequel il ſoit, & il n'y a rien de reel qui n'ait en ſoy quelque bonté ; de façon que la Haine qui nous éloigne de quelque mal, nous éloigne par meſme moyen du bien auquel il eſt joint, & la privation de ce bien eſtant repreſentée à noſtre ame, comme un defaut qui luy appartient, excite en elle la Triſteſſe. Par exemple, la Haine qui nous éloigne des mauvaiſes mœurs de quelqu'un, nous éloigne par meſme moyen de ſa cõverſation, en laquelle nous pourrions ſans cela trouver quelque bien, duquel nous ſommes fâchez d'eſtre privez. Et ainſi en toutes les autres Haines, on peut remarquer quelque ſujet de Triſteſſe.

ARTICLE CXLI.

Du Desir, de la Joye & de la Tristesse.

POur le desir il est evident que lors qu'il procede d'une vraye connoissance, il ne peut estre mauvais, pourveu qu'il ne soit point excessif, & que cette connoissance le regle. Il est evident aussi que la Joye ne peut manquer d'estre bonne, ny la Tristesse d'estre mauvaise, au regard de l'ame ; pource que c'est en la derniere que consiste toute l'incommodité que l'ame reçoit du mal, & en la premiere que consiste toute la jouissance du bien qui luy appartient. De façon que si nous n'avions point de corps, j'oserois dire que nous ne pourrions trop nous abandonner à l'amour & à la joye, ny trop eviter la haine & la tristesse. Mais les mouvemens corporels qui les accompagnent,

peuvent tous estre nuisibles à la santé lors qu'ils sont fort violens ; & au contraire luy estre utiles lors qu'ils ne sont que moderez.

ARTICLE CXLII.

De la joye & de l'amour, comparées avec la tristesse & la haine.

AU reste, puisque la haine & la tristesse doivent estre rejettées par l'ame, lors mesme qu'elles procedent d'une vraye connoissance, elles doivent l'estre à plus forte raison lors qu'elles viennent de quelque fausse opinion. Mais on peut douter si l'amour & la joye sont bonnes ou non, lors qu'elles sont ainsi mal fondées ; & il me semble que si on ne les considere precisément que ce qu'elles sont en elles-mesmes, au regard de l'ame, on peut dire que bien que la joye soit moins solide, & l'amour moins avantageuse, que lors qu'elles ont

un meilleur fondement, elles ne laiſſent pas d'eſtre preferables à la triſteſſe & à la haine auſſi mal fondées : En ſorte que dans les rencontres de la vie, où nous ne pouvons éviter le hazard d'eſtre trompez, nous faiſons toûjours beaucoup mieux de pencher vers les paſſions qui tendent au bien, que vers celles qui regardent le mal, encore que ce ne ſoit que pour l'eviter : Et meſme ſouvent une fauſſe joye, vaut mieux qu'une triſteſſe dont la cauſe eſt vraye. Mais je n'oſe pas dire le meſme de l'amour, au regard de la Haine : car lors que la haine eſt juſte, elle ne nous éloigne que du ſujet qui contient le mal dont il eſt bon d'eſtre ſeparé, au lieu que l'amour qui eſt injuſte, nous joint à des choſes qui peuvent nuire, ou du moins qui ne meritent pas d'eſtre tant conſiderées par nous qu'elles ſont, ce qui nous avilit, & nous abaiſſe.

ARTICLE CXLIII.

Des meſmes Paſſions, entant qu'elles ſe rapportent au deſir.

ET il faut exactement remarquer, que ce que je viens de dire de ces quatre paſſions, n'a lieu que lors qu'elles ſont conſiderées preciſément en elles meſmes, & qu'elles ne nous portent à aucune action. Car entant qu'elles excitent en nous le deſir, par l'entremiſe duquel elles reglent nos mœurs, il eſt certain que toutes celles dont la cauſe eſt fauſſe peuvent nuire, & qu'au contraire toutes celles dont la cauſe eſt juſte peuvent ſervir, & meſme que lors qu'elles ſont également mal fondées, la joye eſt ordinairement plus nuiſible que la triſteſſe, pource que celle-cy donnant de la retenuë & de la crainte, diſpoſe en quelque façon à la prudence, au lieu que l'autre

rend inconsiderez & temeraires ceux qui s'abandonnent à elle.

ARTICLE CXLIV.

Des desirs dont l'évenement ne depend que de nous.

MAis pource que ces passions ne nous peuvent porter à aucune action, que par l'entremise du desir qu'elles excitent, c'est particulierement ce desir que nous devons avoir soin de regler, & c'est en cela que consiste la principale utilité de la Morale. Or comme j'ay tantost dit, qu'il est toûjours bon, lors qu'il suit une vraye connoissance, ainsi il ne peut manquer d'estre mauvais, lors qu'il est fondé sur quelque erreur. Et il me semble que l'erreur qu'on commet le plus ordinairement touchant les desirs, est qu'on ne distingue pas assez les choses qui dependent entierement de nous, de celles qui

n'en dependent point : car pour celles qui ne dependent que de nous, c'eſt à dire de noſtre libre arbitre, il ſuffit de ſçavoir qu'elles ſont bonnes, pour ne les pouvoir deſirer avec trop d'ardeur, à cauſe que c'eſt ſuivre la vertu que de faire les choſes bonnes qui dependent de nous, & il eſt certain qu'on ne ſçauroit avoir un deſir trop ardent pour la vertu, outre que ce que nous deſirons en cette façon ne pouvant manquer de nous reüſſir, puis que c'eſt de nous ſeuls qu'il depend, nous en recevrons toûjours toute la ſatisfaction que nous en avons attenduë. Mais la faute qu'on a couſtume de commettre en cecy, n'eſt jamais qu'on deſire trop, c'eſt ſeulement qu'on deſire trop peu. Et le ſouverain remede contre cela, eſt de ſe delivrer l'eſprit autant qu'il ſe peut, de toutes ſortes d'autres deſirs moins utiles, puis de taſcher de connoiſtre bien clairement, & de conſiderer avec attention la bonté de ce qui eſt à deſirer.

Digitized by Google

ARTICLE CXLV.

De ceux qui ne dependent que des autres choſes ; Et ce que c'eſt que la Fortune.

POur les choſes qui ne dependent aucunement de nous, tant bonnes qu'elles puiſſent eſtre, on ne les doit jamais deſirer avec paſſion, non ſeulement à cauſe qu'elles peuvent n'arriver pas, & par ce moyen nous affliger d'autant plus que nous les aurons plus ſouhaitées : mais principalement à cauſe qu'en occupant noſtre penſée, elles nous detournent de porter noſtre affection à d'autres choſes, dont l'acquiſition depend de nous. Et il y a deux remedes generaux contre ces vains deſirs ; Le premier eſt la generoſité, de laquelle je parleray cy-apres ; Le ſecond eſt que nous devons ſouvent faire reflexion ſur la Provi-

dence divine, & nous repreſenter qu'il eſt impoſſible qu'aucune choſe arrive d'autre façon qu'elle a eſté determinée de toute éternité par cette Providence ; en ſorte qu'elle eſt comme une fatalité ou une neceſſité immuable, qu'il faut oppoſer à la fortune, pour la deſtruire comme une chimere qui ne vient que de l'erreur de noſtre entendement. Car nous ne pouvons deſirer que ce que nous eſtimons en quelque façon eſtre poſſible ; & nous ne pouvons eſtimer poſſibles les choſes qui ne dependent point de nous, qu'entant que nous penſons qu'elles dependent de la fortune, c'eſt à dire que nous jugeons qu'elles peuvent arriver, & qu'il en eſt arrivé autrefois de ſemblables. Or cette opinion n'eſt fondée que ſur ce que nous ne connoiſſons pas toutes les cauſes, qui contribuënt à chaque effet. Car lors qu'une choſe que nous avons eſtimée dependre de la

Digitized by Google

la fortune n'arrive pas, cela teſmoigne que quelqu'une des cauſes qui eſtoient neceſſaires pour la produire a manqué, & par conſequent qu'elle eſtoit abſoluëment impoſſible, & qu'il n'en eſt jamais arrivé de ſemblable, c'eſt à dire, à la production de laquelle une pareille cauſe ait auſſi manqué; en ſorte que ſi nous n'euſſions point ignoré cela auparavant, nous ne l'euſſions jamais eſtimée poſſible, ny par conſequent ne l'euſſions deſirée.

ARTICLE CXLVI.

De ceux qui dependent de nous & d'autruy.

IL faut donc entierement rejetter l'opinion vulgaire, qu'il y a hors de nous une fortune, qui fait que les choſes arrivent ou n'arrivent pas ſelon ſon plaiſir; & ſçavoir que tout eſt conduit par la Providence

divine, dont le decret eternel eſt tellement infaillible & immuable, qu'excepté les choſes que ce meſme decret a voulu dependre de noſtre libre arbitre, nous devons penſer qu'à noſtre eſgard il n'arrive rien qui ne ſoit neceſſaire, & comme fatal; en ſorte que nous ne pouvons ſans erreur deſirer qu'il arrive d'autre façon. Mais pource que la pluſpart de nos deſirs s'eſtendent à des choſes, qui ne dependent pas toutes de nous, ny toutes d'autruy, nous devons exactement diſtinguer en elles ce qui ne depend que de nous, afin de n'eſtendre noſtre deſir qu'à cela ſeul. Et pour le ſurplus, encore que nous en devions eſtimer le ſuccez entierement fatal & immuable, afin que noſtre Deſir ne s'y occupe point, nous ne devons pas laiſſer de conſiderer les raiſons qui le font plus ou moins eſperer, afin qu'elles ſervent à regler nos actions. Car par exemple, ſi nous

avons affaire en quelque lieu, où nous puiſſions aller par deux divers chemins, l'un deſquels ait couſtume d'eſtre beaucoup plus ſeur que l'autre, bien que peut-eſtre le decret de la Providence ſoit tel, que ſi nous allons par le chemin qu'on eſtime le plus ſeur, nous ne manquerons pas d'y eſtre volez, & qu'au contraire nous pourrons paſſer par l'autre ſans aucun danger, nous ne devons pas pour cela eſtre indifferens à choiſir l'un ou l'autre ; ny nous repoſer ſur la fatalité immuable de ce decret. Mais la raiſon veut que nous choiſiſſions le chemin qui a couſtume d'eſtre le plus ſeur, & noſtre deſir doit eſtre accomply touchant cela, lors que nous l'avons ſuivy quelque mal qui nous en ſoit arrivé ; à cauſe que ce mal ayant eſté à noſtre eſgard inévitable, nous n'avons eu aucun ſujet de ſouhaitter d'en eſtre exempts, mais ſeulement de faire tout le mieux que noſtre entende-

ment a pû connoiſtre, ainſi que je ſuppoſe que nous avons fait. Et il eſt certain que lors qu'on s'exerce à diſtinguer ainſi la Fatalité de la fortune, on s'accouſtume aiſément à regler ſes deſirs en telle ſorte, que d'autant que leur accompliſſement ne depend que de nous, ils peuvent toûjours nous donner une entiere ſatisfaction.

ARTICLE CXLVII.

Des emotions interieures de l'ame.

J'Adjouſteray ſeulement encore icy une conſideration, qui me ſemble beaucoup ſervir, pour nous empeſcher de recevoir aucune incommodité des Paſſions; c'eſt que noſtre bien & noſtre mal, depend principalement des émotions interieures, qui ne ſont excitées

en l'ame que par l'ame meſme ; en quoy elles different de ſes paſſions, qui dependent toûjours de quelque mouvement des eſprits. Et bien que ces émotions de l'ame, ſoient ſouvent jointes avec les paſſions qui leurs ſont ſemblables, elles peuvent ſouvent auſſi ſe rencontrer avec d'autres, & meſme naiſtre de celles qui leur ſont contraires. Par exemple, lors qu'un mary pleure ſa femme morte, laquelle (ainſi qu'il arrive quelquefois) il ſeroit faſché de voir reſſuſcitée ; il ſe peut faire que ſon cœur eſt ſerré par la triſteſſe, que l'appareil des funerailles, & l'abſence d'une perſonne à la converſation de laquelle il eſtoit accouſtumé excitent en luy ; & il ſe peut faire que quelques reſtes d'amour ou de pitié, qui ſe preſentent à ſon imagination, tirent de veritables larmes de ſes yeux, nonobſtant qu'il ſente cependant une joye ſecrette, dans le plus interieur de ſon ame ;

l'émotion de laquelle a tant de pouvoir, que la triſteſſe & les larmes qui l'accompagnent ne peuvent rien diminuer de ſa force. Et lors que nous liſons des avantures eſtranges dans un livre, ou que nous les voyons repreſenter ſur un theatre, cela excite quelquefois en nous la triſteſſe, quelquefois la joye, ou l'amour, ou la haine, & generalement toutes les Paſſions, ſelon la diverſité des objets qui s'offrent à noſtre imagination; mais avec cela nous avons du plaiſir de les ſentir exciter en nous, & ce plaiſir eſt une joye intellectuelle, qui peut auſſi bien naiſtre de la triſteſſe, que de toutes les autres paſſions.

ARTICLE CXLVIII.

Que l'exercice de la vertu eſt un ſouverain remede contre les Paſſions.

OR d'autant que ces émotions interieures nous touchent de plus prés, & ont par conſequent beaucoup plus de pouvoir ſur nous, que les Paſſions dont elles different, qui ſe rencontrent avec elles, il eſt certain que pourveu que noſtre ame ait toûjours dequoy ſe contenter en ſon interieur, tous les troubles qui viennent d'ailleurs n'ont aucun pouvoir de luy nuire, mais plutoſt ils ſervent à augmenter ſa joye, en ce que voyant qu'elle ne peut eſtre offenſée par eux, cela luy fait connoiſtre ſa perfection. Et afin que noſtre ame ait ainſi dequoy eſtre contente, elle n'a beſoin que de ſuivre exacte-

ment la vertu. Car quiconque a veſcu en telle ſorte, que ſa conſcience ne luy peut reprocher qu'il ait jamais manqué à faire toutes les choſes qu'il a jugées eſtre les meilleures (qui eſt-ce que je nomme icy ſuivre la vertu) il en reçoit une ſatisfaction, qui eſt ſi puiſſante pour le rendre heureux, que les plus violens efforts des Paſſions, n'ont iamais aſſez de pouvoir pour troubler la tranquillité de ſon ame.

LES

PASSIONS
DE L'AME.

TROISIEME PARTIE.

DES PASSIONS particulieres.

ARTICLE CXLIX.

De l'Eſtime & du meſpris.

APrés avoir expliqué les ſix Paſſions primitives, qui ſont comme les genres dont toutes les autres ſont des eſpeces, je remarqueray icy ſuccintement ce

Digitized by Google

qu'il y a de particulier en chacune de ces autres, & je tiendray le meſme ordre, ſuivant lequel je les ay cy-deſſus denombrées. Les deux premieres ſont l'eſtime & le meſpris. Car bien que ces noms ne ſignifient ordinairement, que les opinions qu'on a ſans paſſion de la valeur de chaque choſe, toutefois à cauſe que de ces opinions il naiſt ſouvent des Paſſions, auſquelles on n'a point donné de noms particuliers, il me ſemble que ceux cy leur peuvent eſtre attribuez. Et l'eſtime, entant qu'elle eſt une paſſion, eſt une inclination qu'a l'ame à ſe repreſenter la valeur de la choſe eſtimée, laquelle inclination eſt cauſée par un mouvement particulier des eſprits, tellement conduits dans le cerveau, qu'ils fortifient les impreſſions qui ſervent à ce ſujet. Comme au contraire la Paſſion du Meſpris, eſt une inclination qu'a l'ame à conſiderer la baſſeſſe ou petiteſſe de ce qu'elle meſ-

priſe, cauſée par le mouvement des eſprits, qui fortifient l'idée de cette petiteſſe.

ARTICLE CL.

Que ces deux Paſſions ne ſont que des eſpeces d'Admiration.

AInſi ces deux Paſſions, ne ſont que des eſpeces d'Admiration. Car lors que nous n'admirons point la grandeur ny la petiteſſe d'un objet, nous n'en faiſons ny plus ny moins d'eſtat que la raiſon nous dicte que nous en devons faire; de façon que nous l'eſtimons, ou le meſpriſons alors ſans paſſion. Et bien que ſouvent l'eſtime ſoit excitée en nous par l'amour, & le meſpris par la haine, cela n'eſt pas univerſel, & ne vient que de ce qu'on eſt plus ou moins enclin à conſiderer la grandeur ou la petiteſſe d'un objet,

à raiſon de ce qu'on a plus ou moins d'affection pour luy.

ARTICLE CLI.

OR ces deux paſſions ſe peuvent generalement rapporter à toutes ſortes d'objets, mais elles ſont principalement remarquables quand nous les rapportons à nous meſme, c'eſt à dire, quand c'eſt noſtre propre merite que nous eſtimons ou meſpriſons. Et le mouvement des eſprits qui les cauſe eſt alors ſi manifeſte, qu'il change meſme la mine, les geſtes, la démarche, & generalement toutes les actions de ceux qui conçoivent une meilleure ou une plus mauvaiſe opinion d'eux-meſmes qu'à l'ordinaire.

ARTICLE CLII.

Pour quelle cauſe on peut s'eſtimer.

ET pource que l'une des principales parties de la ſageſſe, eſt de ſçavoir en quelle façon & pour quelle cauſe chacun ſe doit eſtimer ou meſpriſer, je taſcheray icy d'en dire mon opinion. Je ne remarque en nous qu'une ſeule choſe, qui nous puiſſe donner juſte raiſon de nous eſtimer, à ſçavoir l'uſage de noſtre libre arbitre, & l'Empire que nous avons ſur nos volontez. Car il n'y a que les ſeules actions qui dependent de ce libre arbitre, pour leſquelles nous puiſſions avec raiſon eſtre loüez ou blaſmez, & il nous rend en quelque façon ſemblables à Dieu, en nous faiſant maiſtres de nous meſmes, pourveu que nous ne perdions point par lâcheté les droits qu'il nous donne.

ARTICLE CLIV.

Quelle empeſche qu'on ne meſpriſe les autres.

CEux qui ont cette connoiſſance & ce ſentiment d'eux-meſmes ; ſe perſuadent facilement que chacun des autres hommes les peut auſſi avoir de ſoy , pource qu'il n'y a rien en cela qui depende d'autruy. C'eſt pourquoy ils Ne meſpriſent jamais perſonne : & bien qu'ils voyent ſouvent que les autres commettent des fautes, qui font paroiſtre leur foibleſſe, ils ſont toutefois plus enclins à les excuſer qu'à les blaſmer , & à croire que c'eſt plutoſt par manque de connoiſſance , que par manque de bonne volonté , qu'ils les commettent. Et comme ils ne penſent point eſtre de beaucoup inferieurs à ceux qui ont plus de biens , ou d'honneurs , ou meſme qui ont

plus d'eſprit, plus de ſçavoir, plus de beauté, ou generalement qui les ſurpaſſent en quelques autres perfections ; auſſi ne s'eſtiment-ils point beaucoup au deſſus de ceux qu'ils ſurpaſſent ; à cauſe que toutes ces choſes leur ſemblent eſtre fort peu conſiderables, à comparaiſon de la bonne volonté pour laquelle ſeule ils s'eſtiment, & laquelle ils ſuppoſent auſſi eſtre, ou du moins pouvoir eſtre, en chacun des autres hommes.

ARTICLE CLV.

En quoy conſiſte l'humilité vertueuſe.

AInſi les plus Genereux ont couſtume d'eſtre les plus humbles, & l'Humilité vertueuſe ne conſiſte qu'en ce que la reflexion que nous faiſons ſur l'infirmité de noſtre nature, & ſur les fautes que nous pouvons autrefois avoir com-

miſes, ou ſommes capables de commettre, qui ne ſont pas moindres que celles qui peuvent eſtre commiſes par d'autres, eſt cauſe que nous ne nous preferons à perſonne, & que nous penſons que les autres ayant leur libre arbitre auſſi bien que nous, ils en peuvent auſſi bien uſer.

ARTICLE CLVI.

Quelles ſont les proprietez de la generoſité; & comment elle ſert de remede contre tous les dereglemens des paſſions.

CEux qui ſont Genereux en cette façon, ſont naturellement portez à faire de grandes choſes, & toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne ſe ſentent capables; Et pource qu'ils n'eſtiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes, & de meſpri-

ſer ſon propre intereſt, pour ce ſujet ils ſont toûjours parfaitement courtois, affables & officieux envers un chacun. Et avec cela ils ſont entierement maiſtres de leurs Paſſions; particulierement des Deſirs, de la Jalouſie, & de l'Envie, à cauſe qu'il n'y a aucune choſe dont l'acquiſition ne depende pas d'eux, qu'ils penſent valoir aſſez pour meriter d'eſtre beaucoup ſouhaittée; & de la haine envers les hommes, à cauſe qu'ils les eſtiment tous; & de la Peur, à cauſe que la confiance qu'ils ont en leur vertu les aſſeure; & enfin de la Colere, à cauſe que n'eſtimant que fort peu toutes les choſes qui dépendent d'autruy, jamais ils ne donnent tant davantage à leurs ennemis, que de reconnoiſtre qu'ils en ſont offenſez.

Digitized by Google

ARTICLE CLVII.

De l'Orgueil.

TOus ceux qui conçoivent bonne opinion d'eux meſmes pour quelque autre cauſe, telle qu'elle puiſſe eſtre, n'ont pas une vraye Generoſité, mais ſeulement un Orgueil qui eſt toûjours fort vicieux, encore qu'il le ſoit d'autant plus, que la cauſe pour laquelle on s'eſtime eſt plus injuſte. Et le plus injuſte de toutes eſt, lors qu'on eſt orgueilleux ſans aucun ſujet, c'eſt à dire ſans qu'on penſe pour cela qu'il y ait en ſoy aucun merite, pour lequel on doive eſtre priſé : mais ſeulement pource qu'on ne fait point d'eſtat du merite, & que s'imaginant que la gloire n'eſt autre choſe qu'une uſurpation, l'on croit que ceux qui s'en attribuent le plus en ont le plus. Ce vice eſt ſi déraiſonnable

& ſi abſurd ; que j'aurois de la peine à croire qu'il y eut des hommes qui s'y laiſſaſſent aller, ſi jamais perſonne n'eſtoit loüé injuſtement ; mais la flatterie eſt ſi commune par tout, qu'il n'y a point d'homme ſi deffectueux, qu'il ne ſe voye ſouvent eſtimer pour des choſes qui ne meritent aucune loüange, ou meſme qui meritent du blaſme ; ce qui donne occaſion aux plus ignorans & aux plus ſtupides, de tomber en cette eſpece d'Orgueil.

ARTICLE CLVIII.

Que ſes effets ſont contraires à ceux de la generoſité.

MAis quelle que puiſſe eſtre la cauſe pour laquelle on s'eſtime, ſi elle eſt autre que la volonté qu'on ſent en ſoy-meſme, d'uſer toûjours bien de ſon libre arbitre, de laquelle j'ay dit que vient la Generoſité, elle produit toûjours un

Digitized by Google

Orgueil tres-blaſmable, & qui eſt ſi different de cette vraye Generoſité, qu'il a des effets entierement contraires. Car tous les autres biens, comme l'eſprit, la beauté, les richeſſes, les honneurs, &c. ayant couſtume d'eſtre d'autant plus eſtimez, qu'ils ſe trouvent en moins de perſonnes, & meſme eſtant pour la pluſpart de telle nature, qu'ils ne peuvent eſtre communiquez à pluſieurs, cela fait que les orgueilleux taſchent d'abaiſſer tous les autres hommes, & qu'étant eſclaves de leurs Deſirs, ils ont l'ame inceſſamment agitée de Haine, d'Envie, de Jalouſie, ou de Colere.

ARTICLE CLIX.

De l'Humilité vitieuſe.

POur la baſſeſſe ou humilité vicieuſe, elle conſiſte principalement en ce qu'on ſe ſent foible ou

peu reſolu, & que, comme ſi on n'avoit pas l'uſage entier de ſon libre arbitre, on ne ſe peut empeſcher de faire des choſes, dont on ſçait qu'on ſe repentira par apres; Puis auſſi en ce qu'on croit ne pouvoir ſubſiſter par ſoy-meſme, ny ſe paſſer de pluſieurs choſes, dont l'acquiſition dépend d'autruy. Ainſi elle eſt directement oppoſée à la Generoſité, & il arrive ſouvent que ceux qui ont l'eſprit le plus bas, ſont les plus arrogans & ſuperbes, en meſme façon que les plus genereux ſont les plus modeſtes & les plus humbles. Mais au lieu que ceux qui ont l'eſprit fort & genereux, ne changent point d'humeur pour les proſperitez ou adverſitez qui leur arrivent, ceux qui l'ont foible & abjet ne ſont conduits que par la fortune; & la proſperité ne les enfle pas moins que l'adverſité les rend humbles. Meſme on voit ſouvent qu'ils s'abaiſſent honteuſement, auprés de

ceux dont ils attendent quelque profit ou craignent quelque mal, & qu'au meſme temps ils s'élevent inſolemment, au deſſus de ceux deſquels ils n'eſperent ny ne craignent aucune choſe.

ARTICLE CLX.

Quel eſt le mouvement des eſprits en ces Paſſions.

AU reſte il eſt aiſé à connoiſtre que l'Orgueil & la Baſſeſſe ne ſont pas ſeulement des vices, mais auſſi des Paſſions, à cauſe que leur émotion paroiſt fort à l'exterieur en ceux qui ſont ſubitement enflez ou abatus par quelque nouvelle occaſion. Mais on peut douter ſi la Generoſité & l'Humilité, qui ſont des vertus, peuvent auſſi eſtre des Paſſions, pource que leurs mouvemens paroiſſent moins, & qu'il ſemble que la vertu ne ſymboliſe pas tant avec la Paſ-

ſion, que fait le vice. Toutefois je ne voy point de raiſon, qui empeſche que le meſme mouvement des eſprits, qui ſert à fortifier une penſée, lors qu'elle a un fondement qui eſt mauvais, ne la puiſſe auſſi fortifier, lors qu'elle en a un qui eſt juſte. Et pource que l'Orgueil & la Generoſité, ne conſiſtent qu'en la bonne opinion qu'on a de ſoy-meſme, & ne different qu'en ce que cette opinion eſt injuſte en l'un & juſte en l'autre, il me ſemble qu'on les peut rapporter à une meſme Paſſion, laquelle eſt excitée par un mouvement compoſé de ceux de l'Admiration, de la Joye, & de l'Amour, tant de celle qu'on a pour ſoy, que de celle qu'on a pour la choſe qui fait qu'on s'eſtime. Comme au contraire le mouvement qui excite l'Humilité, ſoit vertueuſe ſoit vicieuſe, eſt compoſé de ceux de l'Admiration, de la Triſteſſe, & de l'Amour qu'on a pour ſoy-meſme, meſlée

avec

avec la Haine qu'on a pour les defauts, qui font qu'on ſe mépriſe; Et toute la difference que je remarque en ces mouvemens, eſt que celuy de l'Admiration a deux proprietez; la premiere que la ſurpriſe le rend fort dés ſon commencement; & l'autre, qu'il eſt égal en ſa continuation, c'eſt à dire que les eſprits continuent à ſe mouvoir d'une meſme teneur dans le cerveau. Deſquelles proprietez la premiere ſe rencontre bien plus en l'Orgueil & en la Baſſeſſe, qu'en la Generoſité & en l'Humilité vertueuſe; & au contraire la derniere ſe remarque mieux en celles-cy qu'aux deux autres. Dont la raiſon eſt, que le vice vient ordinairement de l'ignorance, & que ce ſont ceux qui ſe connoiſſent le moins, qui ſont les plus ſujets à s'enorgueillir, & à s'humilier plus qu'ils ne doivent, à cauſe que tout ce qui leur arrive de nouveau les ſurprend, & fait que ſe l'attribuant

à eux-meſmes ils s'admirent, & qu'ils s'eſtiment ou ſe meſpriſent, ſelon qu'ils jugent que ce qui leur arrive eſt à leur advantage ou n'y eſt pas. Mais pource que ſouvent aprés une choſe qui les a enorgueillis, il en ſurvient une autre qui les humilie, le mouvement de leurs Paſſions eſt veritable. Au contraire il n'y a rien en la generoſité, qui ne ſoit compatible avec l'humilité vertueuſe, ny rien ailleurs qui les puiſſe changer; ce qui fait que leurs mouvemens ſont fermes, conſtans, & toûjours fort ſemblables à eux meſmes. Mais ils ne viennent pas tant de ſurpriſe, pource que ceux qui s'eſtiment en cette façon connoiſſent aſſez quelles ſont les cauſes qui font qu'ils s'eſtiment. Toutefois on peut dire que ces cauſes ſont ſi merveilleuſes (à ſçavoir la puiſſance d'uſer de ſon libre arbitre, qui fait qu'on ſe priſe ſoy meſme, & les infirmitez du ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui

ſont, qu'on ne s'eſtime pas trop) qu'à toutes les fois qu'on ſe les repreſente de nouveau, elles donnent toûjours une nouvelle Admiration.

ARTICLE CLXI.

Comment la Generoſité peut eſtre acquiſe.

ET il faut remarquer que ce qu'on nomme communément des vertus, ſont des habitudes en l'ame qui la diſpoſent à certaines penſées, en ſorte qu'elles ſont differentes de ces penſées, mais qu'elles les peuvent produire, & reciproquement eſtre produites par elles. Il faut remarquer auſſi que ces penſées peuvent eſtre produites par l'ame ſeule, mais qu'il arrive ſouvent que quelque mouvement des eſprits les fortifie, & que pour lors elles ſont des actions de vertu, & enſemble des Paſſions de l'ame,

Ainſi encore qu'il n'y ait point de vertu, à laquelle il ſemble que la bonne naiſſance contribuë tant, qu'à celle qui fait qu'on ne s'eſtime que ſelon ſa juſte valeur ; & qu'il ſoit aiſé à croire que toutes les ames que Dieu met en nos corps, ne ſont pas également nobles & fortes, (ce qui eſt cauſe que j'ay nommé cette vertu Generoſité, ſuivant l'uſage de noſtre Langue, plutoſt que Magnanimité, ſuivant l'uſage de l'Eſcole, où elle n'eſt pas fort connuë) il eſt certain neanmoins que la bonne inſtitution ſert beaucoup, pour corriger les defauts de la naiſſance ; & que ſi on s'occupe ſouvent à conſiderer ce que c'eſt que le libre arbitre, & combien ſont grands les avantages qui viennent de ce qu'on a une ferme reſolution d'en bien uſer : comme auſſi d'autre coſté, combien ſont vains & inutiles tous les ſoins qui travaillent les ambitieux ; on peut exciter en ſoy la Paſſion, &

en ſuitte acquerir la vertu de Generoſité, laquelle eſtant comme la clef de toutes les autres vertus, & un remede general contre tous les dereglemens des Paſſions, il me ſemble que cette conſideration merite bien d'eſtre remarquée.

ARTICLE CLXII.

De la Veneration.

LA Veneration ou le reſpect, eſt une inclination de l'ame, non ſeulement à eſtimer l'objet qu'elle revere, mais auſſi à ſe ſoûmettre à luy avec quelque crainte, pour taſcher de ſe le rendre favorable. De façon que nous n'avons de la Veneration que pour les cauſes libres, que nous jugeons capables de nous faire faire du bien ou du mal, ſans que nous ſçachions lequel des deux elles feront. Car nous avons de l'Amour & de la devotion, plutoſt qu'une ſimple

Veneration pour celles de qui nous n'attendons que du bien, & nous avons de la haine pour celles de qui nous n'attendons que du mal ; & ſi nous ne jugeons point que la cauſe de ce bien ou de ce mal ſoit libre nous ne nous ſoûmettons point à elle pour taſcher de l'avoir favorable. Ainſi quand les Payens avoient de la veneration pour des bois, des fontaines, ou des montagnes, ce n'eſtoit pas proprement ces choſes mortes qu'ils reveroient, mais les Divinitez qu'ils penſoient y preſider. Et le mouvement des eſprits qui excite l'Admiration, & de celuy qui excite la Crainte, de laquelle je parleray cy-apres.

ARTICLE CLXIII.

Du Dédain.

TOut de meſme ce que je nomme le Dédain, eſt l'inclination qu'a l'ame à meſpriſer une cauſe libre, en jugeant que bien que de ſa nature elle ſoit capable de faire du bien & du mal, elle eſt neanmoins ſi fort au deſſous de nous, qu'elle ne nous peut faire ny l'un ny l'autre. Et le mouvement des eſprits qui l'excite, eſt compoſé de ceux qui excitent l'Admiration, & la Securité, ou la Hardieſſe.

ARTICLE CLXIV.

De l'uſage de ces deux Paſſions.

ET c'eſt la Generoſité, & la Foibleſſe de l'eſprit ou la baſſeſſe, qui determinent le bon & le mauvais uſage de ces deux Paſſions.

Car d'autant qu'on a l'ame plus noble & plus genereuſe, d'autant a t'on plus d'inclination à rendre à chacun ce qui luy appartient ; & ainſi on n'a pas ſeulement une tres-profonde Humilité au regard de Dieu, mais auſſi on rend ſans repugnance tout l'honneur & le reſpect qui eſt deu aux hommes, à chacun ſelon le rang & l'authorité qu'il a dans le monde, & on ne meſpriſe rien que les vices. Au contraire ceux qui ont l'eſprit bas & foible, ſont ſujets à pecher par excez, quelquefois en ce qu'ils reverent & craignent des choſes qui ne ſont dignes que de meſpris, & quelquefois en ce qu'ils dédaignent inſolemment, celles qui meritent le plus d'eſtre reverées. Et ils paſſent ſouvent fort promptement de l'extréme impieté à la ſuperſtition ; puis de la ſuperſtition à l'impieté, en ſorte qu'il n'y a aucun vice ny aucun dereglement d'eſprit dont ils ne ſoient capables.

ARTICLE CLXV.

De l'Esperance & de la Crainte.

L'Esperance est une disposition de l'ame à se persuader que ce qu'elle desire adviendra, laquelle est causée par un mouvement particulier des esprits, à sçavoir par celuy de la Joye & du Desir meslez ensemble. Et la Crainte est une autre disposition de l'ame, qui luy persuade qu'il n'adviendra pas. Et il est à remarquer que bien que ces deux Passions soient contraires, on les peut neanmoins avoir toutes deux semblable, à sçavoir lors qu'on se represente en mesme temps diverses raisons, dont les unes font juger que l'accomplissement du Desir est facile, les autres le font paroistre difficile.

Digitized by Google

ARTICLE CLXVI.

De la Securité, & du Deſeſpoir.

ET jamais l'une de ces Paſſions n'accompagne le Deſir, qu'elle ne laiſſe quelque place à l'autre. Car lors que l'Eſperance eſt ſi forte, qu'elle chaſſe entierement la Crainte, elle change de nature, & ſe nomme Securité ou aſſeurance. Et quand on eſtaſſeuré que ce qu'on deſire adviendra, qu'on continuë à vouloir qu'il advienne, on ceſſe neanmoins d'eſtre agité de la paſſion du deſir, qui en faiſoit rechercher l'évenement avec inquietude. Tout de meſme lors que la crainte eſt ſi extréme, qu'elle oſte tout lieu à l'eſperance, elle ſe convertit en deſeſpoir : & ce deſeſpoir repreſentant la choſe comme impoſſible, eſteint entierement le deſir, lequel ne ſe porte qu'aux choſes poſſibles.

Digitized by Google

ARTICLE CLXVII.

De la jalouſie.

LA jalouſie eſt une eſpece de crainte, qui ſe rapporte au deſir qu'on a de ſe conſerver la poſſeſſion de quelque bien, & elle ne vient pas tant à la force des raiſons, qui font juger qu'on le peut perdre, que de la grande eſtime qu'on en fait, laquelle eſt auſe qu'on examine juſques aux moindres ſujets de ſoupçon, & qu'on les prend pour des raiſons fort conſiderables.

ARTICLE CLXVIII.

En quoy cette Paſſion peut eſtre honneſte.

ET pource qu'on doit avoir plus de ſoin de conſerver les biens qui ſont fort grands, que ceux qui

ſont moindres, cette Paſſion peut eſtre juſte & honneſte en quelques occaſions. Ainſi par exemple un Capitaine qui garde une place de grande importence, a droit d'en eſtre joloux, c'eſt à dire de ſe defier de tous les moyens par leſquels elle pourroit eſtre ſurpriſe ; & une honneſte femme n'eſt pas blaſmée d'eſtre jalouſe de ſon honneur, c'eſt à dire de ne ſe garder pas ſeulement de malfaire, mais auſſi d'éviter juſques aux moindres ſujets de médiſance.

ARTICLE CLXIX.

En quoy elle eſt blamable.

MAis on ſe mocque d'un avaricieux, lors qu'il eſt jaloux de ſon treſor, c'eſt à dire lors qu'il le couve des yeux, & ne s'en veut jamais éloigner, de peur qu'il luy ſoit dérobé : car l'argent ne vaut pas la peine d'eſtre

gardé avec tant de ſoin. Et on meſpriſe un homme qui eſt jaloux de ſa femme, pour ce que c'eſt un teſmoignage qu'il ne l'aime pas de la bonne ſorte ; & qu'il a mauvaiſe opinion de ſoy ou d'elle. Je dis qu'il ne l'aime pas de la bonne ſorte ; car s'il avoit une vraye amour pour elle, il n'auroit aucune inclination à s'en défier. Mais ce n'eſt pas proprement elle qu'il aime, c'eſt ſeulement le bien qu'il imagine conſiſter à en avoir ſeul la poſſeſſion, & il ne craindroit pas de perdre ce bien, s'il ne jugeoit qu'il en eſt indigne, ou bien que ſa femme eſt infidelle. Au reſte cette Paſſion ne ſe rapporte qu'aux ſoupçons & aux défiances : car ce n'eſt pas proprement eſtre jaloux, que de taſcher d'éviter quelque mal, lors qu'on a juſte ſujet de le craindre.

ARTICLE CLXX.

De l'Irresolution.

L'Irresolution est aussi une espece de crainte, qui retenant l'ame comme en balance, entre plusieurs actions qu'elle peut faire est cause qu'elle n'en execute aucune, & ainsi qu'elle a du temps pour choisir avant que de se determiner. En quoy veritablement elle a quelque usage qui est bon. Mais lors qu'elle dure plus qu'il ne faut, & qu'elle fait employer à deliberer le temps qui est requis pour agir, elle est fort mauvaise. Or je dis qu'elle est une espece de crainte, nonobstant qu'il puisse arriver, lors qu'on a le choix de plusieurs choses, dont la bonté paroist fort égale, qu'on demeure incertain & irresolu, sans qu'on ait pour cela aucune crainte. Car cette sorte d'Irresolution vient seulement du

ſujet qui ſe preſente, & non point d'aucune émotion des eſprits ; c'eſt pourquoy elle n'eſt pas une Paſſion, ſi ce n'eſt que la crainte qu'on a de manquer en ſon choix, en augmente l'incertitude. Mais cette crainte eſt ſi ordinaire & ſi forte en quelques-uns, que ſouvent encore qu'ils n'ayent point à choiſir, & qu'ils ne voyent qu'une ſeule choſe à prendre ou à laiſſer, elle les retient, & fait qu'ils s'arreſtent inutilement à en chercher d'autres. Et lors c'eſt un excez d'Irreſolution, qui vient d'un trop grand deſir de bien faire, & d'une foibleſſe de l'entendement, lequel n'ayant point de notions claires & diſtinctes, en a ſeulement beaucoup de confuſes. C'eſt pourquoy le remede contre cet excez, eſt de s'accouſtumer à former des jugemens certains & determinez, touchant toutes les choſes qui ſe preſentent, & à croire qu'on s'acquitte toûjours de ſon devoir lors

qu'on fait ce qu'on juge eſtre le meilleur, encore que peut-eſtre on juge tres-mal.

ARTICLE CLXXI.

Du Courage & de la Hardieſſe.

LE Courage, lors que c'eſt une Paſſion, & non point une habitude ou inclination naturelle, eſt une certaine chaleur ou agitation, qui diſpoſe l'ame à ſe porter puiſſamment à l'execution des choſes qu'elle veut faire, de quelle nature qu'elles ſoient. Et la Hardieſſe eſt une eſpece de courage, qui diſpoſe l'ame à l'execution des choſes qui ſont les plus dangereuſes.

ARTICLE CLXXII.

De l'emulation.

ET l'emulation en eſt auſſi une eſpece, mais en un autre ſens. Car on peut conſiderer le courage comme un genre, qui ſe diviſe en autant d'eſpeces qu'il y a d'objets differens, & en autant d'autres qu'il a de cauſes, en la premiere façon la hardieſſe eſt une eſpece, en l'autre l'emulation. Et cette derniere n'eſt autre choſe qu'une chaleur, qui diſpoſe l'ame à entreprendre des choſes, qu'elle eſpere luy pouvoir reuſſir, pource qu'elle les voit reuſſir à d'autres; & ainſi c'eſt une eſpece de courage, duquel la cauſe externe eſt l'exemple. Je dis la cauſe externe, pource qu'il doit outre cela y en avoir toûjours une interne, qui conſiſte en ce qu'on a le corps tellement diſpoſé, que le deſir &

l'eſperance ont plus de force à faire aller quantité de ſang vers le cœur, que la crainte ou le deſeſpoir à l'empeſcher.

ARTICLE CLXXIII.

Comment la hardieſſe dépend de l'eſperance.

CAr il eſt à remarquer que bien que l'objet de la hardieſſe ſoit la difficulté, de laquelle ſuit ordinairement la crainte, ou meſme le deſeſpoir, en ſorte que c'eſt dans les affaires les plus dangereuſes & les plus deſeſperées, qu'on employe le plus de hardieſſe & de Courage; Il eſt beſoin neanmoins qu'on eſpere, ou meſme qu'on ſoit aſſeuré, que la fin qu'on ſe propoſe reüſſira, pour s'oppoſer avec vigueur aux difficultez qu'on rencontre. Mais cette fin eſt differente de cet objet. Car on ne ſçauroit eſtre aſſeuré & deſeſperé d'une meſ-

me choſe, en meſme temps. Ainſi quand les Decies ſe jettoient au travers des ennemis, & couroient à une mort certaine, l'objet de leur Hardieſſe eſtoit la difficulté de conſerver leur vie pendant cette action, pour laquelle difficulté ils n'avoient que du deſeſpoir ; car ils eſtoient certains de mourir ; mais leur fin eſtoit d'animer leurs ſoldats par leur exemple, & de leur faire gagner la victoire, pour laquelle ils avoient de l'eſperance ; ou bien auſſi leur fin eſtoit d'avoir de la gloire apres leur mort, de laquelle ils eſtoient aſſurez.

ARTICLE CLXXIV.

De la Laſcheté & de la Peur.

LA laſcheté eſt directement oppoſée au courage, & c'eſt une langueur ou froideur qui empeſche l'ame de ſe porter à l'execution des choſes qu'elle feroit, ſi

elle estoit exempte de cette Passion. Et la peur ou l'espouvante, qui est contraire à la hardiesse, n'est pas seulement une froideur, mais aussi un trouble & un estonnement de l'ame, qui luy oste le pouvoir de resister aux maux qu'elle pense estre proches.

ARTICLE CLXXV.

De l'usage de la lascheté.

OR encore que je ne me puisse persuader que la nature ait donné aux hommes quelque passion qui soit toûjours vicieuse, & n'ait aucun usage bon & loüable, j'ay toutefois bien de la peine à deviner à quoy ces deux peuvent servir. Il me semble seulement que la lascheté a quelque usage lors qu'elle fait qu'on est exempt des peines, qu'on pourroit estre incité à prendre par des raisons vray semblables, si d'autres raisons plus cer-

taines, qui les ont fait juger inutiles, n'avoient excité cette Paſſion. Car outre qu'elle exempte l'ame de ces peines, elle ſert auſſi alors pour le corps, en ce que retardant le mouvement des eſprits, elle empeſche qu'on ne diſſipe ſes forces. Mais ordinairement elle eſt tres-nuiſible, à cauſe qu'elle detourne la volonté des actions utiles. Et pource qu'elle ne vient que de ce qu'on n'a pas aſſez d'eſperance ou de deſir, il ne faut qu'augmenter en ſoy ces deux paſſions, pour la coriger.

ARTICLE CLXXVI.

De l'uſage de la peur.

POur ce qui eſt de la Peur ou de l'Eſpouvente, je ne voy point qu'elle puiſſe jamais eſtre loüable ny utile, auſſi n'eſt-ce pas une Paſſion particuliere, c'eſt ſeulement un excez de Laſcheté, d'Eſtonne-

ment, & de crainte, lequel eſt toûjours vicieux ; ainſi que la Hardieſſe eſt un excez de Courage, qui eſt toûjours bon, pourveu que la fin qu'on ſe propoſe ſoit bonne. Et pource que la principale cauſe de la Peur eſt la ſürpriſe, il n'y a rien de meilleur pour s'en exempter, que d'uſer de premeditation, & de ſe preparer à tous les evenemens, la crainte deſquels la peut cauſer.

ARTICLE CLXXVII.

Du remords.

LE remords de conſcience eſt une eſpece de Triſteſſe, qui vient du doute qu'on a qu'une choſe qu'on fait ou qu'on a faite, n'eſt pas bonne. Et il preſuppoſe neceſſairement le doute. Car ſi on eſtoit entierement aſſeuré que ce qu'on fait fuſt mauvais, on s'abſtiendroit de le faire ; d'autant que la volonté ne ſe porte qu'aux choſes qui ont quelque apparence de

bonté. Et ſi on eſtoit aſſeuré que ce qu'on a déja fait fut mauvais, on en auroit du repentir non pas ſeulement du remords. Or l'uſage de cette Paſſion, eſt de faire qu'on examine ſi la choſe dont on doute eſt bonne ou non, ou d'empeſcher qu'on ne la faſſe une autrefois, pendant qu'on n'eſt pas aſſeuré qu'elle ſoit bonne. Mais pource qu'elle preſuppoſe le mal, le meilleur ſeroit qu'on n'euſt jamais ſujet de la ſentir ; & on la peut prevenir par les meſmes moyens, par leſquels on ſe peut exempter de l'Irreſolution.

ARTICLE CLXXVIII

De la Mocquerie.

LA Deriſion ou Moquerie eſt une eſpece de Joye meſlée de Haine, qui vient de ce qu'on apperçoit quelque petit mal en une perſonne, qu'on penſe en eſtre digne,

On a de la Haine pour ce mal, & on a de la Joye de le voir en celuy qui en eſt digne, & lors que cela ſurvient inopinément, la ſurpriſe de l'Admiration eſt cauſe qu'on s'éclate de rire, ſuivant ce qui a eſté dit cy-deſſus de la nature du ris. Mais ce mal doit eſtre petit : car s'il eſt grand on ne peut croire que celuy qui l'a en ſoit digne, ſi ce n'eſt qu'on ſoit de fort mauvais naturel, ou qu'on luy porte beaucoup de Haine.

ARTICLE CLXXIX.

Pourquoy les plus imparfaits ont couſtume d'eſtre les plus mocqueurs.

ET on voit que ceux qui ont des defauts fort apparens, par exemple qui ſont bioteux, borgnes, boſſus, ou qui ont receu quelque affront en public, ſont particuliérement

ment enclins à la mocquerie. Car desirant voir tous les autres aussi disgraciez qu'eux, ils sont bien aises des maux qui leur arrivent, & ils les en estiment dignes.

ARTICLE CLXXX.

De l'usage de la Raillerie.

POur ce qui est de la Raillerie modeste, qui reprend utilement les vices en les faisant paroistre ridicules, sans toutefois qu'on en rie soy-mesme, ny qu'on tesmoigne aucune haine contre les personnes, elle n'est pas une Passion, mais une qualité d'honneste homme, laquelle fait paroistre la gayeté de son humeur, & la tranquillité de son ame, qui sont des marques de vertu; & souvent aussi l'adresse de son esprit, en ce qu'il sçait donner une apparence agreable aux choses dont il se moque.

ARTICLE CLXXXI.

De l'uſage du Ris en la raillerie.

ET il n'eſt pas deshonneſte de rire lors qu'on entend les railleries d'un autre ; meſme elles peuvent eſtre telles, que ce ſeroit eſtre chagrin de n'en rire pas. Mais lors qu'on raille ſoy-meſme, il eſt plus ſeant de s'en abſtenir, afin de ne ſembler pas eſtre ſurpris par les choſes qu'on dit, ny admirer l'adreſſe qu'on a de les inventer ; Et cela fait qu'elles ſurprennent dautant plus ceux qui les oyent.

ARTICLE CLXXXII.

De l'Envie.

CE qu'on nomme communément Envie, eſt un vice qui conſiſte en une perverſité de nature, qui fait que certaines gens ſe

faſchent du bien qu'ils voyent arriver aux autres hommes. Mais je me ſers icy de ce mot, pour ſignifier une Paſſion qui n'eſt pas toûjours vicieuſe. L'Envie donc entant qu'elle eſt une Paſſion, eſt une eſpece de Triſteſſe meſlée de Haine, qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on penſe en eſtre dignes. Ce qu'on ne peut penſer avec raiſon, que des biens de fortune. Car pour ceux de l'ame, ou meſme du corps, entant qu'on les a de naiſſance, c'eſt aſſez en eſtre digne, que de les avoir receus de Dieu avant qu'on fuſt capable de commettre aucun mal.

ARTICLE CLXXXIII.

Comment elle peut eſtre juſte, ou injuſte.

MAis lors que la fortune envoye des biens à quelqu'un, dont il eſt veritablement indignes,

de Haine pour ceux qui les previennent, en l'acquiſition d'un bien qui n'eſt pas communicable à pluſieurs, & qu'ils avoient deſiré pour eux-meſmes, bien que ceux qui l'ont acquis en ſoient autant ou plus dignes. Et ce qui eſt ordinairement le plus envié, c'eſt la gloire. Car encore que celle des autres n'empeſche pas que nous n'y puiſſions aſpirer, elle en rend toutefois l'accez plus difficile, & en rencherit le prix.

ARTICLE CLXXXIV.

D'où vient que les Envieux ſont ſujets à avoir le teint plombé.

AU reſte il n'y a aucun vice qui nuiſe tant à la felicité des hommes, que celuy de l'envie. Car outre que ceux qui en ſont entachez s'affligent eux-meſmes, ils troublent auſſi de tout leur pouvoir le plaiſir des autres. Et ils ont

ordinairement le teint plombé, c'eſt à dire paſle, meſlé de jaune & de noir, & comme de ſang meurtry, d'où vient que l'Envie eſt nommée *livor* en Latin. Ce qui s'accorde fort bien avec ce qui a eſté dit cy-deſſus, des mouvemens du ſang en la Triſteſſe & en la Haine. Car celle-cy fait que la bile jaune qui vient de la partie inferieure du foye, & la noire qui vient de la rate, ſe repandent du cœur par les arteres en toutes les veines; & celle-là fait que le ſang des veines a moins de chaleur, & coule plus lentement qu'à l'ordinaire, ce qui ſuffit pour rendre la couleur livide. Mais pource que la bile tant jaune que noire, peut auſſi eſtre envoyée dans les veines par pluſieurs autres cauſes, & que l'Envie ne les y pouſſe pas en aſſez grande quantité pour changer la couleur du teint, ſi ce n'eſt qu'elle ſoit fort grande & de longue durée, on ne doit pa penſer que tous ceux en qui on voit cette couleur y ſoient enclins.

Digitized by Google

ARTICLE CLXXXV.

De la Pitié.

LA Pitié eſt une eſpece de Triſteſſe, meſlée d'amour ou de bonne volonté envers ceux à qui nous voyons ſouffrir quelque mal, duquel nous les eſtimons indignes. Ainſi elle eſt contraire à l'Envie à raiſon de ſon objet, & à la moquerie, à cauſe qu'elle les conſidere d'autre façon.

ARTICLE CLXXXVI.

Qui ſont les plus pitoyables.

CEux qui ſe ſentent fort foibles, & fort ſujets aux adverſitez de la fortune, ſemblent eſtre plus enclins à cette paſſion que les autres, à cauſe qu'ils ſe repreſentent le mal d'autruy comme leur pouvant arriver ; & ainſi ils ſont

émus à la Pitié, plutoſt par l'Amour qu'ils ſe portent à eux meſmes, que par celle qu'ils ont pour les autres.

ARTICLE CLXXXVII.

Comment les plus genereux ſont touchez de cette Paſſion.

MAis neanmoins ceux qui ſont les plus genereux, & qui ont l'eſprit le plus fort, en ſorte qu'ils ne craignent aucun mal pour eux, & ſe tiennent au delà du pouvoir de la fortune, ne ſont pas exempts de Compaſſion, lors qu'ils voyent l'infirmité des autres hommes, & qu'ils entendent leurs plaintes. Car c'eſt une partie de la Generoſité, que d'avoir de la bonne volonté pour un chacun. Mais la Triſteſſe de cette Pitié n'eſt pas amere; & comme celle que cauſent les actions funeſtes qu'on voit repreſenter ſur un theatre, elle eſt

plus dans l'exterieur & dans le ſens, que dans l'interieur de l'ame, laquelle a cependant la ſatisfaction de penſer, qu'elle fait ce qui eſt de ſon devoir, en ce qu'elle compatit avec des affligez. Et il y a en cela de la difference, qu'au lieu que le vulgaire a compaſſion de ceux qui ſe plaignent, à cauſe qu'il penſe que les maux qu'ils ſouffrent ſont fort faſcheux, le principal objet de la Pitié des plus grands hommes, eſt la foibleſſe de ceux qu'ils voyent ſe plaindre; à cauſe qu'ils n'eſtiment point qu'aucun accident qui puiſſe arriver, ſoit un ſi grand mal, qu'eſt la lâcheté de ceux qui ne le peuvent ſouffrir avec conſtance, & bien qu'ils haïſſent les vices, ils ne haïſſent point pour cela ceux qu'ils y voyent ſujets; ils ont ſeulement pour eux de la Pitié.

ARTICLE CLXXXVIII.

Qui ſont ceux qui n'en ſont point touchez.

MAis il n'y a que les eſprits malins & envieux, qui haïſſent naturellement tous les hommes, ou bien ceux qui ſont ſi brutaux, & tellement aveuglez par la bonne fortune, ou deſeſperez par la mauvaiſe, qu'ils ne penſent point qu'aucun mal leur puiſſe arriver, qui ſoient inſenſible à la pitié.

ARTICLE CLXXXIX.

Pourquoy cette paſſion excite à pleurer.

AU reſte on pleure fort ayſément en cette Paſſion, à cauſe que l'amour envoyant beaucoup de ſang vers le cœur, fait qu'il ſort beaucoup de vapeurs par les yeux;

Digitized by Google

& que la froideur de la Triſteſſe, retardant l'agitation de ces vapeurs, fait qu'elles ſe change en larmes. ſuivant ce qui a eſté dit cy-deſſus.

ARTICLE CXC.

De la ſatisfaction de ſoy-meſme.

LA Satisfaction, qu'ont toûjours ceux qui ſuivent conſtamment la vertu, eſt une habitude en leur ame, qui ſe nomme tranquillité & repos de conſcience. Mais celle qu'on acquiert de nouveau, lors qu'on a fraiſchement fait quelque action qu'on penſe bonne, eſt une Paſſion à ſçavoir une eſpece de joye, laquelle je croy eſtre la plus douce de toutes, pource que ſa cauſe ne dépend que de nous meſmes. Toutefois lors que cette cauſe n'eſt pas juſte, c'eſt à dire lors que les actions dont on tire beaucoup de ſatisfaction, ne ſont pas de grande

importance ou meſme qu'elles ſont vicieuſes, elle eſt ridicule, & ne ſert qu'à produire un orgueil & une arrogance impertinente. Ce qu'on peut particulierement remarquer en ceux qui croyant eſtre devots ſont ſeulement bigots & ſuperſtitieux, c'eſt à dire qui ſous ombre qu'ils vont ſouvent à l'Egliſe, qu'ils recitent force prieres, qu'ils portent les cheveux courts, qu'ils jeuſnent, qu'ils donnent l'aumoſne, penſent eſtre entierement parfaits, & s'imaginent qu'ils ſont ſi grands amis de Dieu, qu'ils ne ſçauroient rien faire qui luy déplaiſe, & que tout ce que leur dicte leur Paſſion eſt un bon zele; bien qu'elle leur dicte quelquefois les plus grands crimes qui puiſſent eſtre commis par des hommes, comme de trahir des villes, de tuër des Princes, d'exterminer des peuples entiers, pour cela ſeul qu'ils ne ſuivent pas leurs opinions.

ARTICLE CXCI.

Du Repentir.

LE Repentir eſt directement contraire à la ſatisfaction de ſoy-meſme; & c'eſt une eſpece de Triſteſſe, qui vient de ce qu'on croit avoir fait quelque mauvaiſe action; & elle eſt tres amere, pource que ſa cauſe ne vient que de nous. Ce qui n'empeſche pas neanmoins qu'elle ne ſoit fort utile, lors qu'il eſt vray que l'action dont nous nous repentons eſt mauvaiſe, & que nous en avons une connoiſſance certaine, pource qu'elle nous incite à mieux faire une autrefois. Mais il arrive ſouvent, que les eſprits foibles ſe repentent des choſes qu'ils ont faites, ſans ſçavoir aſſurément qu'elles ſoient mauvaiſes; ils ſe le perſuadent ſeulement à cauſe qu'ils le craignent, & s'ils avoient fait le

contraire, ils s'en repentiroient en meſme façon : ce qui eſt en eux une imperfection digne de Pitié. Et les remedes contre ce defaut, ſont les meſmes qui ſervent à oſter l'Irreſolution.

ARTICLE CXCII.

De la Faveur.

LA Faveur eſt proprement un Deſir de voir arriver du bien à quelqu'un, pour qui on a de la bonne volonté : mais je me ſers icy de ce mot, pour ſignifier cette volonté, entant qu'elle eſt excitée en nous par quelque bonne action de celuy pour qui nous l'avons. Car nous ſommes naturellement portez à aimer ceux qui font des choſes que nous eſtimons bonnes, encore qu'il ne nous en revienne aucun bien. La Faveur en cette ſignification eſt une eſpece d'Amour, non point de Deſir, encore

que le Desir de voir arriver du bien à celuy qu'on favorise, l'accompagne tousiours. Et elle est ordinairement jointe à la Pitié, à cause que les disgraces que nous voyons arriver aux mal-heureux, sont cause que nous faisons plus de reflexion sur leurs merites.

ARTICLE CXCIII.

De la Reconnoissance.

LA Reconnoissance est aussi une espece d'Amour, excitée en nous par quelque action de celuy pour qui nous l'avons, & par laquelle nous croyons qu'il nous a fait quelque bien, ou du moins qu'il en a eu intention. Ainsi elle contient tout le mesme que la Faveur, & cela de plus qu'elle est fondée sur une action qui nous touche, & dont nous avons Desir de nous revancher. C'est pourquoy elle a beaucoup plus de force,

principalement dans les ames tant ſoit peu nobles & genereuſes.

ARTICLE CXCIV.

De l'Ingratitude.

POur l'Ingratitude, elle n'eſt pas une Paſſion ; car la nature n'a mis en nous aucun mouvement des eſprits qui l'excite ; mais elle eſt ſeulement un vice directement oppoſé à la reconnoiſſance, en tant que celle-cy eſt toûjours vertueuſe & l'un des principaux liens de la ſocieté humaine. C'eſt pourquoy ce vice n'appartient qu'aux hommes brutaux, & fortement arrogans, qui penſent que toutes choſes leur ſont deuës ; ou aux ſtupides, qui ne font aucune reflexion ſur les biens faits qu'ils reçoivent, ou aux foibles & abjets, qui ſentant leur infirmité & leur beſoin, recherchent baſſement le ſecours des autres, & apres qu'ils l'ont receu,

ils les haïſſent ; pource que n'ayant pas la volonté de leur rendre la pareille, ou deſeſperant de le pouvoir, & s'imaginant que tout le monde eſt mercenaire comme eux, & qu'on ne fait aucun bien qu'avec eſperance d'en eſtre recompenſé, ils penſent les avoir trompez.

ARTICLE CXCV.

De l'Indignation.

L'Indignation eſt une eſpece de Haine ou d'averſion qu'on a naturellement contre ceux qui font quelque mal, de quelle nature qu'il ſoit. Et elle eſt ſouvent meſlée avec l'envie, ou avec la pitié, mais elle a neanmoins un objet tout different. Car on n'eſt indigné que contre ceux qui font du bien ou du mal aux perſonnes qui n'en ſont pas dignes ; mais on porte envie à ceux qui reçoivent ce bien, & on a Pitié de ceux qui reçoivent ce

mal. Il eſt vray que c'eſt en quelque façon faire du mal, que de poſeder un bien dont on n'eſt pas digne. Ce qui peut eſtre la cauſe pourquoy Ariſtote & ſes ſuivans, ſuppoſent que l'Envie eſt toûjours un vice, ont appellé du nom d'indignation celle qui n'eſt pas vicieuſe.

ARTICLE CXCVI

Pourquoy elle eſt quelquefois jointe à la Pitié, & quelquefois à la Moquerie.

C'Eſt auſſi en quelque façon recevoir du mal, que d'en faire; d'où vient que quelques-uns joignent à leur indignation la pitié, & quelques autres la moquerie; ſelon qu'ils ſont portez de bonne ou de mauvaiſe volonté, envers ceux auſquels ils voyent commettre des fautes. Et c'eſt ainſi que le ris de Democrite, & les pleurs

d'Heraclite ; ont pû proceder de meſme cauſe.

ARTICLE CXCVII.

Qu'elle eſt ſouvent accompagnée d'Admiration, & n'eſt pas incompatible avec la joye.

L'Indignation eſt ſouvent auſſi accompagnée d'admiration. Car nous avons couſtume de ſuppoſer que toutes choſes ſeront faites, en la façon que nous jugeons qu'elles doivent eſtre, c'eſt à dire en la façon que nous eſtimons bonne ; c'eſt pourquoy lors qu'il en arrive autrement, cela nous ſurprend, & nous l'admirons. Elle n'eſt pas incompatible auſſi avec la joye, bien qu'elle ſoit plus ordinairement jointe à la Triſteſſe. Car lors que le mal dont nous ſommes indignez ne nous peut nuire, & que nous conſiderons que nous n'en voudrions pas faire de ſemblable, cela nous

donne quelque plaiſir ; & c'eſt peut-eſtre l'une des cauſes du ris, qui accompagne quelquefois cette Paſſion.

ARTICLE CXCVIII.

De ſon uſage.

AU reſte l'Indignation ſe remarque bien plus en ceux qui veulent paroiſtre vertueux, qu'en ceux qui le ſont veritablement. Car bien que ceux qui aiment la vertu, ne puiſſent voir ſans quelque averſion les vices des autres, ils ne ſe paſſionnent que contre les plus grands & extraordinaires. C'eſt eſtre difficile & chagrin que d'avoir beaucoup d'indignation pour des choſes de peu d'importance ; c'eſt eſtre injuſte, que d'en avoir pour celles qui ne ſont point blaſmables ; & c'eſt eſtre impertinent & abſurd, de ne reſtreindre pas cette paſſion aux actions des hom-

mes, & de l'eſtendre juſques aux œuvres de Dieu, ou de la Nature: ainſi que font ceux, qui n'eſtant jamais contens de leur condition ny de leur fortune oſent trouver à redire en la conduite du monde, & aux ſecrets de la Providence.

ARTICLE CXCIV.

De la Colere.

LA Colere eſt auſſi une eſpece de haine ou d'averſion, que nous avons contre ceux qui ont quelque mal, ou qui ont taché de nuire, non pas indifferemment à qui que ce ſoit, mais particulierement à nous. Ainſi elle contient tout le meſme que l'Indignation, & cela de plus qu'elle eſt fondée ſur une action qui nous touche, & dont nous avons Deſir de nous venger. Car ce Deſir l'accompagne preſque touſiours, & elle eſt directement oppoſée à la reconnoiſ-

ſance, comme l'Indignation à la faveur. Mais elle eſt incomparablement plus violente que ces trois autres Paſſions, à cauſe que le deſir de repouſſer les choſes nuiſibles, & de ſe venger, eſt le plus preſſant de tous. C'eſt le deſir, joint à l'Amour qu'on a pour ſoy-meſme, qui fournit à la colere toute l'agitation du ſang, que le courage & la hardieſſe peuvent cauſer; & la Haine fait que c'eſt principalement le ſang bilieux qui vient de la rate, & des petites vaines du foye, qui reçoit cette agitation, & entre dans le cœur; ou à cauſe de ſon abondance, & de la nature de la bile dont il eſt meſlé, il excite une chaleur plus aſpre & plus ardente, que n'eſt celle qui peut y eſtre excitée par l'Amour, ou par la joye.

ARTICLE CC.

Pourquoy ceux qu'elle fait rougir, ſont moins à craindre, que ceux qu'elle fait paſlir.

ET les ſignes exterieurs de cette Paſſion ſont differens, ſelon les divers temperamens des perſonnes, & la diverſité des autres Paſſions, qui la compoſent ou ſe joignent à elle. Ainſi on en voit qui pâliſſent, ou qui tremblent, lors qu'ils ſe mettent en colere; & on en voit d'autres qui rougiſſent, ou meſme qui pleurent. Et on juge ordinairement que la colere de ceux qui pâliſſent eſt plus à craindre, que n'eſt la colere de ceux qui rougiſſent. Dont la raiſon eſt, que lors qu'on ne veut, ou qu'on ne peut ſe venger autrement que de mine & de paroles, on employe toute ſa chaleur & toute ſa force dés le commencement qu'on eſt

émeu ; ce qui eſt cauſe qu'on devient rouge ; outre que quelquefois le regret & la pitié qu'on a de ſoy-meſme, pource qu'on ne peut ſe venger d'autre façon, eſt cauſe qu'on pleure. Et au contraire ceux qui ſe reſervent & ſe determinent à une plus grande vengeance, deviennent triſtes, de ce qu'ils penſent y eſtre obligez par l'action qui les met en colere ; & ils ont auſſi quelquefois de la crainte, des maux qui peuvent ſuivre de la reſolution qu'ils ont priſe ; ce qui les rend d'abord paſles, froids, & tremblans. Mais quand ils viennent aprés à executer leur vengeane, ils ſe réchauffent d'autant plus, qu'ils ont eſté plus froids au commencement ; ainſi qu'on voit que les fievres qui commencent par froid, ont couſtume d'eſtre les plus fortes.

ARTICLE CCI.

Qu'il y a deux ſortes de Colere, & que ceux qui ont le plus de bonté ſont les plus ſujets à la premiere.

CEcy nous advertit qu'on peut diſtinguer deux eſpeces de colere ; l'une qui eſt fort prompte, & ſe manifeſte fort à l'exterieur, mais neanmoins qui a peu d'effet, & peut facilement eſtre appaiſée ; l'autre qui ne paroiſt pas tant à l'abord, mais qui ronge davantage le cœur & qui a des effets plus dangereux. Ceux qui ont beaucoup de bonté & beaucoup d'Amour, ſont les plus ſujets à la premiere. Car elle ne vient pas d'une profonde Haine, mais d'une prompte averſion qui les ſurprend, à cauſe qu'eſtant portez à imaginer, que toutes choſes doivent aller en la façon qu'ils jugent eſtre la meil-

levre, ſi-toſt qu'il en arrive autrement, ils admirent, & s'en offenſent ſouvent, meſme ſans que la choſe les touche en leur particulier, à cauſe qu'ayant beaucoup d'affection, ils s'intereſſent pour ceux qu'ils aiment, en meſme façon que pour eux-meſmes. Ainſi ce qui ne ſeroit qu'un ſujet d'indignation pour un autre, eſt pour eux un ſujet de colere. Et pource que l'inclination qu'ils ont à aimer, fait qu'ils ont toûjours beaucoup de chaleur & beaucoup de ſang dans le cœur, l'averſion qui les ſurprend ne peut y pouſſer ſi peu de bile, que cela ne cauſe d'abord une grande émotion dans ce ſang. Mais cette émotion ne dure gueres; à cauſe que la force de la ſurpriſe ne continuë pas, & que ſi-toſt qu'ils s'apperçoivent, que le ſujet qui les a fâchez ne les devoit pas tant émouvoir, ils s'en repentent.

Digitized by Google

ARTICLE CCII.

Que ſe ſont les ames foibles & baſſes, qui ſe laiſſent le plus emporter à l'autre.

L'Autre eſpece de colere, en laquelle predomine la Haine & la triſteſſe, n'eſt pas ſi apparente d'abord, ſinon peut-eſtre en ce qu'elle fait paſlir le viſage. Mais ſa force eſt augmentée peu à peu, par l'agitation d'un ardent Deſir deſe venger excité dans le ſang, lequel eſtant meſlé avec la bile qui eſt pouſſée vers le cœur, de la partie inferieure du foye, & de la rate, y excite une chaleur fort aſpre & fort piquante. Et comme ſe ſont les ames les plus genereuſes qui ont le plus de reconnoiſſance, ainſi ce ſont celles qui ont le plus d'orgueil, & qui ſont les plus baſſes & les plus infirmes, qui ſe laiſſent le plus emporter à cette eſpece de colere,

car les injures paroiſſent d'autant plus grandes, que l'orgueil fait qu'on s'eſtime davantage, & auſſi d'autant qu'on eſtime davantage les biens qu'elles oſtent, leſquels on eſtime d'autant plus qu'on a l'ame plus foible & plus baſſe, à cauſe qu'ils dépendent d'autruy.

ARTICLE CCIII.

Que la Generoſité ſert de remede contre ſes excés.

AU reſte encore que cette Paſſion ſoit utile, pour nous donner de la vigueur à repouſſer les injures, il n'y en a toutefois aucune, dont on doive éviter les excez avec plus de ſoin, pource que troublant le jugement, ils font ſouvent commettre des fautes, dont on a par apres du repentir, & meſme que quelquefois ils empeſchent qu'on ne repouſſe ſi bien ces injures, qu'on pourroit faire, ſi on avoit

moins d'émotion. Mais comme il n'y a rien qui la rende plus exceſſive que l'orgueil, ainſi je croy que la Generoſité eſt le meilleur remede qu'on puiſſe trouver contre ſes excez : pource que faiſant qu'on eſtime fort peu tous les biens qui peuvent eſtre oſtez, & qu'au contraire on eſtime beaucoup la liberté, & l'empire abſolu ſur ſoy-meſme, qu'on ceſſe d'avoir lors qu'on peut eſtre offenſé par quelqu'un, elle fait qu'on n'a que du meſpris, ou tout au plus de l'indignation, pour les injures dont les autres ont couſtume de s'offenſer.

ARTICLE CCIV.

De la Gloire.

CE que j'appelle icy du nom de Gloire, eſt une eſpece de Joye; fondée ſur l'Amour qu'on a pour ſoy-meſme, & qui vient de l'opinion ou de l'eſperance qu'on a d'eſtre loüé par quelques-autres. Ainſi

elle eſt differente de la ſatisfaction interieure, qui vient de l'opinion qu'on a d'avoir fait quelque bonne action. Car on eſt quelquefois loüé pour des choſes qu'on ne croit point eſtre bonnes, & blaſmé pour celles qu'on croit eſtre meilleures. Mais elles ſont l'une & l'autre des eſpeces de l'eſtime qu'on fait de ſoy-meſme, auſſi-bien que des eſpeces de Joye. Car c'eſt un ſujet pour s'eſtimer, que de voir qu'on eſt eſtimé par les autres.

ARTICLE CCV.

De la Honte.

LA honte au contraire eſt une eſpece de triſteſſe, fondée auſſi ſur l'Amour de ſoy meſme, & qui vient de l'opinion ou de la crainte qu'on a d'eſtre blaſmé. Elle eſt outre cela une eſpece de modeſtie ou d'humilité, & defiance

de ſoy-meſme. Car lors qu'on s'eſtime ſi fort, qu'on ne ſe peut imaginer d'eſtre meſpriſé par perſonne, on ne peut pas aiſément eſtre honteux.

ARTICLE CCVI.

De l'uſage de ces deux Paſſions.

OR la gloire & la honte ont meſme uſage, en ce qu'elles nous incitent à la vertu, l'une par l'eſperance, l'autre par la crainte, il eſt ſeulement beſoin d'inſtruire ſon jugement, touchant ce qui eſt veritablement digne de blaſme ou de loüange, afin de n'eſtre pas honteux de bien faire, & ne tirer point de vanité de ſes vices, ainſi qu'il arrive à pluſieurs. Mais il n'eſt pas bon de ſe dépoüiller entierement de ces Paſſions, ainſi que faiſoient autrefois les Cyniques. Car encore que le peuple juge tres-mal : toutefois à cauſe que nous ne pouvons

vivre ſans luy, & qu'il nous importe d'en eſtre eſtimez, nous devons ſouvent ſuivre ſes opinions ; plûtoſt que les noſtres, touchant l'exterieur de nos actions.

ARTICLE CCVII.

De l'Impudence.

L'Impudence ou l'effronterie, qui eſt un meſpris de honte, & ſouvent auſſi de gloire, n'eſt pas une Paſſion, pource qu'il n'y a en nous aucun mouvement particulier des eſprits qui l'excite : mais c'eſt un vice oppoſé à la honte, & auſſi à la gloire, entant que l'une & l'autre ſont bonnes : ainſi que l'ingratitude eſt oppoſée à la reconnoiſſance ; & la cruauté à la Pitié. Et la principale cauſe de l'effronterie, vient de ce qu'on a receu pluſieurs fois de grands affronts. Car il n'y a perſonne qui ne s'imagine eſtant jeune, que la loüange

eſt un bien, & l'infamie un mal, beaucoup plus important à la vie qu'on ne trouve par experience qu'ils ſont, lors qu'ayant receu quelques affronts ſignalez, on ſe voit entierement privé d'honneur, & meſpriſé par un chacun. C'eſt pourqvoy ceux-là deviennent effrontez, qui ne meſurant le bien & le mal que par lés commoditez du corps, voyent qu'ils en joüiſſent apres ces affronts tout auſſi bien qu'auparavant, ou meſme quelquefois beaucoup mieux, à cauſe qu'ils ſont déchargez de pluſieurs contraintes, auſquelles l'honneur les obligeoit; & que ſi la perte des biens eſt jointe à leur diſgrace, il ſe trouve des perſonnes charitables qui leur donnent.

ARTICLE CCVIII.

Du Dégouſt.

LE degouſt eſt une eſpece de triſteſſe, qui vient de la meſme cauſe dont la Joye eſt venuë auparavant. Car nous ſommes tellement compoſez, que la pluſpart des choſes dont nous joüiſſons, ne ſont bonnes à noſtre égard que pour un temps, & deviennent par aprés incommodes. Ce qui paroiſt principalement au boire & au manger, qui ne ſont utiles que pendant que l'on a de l'appetit, & qui ſont nuiſibles lors qu'on n'en a plus : & pource qu'elles ceſſent alors d'eſtre agreables au gouſt, on a nommé cette Paſſion de degouſt.

ARTICLE CCIX.

Du Regret.

LE Regret eſt auſſi une eſpece de triſteſſe, laquelle a une particuliere amertume, en ce qu'elle eſt toûjours jointe à quelque deſeſpoir, à la memoire du plaiſir que nous a donné la joüiſſance. Car nous ne regrettons jamais que les biens dont nous avons joüy, & qui ſont tellement perdus, que nous n'avons aucune eſperance de les recouvrer au temps & en la façon que nous les regrettons.

ARTICLE CCX.

De l'Allegreſſe.

ENfin ce que je nomme Allegreſſe, eſt une eſpece de Joye, en laquelle il y a cela de particulier, que ſa douceur eſt augmentée

par la ſouvenance des maux qu'on a ſoufferts, & deſquels on ſe ſent allegé, en meſme façon que ſi on ſe ſentoit déchargé de quelque peſant fardeau, qu'on euſt long-temps porté ſur ſes eſpaules. Et je ne voy rien de fort remarquable en ces trois paſſions : auſſi ne les ay je miſes icy, que pour ſuivre l'ordre du dénombrement que j'ay fait cy-deſſus. Mais il me ſemble que ce dénombrement a eſté utile, pour faire voir que nous n'en obmetions aucune qui fuſt digne de quelque particuliere conſideration.

ARTICLE CCXI.

Vn remede general contre les Paſſions.

ET maintenant que nous les connoiſſons toutes, nous avons beaucoup moins de ſujet de les craindre, que nous n'avions auparavant. Car nous voyons qu'el-

les ſont toutes bonnes de leur nature, & que nous n'avons rien à éviter que leurs mauvais uſages; ou leurs excez, contre leſquels les remedes que j'ay expliquez pourroient ſuffire, ſi chacun avoit aſſez de ſoin de les pratiquer. Mais pource que j'ay mis entre ces remedes la premeditation, & l'induſtrie par laquelle on peut corriger les defauts de ſon naturel, en s'exerçant à ſeparer en ſoy les mouvemens du ſang & des eſprits, d'avec les penſées auſquelles ils ont couſtume d'eſtre joints. J'advoüe qu'il y a peu de perſonnes qui ſe ſoient aſſez perparez en cette façon, contre toutes ſortes de rencontres; & que ces mouvemens excitez dans le ſang, par les objets des Paſſions, ſuivent d'abord ſi promptement des ſeules impreſſions, qui ſe font dans le cerveau, & de la diſpoſition des organes, encore que l'ame n'y contribuë en aucune façon, qu'il n'y a point de

ſageſſe humaine qui ſoit capable de leur reſiſter, lors qu'on n'y eſt pas aſſez preparé. Ainſi pluſieurs ne ſçauroient s'abſtenir de rire eſtant chatoüillez, encore qu'ils n'y prennent point de plaiſir. Car l'impreſſion de la joye & de la ſurpriſe, qui les a fait rire autrefois pour meſme ſujet, eſtant réveillée en leur fantaiſie, fait que leur poulmon eſt ſubitement enflé malgré eux, par le ſang que le cœur luy envoye. Ainſi ceux qui ſont fort portez de leur naturel aux émotions de leur joye & de la Pitié, ou de la Peur, ou de la Colere, ne peuvent s'empeſcher de paſmer, ou de pleurer, ou de trembler, ou d'avoir le ſang tout émeu, en meſme façon que s'ils avoient la fievre, lors que leur phantaiſie eſt fortement touchée par l'objet de quelqu'une de ces Paſſions. Mais ce qu'on peut toûjours faire en telle occaſion, & que je penſe pouvoir mettre icy comme le remede

le plus general, & le plus aiſé à pratiquer ; contre tous les excez des Paſſions, c'eſt que lors qu'on ſe ſent le ſang ainſi émeu, on doit eſtre adverty, & ſe ſouvenir que tout ce qui ſe preſente à l'imagination, tend à tromper l'ame, & à luy faire paroiſtre les raiſons qui ſervent à perſuader l'objet de ſa paſſion, beaucoup plus fortes qu'elles ne ſont, & celles qui ſervent à la diſſuader, beaucoup plus foibles. Et lors que la paſſion ne perſuade que des choſes, dont l'execution ſouffre quelque delay, il faut s'abſtenir d'en porter ſur l'heure aucun jugement, & ſe divertir par d'autres penſées, juſqu'à ce que le temps & le repos ait entierement appaiſé l'émotion qui eſt dans le ſang. Et enfin lors qu'elle incite à des actions, touchant leſquelles il eſt neceſſaire qu'on prenne reſolution ſur le champ, il faut que la volonté ſe porte principalement à conſiderer & à ſuivre les raiſons qui

ſont contraires à celles que la Paſſion repreſente, encore qu'elles paroiſſent moins fortes. Comme lors qu'on eſt inopinément attaqué par quelque ennemy, l'occaſion ne permet pas qu'on employe aucun temps à deliberer ; mais ce qu'il me ſemble que ceux qui ſont accouſtumez à faire reflexion ſur leurs actions peuvent toûjours, c'eſt que lors qu'ils ſe ſentiront ſaiſis de la peur, ils taſcheront à détourner leur penſée de la conſideration du danger, en ſe repreſentant les raiſons pour leſquelles il y a beaucoup plus de ſeureté & plus d'honneur en la reſiſtance qu'en la fuite ; Et au contraire lors qu'ils ſentiront que le deſir de vengeance & la colere les incite à courir inconſiderément vers ceux qui les attaquent, ils ſe ſouviendront de penſer, que c'eſt imprudence de ſe perdre, quand on peut ſans deshonneur ſe ſauver ; & que ſi la parme eſt fort inégale, il vaut mieux

faire une hõneſte retraite ou prendre quartier, que s'expoſer brutalement à une mort certaine.

ARTICLE CCXII.

Que c'eſt d'elles ſeules que dépend tout le bien & le mal de cette vie.

AU reſte l'ame peut avoir ſes plaiſirs à part : Mais pour ceux qui luy ſont communs avec le corps, ils dependent entierement des Paſſions, en ſorte que les hommes qu'elles peuvent le plus émouvoir, ſont capables de gouſter le plus de douceur en cette vie. Il eſt vray qu'ils y peuvent auſſi trouver le plus d'amertume, lors qu'ils ne les ſçavent pas bien employer, & que la fortune leur eſt contraire. Mais la Sageſſe eſt principalement utile en ce point, qu'elle enſeigne à s'en rendre tellement maiſtre, &

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google